

Université de Montréal

**Échanges étudiants : la mobilité internationale dans
l'expérience de vie de jeunes Lausannois**

par Marie Texier

Département d'Anthropologie
Faculté des Arts et des Sciences

Mémoire présenté en vue de l'obtention
du grade de Maîtrise ès sciences en Anthropologie

Août 2016

© Marie Texier, 2016

Résumé

Depuis quelques décennies, les mobilités internationales constituent un phénomène d'une ampleur nouvelle. Les changements sociaux qui en découlent et les restructurations individuelles qui s'opèrent à travers les différents espaces investis au cours d'une vie sont encore peu connus ethnographiquement. En relation au contexte d'internationalisation des universités, ce mémoire adresse les expériences d'échange vécues par des étudiants de Lausanne (Suisse) dans le cadre de la mobilité académique, et la manière dont elles influencent leurs choix de vie par la suite. Nous adoptons pour ce faire une perspective historicisée intégrant les spécificités du cadre suisse, ainsi qu'une perspective longitudinale sur la vie des répondants. La recherche est informée par une analyse critique de l'expérience du chercheur dans la mobilité, ainsi que par des entrevues menées auprès de jeunes diplômés lausannois ayant effectué un échange entre 2008 et 2013. Les récits des Lausannois rencontrés permettent de mettre en avant différentes interdépendances sociales changeantes dans le cours de leur vie, nous permettant d'appréhender les expériences d'échange en dehors de leur conception linéaire habituelle. La manière dont est vécue et imaginée la vie, avec les agendas personnels, relationnels et institutionnels, reflète les considérations éthiques, affectives et techniques de ces personnes face à différents lieux habités. Ce mémoire invite ainsi à une réflexion sur la manière dont il est aujourd'hui possible d'être mobile depuis la Suisse.

Mots-clés: anthropologie, ethnographie, globalisation, internationalisation, université, mobilité des jeunes, échange étudiant, trajectoires de vie, Lausanne, Suisse

Abstract

The last few decades have seen an increased mobility of people around the world. Social changes resulting from the circulations and trajectories of these individuals as they move through their life course across different spaces need to be addressed further ethnographically. In this thesis, we examine the experiences of young graduates from Lausanne (Switzerland) in their exchanges as students and the ways these experiences had an impact on the subsequent choices they made in their lives. In order to do this, we take up a historical perspective on the Swiss context and a longitudinal perspective on our respondents' lives. This study is informed by a critical analysis of the researcher's own experience of mobility as a student and interviews carried out with young graduates from Lausanne who went abroad as exchange students between 2008 and 2013. The narratives of the young Lausannois show changes in social interdependence as they move through their life course, such that I try to examine their experience of exchange in a non-linear way. The manner in which life is lived and imagined, its personal, relational and institutional calendars, reflects the ethical, affective and technical considerations these young people have regarding the different places they lived in. Thus, this thesis proposes a reflection on the ways in which mobility is possible when the Swiss relational context is the point of departure.

Keywords: anthropology, ethnography, globalization, internationalization, university, youth mobility, student exchange, life course, Lausanne, Switzerland

Table des matières

Résumé.....	i
Abstract.....	ii
Remerciements.....	vii
Introduction	1
Problématique et objectifs.....	2
Structure du mémoire.....	4
Chapitre 1 - Les échanges étudiants dans un contexte de mobilité généralisée.....	7
Introduction.....	7
1.1 Les échanges étudiants dans un monde de circulations	7
Sociétés contemporaines et mobilité des jeunes	8
Approche par les réseaux	12
1.2 Pratiques de mobilité et limites.....	14
Encadrements de la mobilité.....	14
Expériences incorporées	17
1.3 Perspectives sur l'expérience d'échange	19
Trajectoires de vie et mobilité.....	20
Expériences, réflexivité et perspectives narratives	22
Conclusion	24
Chapitre 2 - Méthodologie et pratiques de terrain.....	26
Introduction.....	26
2.1 Expérience du chercheur.....	27
Trajectoire, position du chercheur et choix du terrain	27
Approche expérientielle	28
2.2 Projets du terrain.....	29
Préparation du terrain et dé-temporalisation.....	29
Présentation des participants.....	32

Récits complémentaires	35
2.3 Déroulement du terrain	36
Entre convergence et divergence expérientielles	36
Socialités de terrain	38
Jeux de rencontre	41
Limites et difficultés de terrain	42
Conclusion	43
Chapitre 3 - Mobilité des jeunes Suisses à travers les âges	45
Introduction	45
3.1 Construction relationnelle de la Suisse	45
Marginalité alpine et circulations avant le XVIII ^e siècle	46
Développements de la modernité suisse	49
Le tournant du XX ^e siècle et le <i>Sonderfall</i> suisse	53
3.2 La Suisse et l'éducation supérieure aujourd'hui	57
Intégration pragmatique à l'Union Européenne	57
Système universitaire suisse et stratégies d'internationalisation	59
Internationalisme, rhétorique et communauté	64
Conclusion	69
Chapitre 4 - Expériences et parcours de mobilité	70
Introduction	70
4.1 Mobilités antérieures	70
Habitus et intervention de l'entourage	71
Les langues et les mobilités <i>gymnasiales</i>	72
4.2 Réseau social et solidarités de parcours	75
Réseau universitaire et mobilité des pairs	75
Amitiés translocales	76
Conjonctures de trajectoires	78
Rapport à l'opportunité de partir en échange	80
4.3 Espaces et contextes personnels	82
Imaginer vivre à la manière de	82

Démarche d'authenticité collective.....	85
4.4 Caractéristiques institutionnelles de l'échange étudiant	86
Modification des activités académiques	86
Discours institutionnel sur l'acclimatation	88
Circonscription des activités et réflexivité.....	90
4.5 Temporalisations personnelles des expériences et réflexivité	92
Le statut d'étranger	93
Réflexivité et autonomisation	95
Transformation des subjectivités	97
Conclusion	98
Chapitre 5 - Dynamiques de l'(im)mobilité dans la vie des répondants	99
Introduction.....	99
5.1 Vivre en Suisse plus tard.....	99
Amis, famille et sécurité	100
Orientation professionnelle.....	104
Opportunités et exceptionnalisme.....	106
5.2 Récits et usages de la mobilité	110
Capital humain et réseaux personnels.....	110
Réfléchir sur le cours de sa vie	112
Mobilité et négociation morale	117
Conclusion	121
Conclusion	123
Bibliographie	i
Médiagraphie	i
Annexes	ii
Liste des informateurs.....	ii
Carte de la Suisse	viii
La votation du 9 février 2014.....	ix
Quelques photos.....	x

À Delphin, Yorick, Cécile, Quentin et Clémence

Remerciements

Je tiens à remercier tous ceux qui ont contribué à la réalisation de ce projet d'une manière ou d'une autre. Par leur confiance, leur collaboration, leur soutien et leurs critiques, ils ont tous aidé à rendre la présente composition possible. Merci à ceux en Suisse, à Montréal et ailleurs, qui ont cru en mon projet et l'ont encouragé au fil de ces quelques années.

J'aimerais remercier tout particulièrement Deirdre Meintel, ma directrice de mémoire, pour sa générosité, son intérêt dans ma recherche, son support et sa confiance spontanée dans la présente entreprise, qui présenta un réel défi de vie pour moi.

Merci à tous les Lausannois(es), nouvelles rencontres, compagnons de route et d'ailleurs-s, qui ont participé à cette recherche, qui ont naturellement bien voulu partager leurs expériences. Merci à Éliane Reuille, responsable de l'Office de la mobilité de l'EPFL, qui m'a gentiment accueillie pour discuter des échanges étudiants, ainsi qu'à Thomas Lanvin pour son regard sur les échanges et ESN, et les quelques photographies qu'il m'a permis de présenter en annexe.

Merci à mes ami(e)s, qui ont toujours su voir. Merci à vous les intimes, actuels et passés ; sensibles, critiques et robustes ; pour la beauté que vous exercez, pour la douce aspérité à laquelle vous nous obligez, et pour les moments partagés au gré des saisons.

Merci à mes parents, ma sœur et mes frères, pour leur amour inconditionnel, leurs fragilités, leur résilience et leurs douces folies, réactives et inspirantes dans ce parcours.

Enfin, un grand merci à Phil, pour ta compréhension et ton soutien incroyable ; inébranlable lorsque je tremble, tendre lorsque mon imagination s'enflamme ; rien ne te fait peur. Merci d'être à mes côtés, tout simplement.

Introduction

Depuis les années 2010, le nombre de jeunes partant étudier pour un semestre ou deux à l'étranger dans leur cursus universitaire régulier à Lausanne augmente¹. Certes, ces universités sont en expansion et le nombre d'étudiants fréquentant ces institutions est aussi en croissance. Cependant, les échanges académiques font leur propre promotion parmi les étudiants de Lausanne. Le bouche-à-oreille ainsi que les stratégies réflexives des universités et des associations étudiantes contribuent à instituer l'échange académique comme une expérience phare dans les parcours universitaires lausannois. Les échanges étudiants contribuent à la circulation académique au niveau international. La mobilité académique est un enjeu majeur pour les universités, de par la visibilité et les retombées économiques indirectes qu'elle apporte. Le développement récent des échanges étudiants à Lausanne est une manifestation plus ou moins directe de la politique d'internationalisation pratiquée par certaines universités, en réponse au contexte de globalisation (Stromquist, 2007). Les échanges étudiants permettraient aux jeunes d'acquérir des compétences internationales indispensables pour interagir dans le monde d'aujourd'hui. Par ailleurs, les échanges se construisent sur le fait que les séjours à l'étranger sont considérés comme des expériences formatrices et sources de développement personnel (Amit, 2010).

Le contexte suisse est intéressant pour l'étude des échanges étudiants, car il est plein de contradictions entre localisme et internationalisme. Au niveau universitaire, par exemple, les institutions articulent déjà leurs politiques à différentes échelles. Le système suisse est très spécialisé localement du fait de son fédéralisme national (Fumasoli & Lepori, 2010). Pourtant, l'adoption par certaines écoles suisses de pratiques académiques anglo-américaines facilite aussi leur visibilité sur le circuit international de l'éducation supérieure (Jöns & Hoyler, 2013). La Suisse, en tant qu'État, est active sur les marchés internationaux. Cependant, elle a toujours montré une réserve à sa pleine participation aux organisations supranationales (Gstöhl, 2002). L'attachement aux traditions ainsi que le fort degré de conformisme local font de la Suisse un

¹ Voir par exemple les chiffres de l'Université de Lausanne en ligne : <https://www.unil.ch/echanges/home/menuinst/international-a-lunil/evolution-de-la-mobilite.html>, (dernière consultation, le 24 mai 2016).

pays qui s'administre dans une continuité relativement conservatrice (Waldis & Wendling, 2002). La Suisse moderne s'est par ailleurs construite au fil du XX^e siècle sur une opposition à ce qui lui est extérieur, favorisant ainsi l'émergence d'une idéologie nationale de l'exceptionnalisme (Kreis, 2010a ; 2010b). La Suisse se trouve alors souvent controversée, à travers notamment l'ambiguïté morale de son statut de neutralité, et sa position incertaine entre ouverture et fermeture sur le monde (Jost, 2009).

L'usage politique des limites frontalières du pays comme un élément constitutif de solidarité nationale est ancien en Suisse (Maire & Garufo, 2013). La montée d'une droite populiste dans le pays, depuis une vingtaine d'années, et de manière similaire à ce qui est observable dans plusieurs pays d'Europe, contribue à renouveler l'importance de la frontière dans l'imaginaire suisse contemporain (Bornschier, 2010). Les votations populaires visant à contrôler ou limiter l'immigration sont fréquentes en Suisse. Dans le cadre de notre étude, nous retiendrons notamment la votation du 9 février 2014 « *contre l'immigration de masse* », suite à laquelle la Suisse se voit sanctionnée par Bruxelles, pour son non-respect des lois européennes. La Suisse est alors exclue du programme européen de mobilité étudiante *Erasmus*, ainsi que du fonds de recherche commun *Horizon 2020*. C'est aussi dans ce contexte de relations internationales que les échanges étudiants au départ de Lausanne sont pratiqués.

Problématique et objectifs

Cette recherche de maîtrise s'est construite sur des questions soulevées tout au long d'un parcours dans la mobilité étudiante, au départ de Lausanne, à partir de 2008. Les observations informelles effectuées par la suite nous ont amenés à considérer les échanges étudiants comme une expérience de vie allant au-delà de sa propre temporalité. Ces expériences sont communément considérées comme ayant un début et une fin, marquée par le retour de l'étudiant chez soi. L'année à l'étranger est ainsi souvent réduite à l'évènement géographique en soi, avec un avant et un après, et ses effets, l'absence d'un individu et son retour au pays. Cette vision linéaire répandue dans la société en général, et parfois très présente dans la recherche, est une composante du phénomène. Cependant, les échanges étudiants sont aussi pratiqués dans un ensemble relationnel plus complexe.

Pour rendre compte de ces expériences, nous considérons dans notre réflexion des relations interpersonnelles possiblement changeantes, des dimensions sociales multiples et des structures institutionnelles caractérisées par leurs temporalités spécifiques. Les changements de paradigme autour de l'espace-temps peuvent mener à une certaine vulnérabilité structurelle pour les jeunes, dans le cas de contextes sociétaux traditionnels (Bynner, 2005). Étant donné la complexité structurelle interne et l'ambiguïté relationnelle du contexte suisse, nous ne pouvons appréhender le phénomène des échanges étudiants au départ de Lausanne sans adopter une perspective longitudinale basée sur l'expérience de vie des individus. La perspective des jeunes Lausannois sur les événements significatifs dans leur vécu, et leurs relations personnelles, constitue notre entrée pour une meilleure compréhension du phénomène. Deux grandes questions en rapport aux échanges étudiants dans l'expérience de vie des Lausannois émergent de nos réflexions.

Premièrement, comment sont vécues ces expériences à l'étranger ? Les échanges étudiants proposés par les universités de Lausanne sont orientés de manière rhétorique vers une ouverture sur le monde. Ils constituent aussi pour plusieurs jeunes Suisses le premier séjour en dehors de chez eux. Ces expériences sont effectuées à un moment de transition de vie entre départ du foyer parental, passage à l'université et le début d'une carrière professionnelle. Par ailleurs, certains anciens étudiants disent que leur échange a marqué leur vie. Dans ce mémoire, nous nous demandons comment se déroule ce genre d'expérience hors de chez soi. Quelles sont les activités pratiquées, les personnes rencontrées, les lieux visités ? Et surtout, si ces expériences sont marquantes, de quelles manières le sont-elles ?

Deuxièmement, comment les expériences d'échange vécues par ces jeunes Suisses sont-elles intégrées dans la continuité de leur vie ? Malgré le caractère temporaire attribué *a priori* au semestre ou à l'année effectuée à l'étranger, plusieurs personnes décident ensuite de repartir à l'étranger. Les interrogations multiples formulées par des étudiants lausannois partis en échange, leurs incertitudes quant au cours et au sens de leurs vies au fil des années suivantes, et les conflits moraux vécus entre différents espaces sociaux ont soulevé plusieurs questions sur cette période de transitions de vie. Ainsi, nous nous interrogeons dans ce mémoire sur la manière dont les individus négocient leurs expériences de vie et leurs trajectoires à travers différentes dynamiques sociales. Nous nous intéressons aux manières

dont ces épisodes de mobilité sont interprétés dans une expérience de vie liant la Suisse et d'autres espaces habités, personnels ou faisant appel à d'autres collectivités.

De manière plus générale, cette recherche vise à mieux comprendre le phénomène des échanges étudiants, à travers l'illustration ici des expériences vécues par des personnes originaires de Lausanne en Suisse. L'étude des échanges étudiants nous permet de considérer l'importance des expériences de mobilité à un moment particulier de la vie, caractérisé par différentes transitions pour les jeunes. Ainsi, notre travail contribue aux réflexions actuelles sur les mobilités géographiques contemporaines d'une part, et les transformations des représentations du cours de la vie d'autre part.

Structure du mémoire

Afin de répondre à notre problématique, nous avons préparé le présent mémoire permettant de rendre compte de plusieurs dimensions du phénomène. Il est divisé en cinq chapitres. Dans le premier chapitre, nous présenterons les bases conceptuelles nécessaires à notre travail. Le paradigme de circulation utilisée aujourd'hui dans les sciences humaines a tendance à donner l'impression d'une grande fluidité des déplacements, et le social à être interprété en termes d'échanges, plutôt que par le biais de structures ou d'organisations stables (Abelès, 2008). Nous discuterons en quoi les formes de mobilité observées sont cependant définies par des circuits institutionnels, des discours et des pratiques sociales bien délimitées, plutôt que par un champ de mobilité généralisé (Amit, 2011). Nous discuterons ensuite les notions de réseau (Mitchell, 1966, 1973) et du *life course* (Elder, 1974, 1978) dans un contexte de relations d'interdépendances ouvertes, c'est-à-dire possiblement changeantes, et montrerons leur utilité pour appréhender notre sujet de recherche.

Le deuxième chapitre est consacré à la méthodologie et à la pratique de terrain. Les questions de recherche de ce travail ont été soulevées par l'expérience du chercheur dans le milieu universitaire lausannois entre 2006 et 2011. La trajectoire du chercheur sera discutée dans la mesure où elle permet de le situer par rapport à son sujet de recherche, et aussi pour le caractère informatif qu'elle apporte dans la compréhension des expériences liées aux échanges étudiants. Nous présenterons ensuite la manière dont les Lausannois qui participent à la présente étude ont été recrutés et dans quels contextes ils ont été rencontrés. Nous discuterons

de différentes manières selon lesquelles les conditions de la récolte de données émergent dans ce terrain en pays connu.

Le troisième chapitre expose un certain nombre de discours et circuits encadrant la mobilité étudiante au départ de Lausanne. Dans une première approche, nous mettrons l'histoire des pratiques suisses à l'étranger en relation avec les changements européens depuis le Moyen-Âge. Cette perspective historicisée nous permettra de saisir l'évolution de l'(im)mobilité suisse, et d'expliquer l'existence de certaines tendances dans les formes de mobilité extra-universitaires observées dans les récits. Nous présenterons ensuite les discours des universités de Lausanne et des associations étudiantes sur les échanges, les stratégies organisationnelles mises en place pour leur promotion, ainsi que les circuits de mobilité étudiante proposés. Ce chapitre nous permettra, dans une certaine mesure, de saisir les circuits organisationnels et institutionnels dans lesquels s'effectuent les échanges académiques et la manière dont ils sont encadrés.

Le quatrième chapitre se concentre sur la manière dont ont été vécues les expériences d'échange étudiant par les Lausannois rencontrés. Nous présenterons les motivations qu'ils ont eues à entreprendre un échange étudiant et les attentes qu'ils avaient. Nous parcourrons ensuite un certain nombre d'activités et d'expériences racontées par les participants, mettant en scène des lieux, des personnes et des manières nouvelles pour eux d'interagir. La dimension subjective, parfois transcendante, de ces expériences sera abordée, ainsi que la manière dont cette année à l'étranger, ses expérimentations sociales et ses prises de conscience sont temporalisées dans les récits. La dimension dynamique d'un réseau social en constitution sera mise en perspective avec les choix de mobilité ultérieure.

Le dernier chapitre présente les considérations affectives, éthiques et techniques développées par les jeunes adultes de Lausanne dans les années suivant leur échange étudiant. Ainsi, nous discuterons de leurs visions du monde contemporain, mettant en relation la Suisse et les espaces habités dans leur vie. Leurs manières de voir le futur, la mobilité, avec certains agendas, certaines contraintes ou marges de manœuvre, reflètent une compréhension pragmatique de leur monde. Malgré l'intégration d'éléments expérientiels individuels très hétérogènes, les interprétations de leurs trajectoires de vie à la fin vingtaine révèlent, chez les personnes rencontrées, certaines convergences. Quelques dimensions constitutives de leurs

réalités seront discutées, dans la mesure où elles présentent un rapport temporel commun, qui délimite la manière dont on peut être mobile aujourd'hui en Suisse.

Chapitre 1 - Les échanges étudiants dans un contexte de mobilité généralisée

Introduction

Certaines universités offrent aux étudiants la possibilité de partir en échange dans le cadre de leur cursus, c'est-à-dire d'étudier un semestre ou deux dans une institution partenaire. Les échanges étudiants constituent un épisode de mobilité marqué par sa dimension temporaire et son intégration dans la continuité structurelle de l'université d'origine. Cependant, ces expériences à l'étranger se produisent aussi en relation à un ensemble de circulations contemporaines plus général. Les expériences d'échange étudiant s'inscrivent dans des interdépendances relationnelles qui rendent leur étude plus complexe, dans une perspective globale et longitudinale. Dans ce chapitre, nous cherchons à conceptualiser la mobilité contemporaine de manière à pouvoir appréhender ses différentes dimensions et dynamiques dans le cours de vie des jeunes Lausannois. Pour ce faire, nous aborderons un ensemble assez large de notions entourant la mobilité.

D'abord, nous présenterons comment les transformations sociales liées au contexte contemporain de mobilités ont été pensées, ainsi que les impacts sociétaux que cela peut avoir pour les jeunes. En lien avec le développement des nouvelles technologies de communication, nous discuterons de la notion de réseau et de son utilité pour saisir l'expérience sociale vécue par les répondants dans leur mobilité. Ensuite, nous nous intéresserons à la manière dont les pratiques de mobilité peuvent être elles-mêmes structurées, ainsi qu'à différentes dimensions du vécu impliquées dans les expériences de mobilité. Enfin, nous présenterons le concept du *life course* (trajectoire de vie), sa pertinence par rapport aux mobilités, et la manière dont il permet d'intégrer les différentes dimensions discutées dans une même perspective constructiviste et longitudinale.

1.1 Les échanges étudiants dans un monde de circulations

La plupart des enquêtes sur les échanges étudiants adoptent une conception linéaire et processuelle du phénomène. Les analyses portent sur les motivations des jeunes, sur les

facteurs *push-pull* influençant les choix du départ et de la destination, et sur les effets de leur expérience (Byram & Dervin, 2009). Les données sont généralement issues de sondages et de statistiques effectués auprès d'étudiants de retour de leur échange. Les dimensions observées, quant aux effets des échanges étudiants, tournent principalement dans la littérature autour de l'acquisition d'une forme d'engagement civil (Paige et al., 2009) (Horn et Fry, 2013), du développement personnel (Chapman & Pyvis, 2005) (Jackson, 2011) et de l'employabilité résultante (Teichler et Schomburg, 2011). Plusieurs thèses de doctorat effectuées sur données qualitatives aux États-Unis (Williams, 2013) (Davis-White Eyes, 2013) et au Québec (Martin, 2016) discutent des échanges en termes d'apprentissage cosmopolite et de citoyenneté globale. La dernière étude, menée auprès d'étudiants mobiles de l'Université Laval à Québec, propose aussi une typologie des parcours.

Dans cette recherche, nous pensons que les échanges étudiants constituent un phénomène multiple et plus complexe. Les premières choses que nous pouvons constater à propos de la littérature sont son hétérogénéité, l'importance de la dimension processuelle du phénomène et une majorité de données quantitatives récoltées juste après le séjour à l'étranger. Nous pensons qu'une approche cherchant à comprendre ces expériences à l'étranger en relation à la vie des individus dans son ensemble est nécessaire (Smith et Favell, 2006). La conception linéaire des échanges a tendance à mettre l'accent sur la nationalité d'origine des étudiants et leur destination d'échange. Si ces termes sont bien sûr descriptifs, Terra Gargano (2009) souligne que cette approche contribue à une interprétation du phénomène en termes nationaux, parfois éloignée des réalités étudiantes vécues. Pour cette auteure, le regroupement des étudiants internationaux dans la catégorie *internationale* par les universités masque par ailleurs la diversité de leurs expériences et de leurs appartenances individuelles. Puisque nous désirons replacer les pratiques des échanges étudiants dans une perspective globale et les comprendre en relation à l'expérience de vie plus générale des répondants, nous présentons maintenant plusieurs notions qui vont nous être utiles pour saisir la complexité relationnelle et le caractère dynamique de ce phénomène.

Sociétés contemporaines et mobilité des jeunes

Nous nous penchons d'abord brièvement sur la manière dont ont été pensées les transformations sociétales dans le contexte global contemporain. La globalisation implique des

processus économiques, technologiques, sociaux et culturels qui sont visibles à l'échelle locale et qui simultanément se produisent au-delà et ailleurs. Ces interdépendances ont existé sous différentes formes à travers l'histoire humaine. Cependant, l'intensification des moyens de transport et de communication au courant du XX^e siècle contribue à l'émergence de modalités nouvelles, et à une intensité particulière de la mobilité des biens, des personnes et de l'information (Eriksen, 2007). La multiplication et l'amélioration des moyens de communication ont en effet réduit les temps de transport et facilitent l'accès rapide à différents espaces. Cette intensification des connexions fait envisager une interpénétration de certains espaces, ayant des impacts profonds sur les sociétés traditionnelles. Pour Zygmunt Bauman (1992), les structures sociales changent rapidement, voire disparaissent totalement suite aux interdépendances nouvelles qui se créent à chaque interaction. L'impression de grande fluidité des déplacements contribue ainsi à la conceptualisation du social en termes d'échanges, plutôt que par le biais de structures stables (Abelès, 2008). Les interactions et les séjours, courts ou longs, effectués à différents endroits par les individus contribuent par ailleurs à l'émergence de pratiques circulatoires entre différents lieux (Tarrius, 2000).

Les échanges étudiants constituent pour plusieurs jeunes Suisses le premier séjour en dehors de chez eux, et s'inscrivent dans un fonctionnement sociétal et institutionnel structuré dans le cadre national. L'étude de notre phénomène implique une mise en relation de paradigmes différents sur le social, qui selon nous, prend tout son sens dans le vécu des personnes. Dans son étude effectuée auprès de diplômés partis en échange à partir des universités de Turin (Italie), Provence (France) et Bristol (Royaume-Uni), Magali Ballatore (2011) montre par exemple que les séjours à l'étranger peuvent être réitérés dans la suite de la vie. L'échange n'est pas toujours un épisode isolé. Cette auteure souligne par ailleurs que la mobilité post-étude n'est pas toujours choisie et prend de nouvelles formes. Elle peut être pour ces jeunes l'objet de négociations complexes entre des considérations professionnelles, résidentielles et familiales. Dans l'expérience des jeunes Italiens et Français notamment, la mobilité est une réponse à l'incertitude de l'emploi, et selon Ballatore (2011), contribue paradoxalement à fragiliser leur intégration sur le marché du travail chez eux. Nous voyons que dans ces expériences, il devient difficile de trancher entre mobilité et migration. Les difficultés d'intégration potentielles des jeunes sont aussi soulignées par John Bynner (2005). À partir du contexte anglais, cet auteur suggère que les changements de paradigme apportés

par la globalisation peuvent être analysés en termes de stratification et d'exclusion des jeunes, dans les pays qui gardent une structure sociale et des institutions relativement traditionnelles.

Ces structures sociales sont importantes dans la transition vers l'âge adulte. Les échanges étudiants sont effectués à un moment de transitions de vie, entre départ du foyer parental, passage à l'université, accès au marché de l'emploi, etc. qui ont leurs marqueurs dans la société. Le passage à l'âge adulte est en effet traditionnellement pensé en termes d'accession à des statuts et à des rôles stables. Pourtant, les transitions de rôles sont aussi le fait des mobilités contemporaines et peuvent se produire à différents moments de la vie (Amit, 2012). À nouveau, l'étude de notre phénomène se situe à la confluence de différents paradigmes, concernant le temps de vie, cette fois. Le contexte contemporain contribuant à un certain détachement des paramètres normatifs autour du cycle de vie, les transitions significatives peuvent ainsi être plus difficiles à identifier pour le chercheur (Amit, 2011).

À partir du contexte américain, Jeffery Arnett (2000) montre que les transformations contemporaines de société mènent à l'émergence d'une nouvelle phase de vie, qu'il nomme *emerging adulthood*, contribuant selon lui à une extension de la jeunesse et à un retardement du passage à l'âge adulte. Selon cet auteur, cette phase se caractérise par une intensité de l'exploration identitaire et de l'instabilité, contribuant à une certaine individualisation des trajectoires. Dans le contexte européen, Elizabeth Murphy-Lejeune (2002) montre cependant que des marqueurs normatifs, tels que l'accès à un emploi stable et à un couple durable, existent toujours dans les sociétés et ont une grande influence sur la manière dont les expériences de mobilité sont vécues au-delà de l'âge socialement toléré. Ainsi, nous prendrons en compte que les transitions vécues par nos répondants peuvent s'inscrire simultanément dans une structuration et une déstructuration sociale de ces transitions. Différents paradigmes du cycle de vie coexistent, de manière parfois divergente, dans ce contexte de mobilité accrue (Amit, 2011). De manière nuancée, nous nous attendons dans notre étude à ce que la définition de soi en tant qu'adulte passe à la fois par des critères individualisés et des critères sociaux, comme Marc Molgat (2007) le suggère dans son étude menée auprès de jeunes Québécois.

L'incertitude est une dimension importante des transformations sociales dues à la globalisation. L'intensification des interdépendances a en effet posé la question de la position sociale de chacun. Dans les transformations de la globalisation, la position de chacun n'est plus connue d'avance. Ces conditions ont fait émerger une conception du monde

contemporain théorisée par Ulrich Beck (1992) sous le nom de *société globale du risque*. Selon cet auteur, la réduction de ce risque s'opère à travers la mobilité et l'investissement individuel de différentes positions sociales. Indirectement, cette conception opère une nouvelle distinction entre personnes mobiles et immobiles (Bourdieu, 1979). La libéralisation et la compétitivité des marchés entraînent ainsi l'idée d'une certaine fluidité sociale, selon laquelle les individus peuvent améliorer leurs conditions de vie sur des principes de méritocratie globalisée (Kaufmann, 2005). Pour John Urry (2008), les positions acquises à différents endroits dans le monde doivent de plus être entretenues, ce qui nécessite une mobilité fréquente des personnes. Cette perspective sur les mobilités est empreinte des idées et réalités capitalistes dominantes d'aujourd'hui. Nous serons alors particulièrement attentifs à la manière dont cette conception de la mobilité interfère avec les expériences de nos répondants. Notons, par exemple, que dans leur étude auprès de jeunes Suédois, Joakim Lindgren et Lisbeth Lundahl (2010) soulèvent le cas d'une décision d'immobilité prise en réaction à ce qui est vu comme un monde généralisé de mobilités et l'impératif d'une vie carriériste.

Par ailleurs, nous sommes ici invitées à considérer les formes de mobilité sociale impliquées à travers les mobilités spatiales. Plusieurs auteurs (Kaufmann, 2005) (Faist, 2013) montrent que, malgré la distinction idéologique entre mobilité et immobilité, les mobilités spatiales sont porteuses d'inégalités. Thomas Faist souligne par exemple que les migrations contraintes et les mobilités privilégiées, historiquement distinctes, donnent lieu à des inégalités en termes d'intégration sociale et de statut dans la société. Les circulations contemporaines tendent par ailleurs à confondre ces pratiques historiquement distinctes. Pour cet auteur, les inégalités dans les circulations se dessinent autour de marqueurs d'hétérogénéité, tels que le genre, l'ethnicité, l'orientation sexuelle ou la religion, qui doivent être considérés dans l'étude contemporaine des mobilités (p. 1641).

Les échanges étudiants sont habituellement discutés comme des expériences de mobilité volontaire (Teichler et Jahr, 2001) et privilégiée (Amit, 2007b), même si nous avons vu que les épisodes d'après ne le sont pas forcément (Ballatore, 2011). Vered Amit (2007b) suggère que dans le passage vers l'âge adulte, la mobilité spatiale peut devenir un moyen pour s'engager dans l'accumulation d'un capital symbolique nécessaire à la transition. Le *capital symbolique* est défini par Pierre Bourdieu (1994, p. 116) comme « *n'importe quelle propriété (n'importe quelle espèce de capital, physique, économique, culturel, social) lorsqu'elle est*

perçue par les agents sociaux dont les catégories de perception sont telles qu'ils sont en mesure [...] de lui accorder une valeur ». Dans cette perspective, le statut accordé à différentes positions dans l'espace social est déterminé par la quantité de capital symbolique en la possession des individus. L'acquisition du capital se fait selon des moyens propres à la société et régule la mobilité sociale des personnes à l'intérieur de celle-ci. Pour Vered Amit (2007b), les expériences de mobilité à l'étranger constituent pour les jeunes une manière de favoriser et de sécuriser leur position future dans la société. L'accumulation de capital symbolique nécessite cependant une relative intégration sociale, ce qui crée un paradoxe avec l'impératif de mobilité généralisé mentionné auparavant. Vincent Kauffman et al. (2004) proposent de concilier les deux dimensions à travers la notion de *motilité*. Cet auteur propose de considérer le potentiel même de mobilité qu'ont les individus comme un capital bourdeusien. Dans cette perspective, l'immobilité peut être synonyme d'une forte motilité, c'est-à-dire d'une position sociale élevée. La motilité concilie ainsi les moyens traditionnels d'acquisition du capital et l'idée de méritocratie globale.

Approche par les réseaux

D'après Manuel Castells (1998), le développement rapide des réseaux de transport et de communication ne mène pas à une déstructuration sociale en tant que telle, mais à une reconfiguration profonde des sociétés. Le réseau devient, pour cet auteur, une forme sociale déterminante, autour de laquelle sont organisées les activités humaines contemporaines. L'organisation des liens sociaux en réseau n'est pas nouvelle, mais l'explosion des nouvelles technologies tend à accentuer cet aspect organisationnel. Au-delà des structures de société comportant des statuts et des formes fixes, les réseaux reposent sur les relations sociales entre les individus. Dans son étude sur un village de pêcheur norvégien, John Barnes (1954) montre ainsi que certaines activités sociales s'expliquent mieux au travers des relations interpersonnelles que selon des rôles et des statuts précis dictés par la société. Cet auteur précise que différents rôles sociaux sont occupés à différents moments par les individus, cependant le *réseau social* constitue « *what is left [...] when we remove the groupings and chains of interaction which belong strictly to the territorial and industrial systems* » (p. 43). Selon cet auteur, le réseau peut être constitué de manière non exclusive de relations de famille, d'amis et de connaissances. Une dimension importante pour nous réside dans le fait que les

éléments de ce champ relationnel ne sont pas fixes. En effet, la notion de réseau intègre que de nouveaux liens se créent, d'autres se cassent ou d'autres sont inactifs.

Dans la définition de Barnes, le réseau social, centré sur l'individu, dépasse le cadre du village étudié et n'a théoriquement pas de limites extérieures. La notion est intéressante dans notre recherche, car elle sous-entend déjà une non-territorialisation des liens sociaux. Elle permet ainsi d'appréhender les relations des individus de manière multidimensionnelle et translocale. Plusieurs anthropologues de l'École de Manchester (Bott, 1957) (Mitchell, 1966) (Epstein, 1961) ont aussi montré, dans leurs recherches en contexte urbain, la pertinence de l'analyse du social par les relations sociales lorsque le social est mouvant. La globalisation amène des transformations sociales que nous pouvons aussi caractériser de dynamiques. Vered Amit (2012) souligne que les mobilités contemporaines mettent les personnes dans des situations dont les conséquences ne sont pas toujours prévisibles. Les situations faites de hasard amènent inévitablement à des rencontres et réponses improvisées des individus. Selon cette auteure, l'imprévu, les concours de circonstances et l'improvisation influencent tout particulièrement la manière dont se forme le cours de vie des personnes. Les mobilités s'accompagnent de continuités et de ruptures sociales que le modèle du réseau peut nous permettre de saisir. Dans un monde contemporain d'échanges (Abelès, 2008), le réseau personnel est par ailleurs défini par Isabelle Taboada-Leonetti (1994) en termes d'échanges de ressources entre les individus. Pour plusieurs auteurs (Bott, 1957) (Mitchell, 1973), le réseau constitue aussi l'expérience sociale directe des individus. De manière alternative et complémentaire aux théorisations des transformations sociales abordées jusqu'à présent, le modèle du réseau permet ainsi d'appréhender un autre niveau des dynamiques sociales, en se situant entre l'individu et les structures institutionnelles.

Dans le cadre des analyses centrées sur le concept du réseau, différentes typologies du lien social ont été développées. James Clyde Mitchell (1975) distingue par exemple les liens sociaux selon leur intensité, leur durabilité dans le temps, la fréquence des rencontres et leur contenu, c'est-à-dire la signification que les individus donnent à la relation. L'*intensité* fait généralement appel aux engagements réciproques et aux émotions. Les liens de forte intensité sont généralement pensés comme primordiaux dans la génération du social, cependant Mark Granovetter (1973) souligne que les liens de faible intensité sont aussi indispensables dans la circulation de l'information. Selon cet auteur, les liens faibles constituent notamment des

possibilités de mobilité pour les individus et permettent aussi leur intégration à d'autres réseaux plus denses.

Vered Amit (2007a) montre comment les relations de travail expérimentées par des consultants canadiens à l'étranger contrastent avec celles vécues chez eux et comportent ce caractère de faible intensité reconfigurant les réalités sociales. Dans le cadre de la mobilité des jeunes, l'importance des réseaux d'amis nouvellement formés à l'étranger est aussi discutée dans le cas d'étudiants internationaux à Paris (Agulhon et Xavier de Brito, 2009) et de jeunes professionnels à Manchester (Kennedy, 2010). Dans leur étude auprès de jeunes Néo-zélandais vivant à Londres, David Conradson et Alan Latham (2005) montrent aussi comment le réseau social translocal est un vecteur de mobilité. Ces auteurs soulignent la dimension incitatrice du réseau, ainsi que l'importance de la reproduction du lien social au travers des mobilités. Les réseaux translocaux induisent ainsi des émotions (Gorman-Murray, 2009) et des transformations dans la manière de vivre les relations sociales (Walsh, 2009) qui contribuent en soi à générer la mobilité des personnes. Par ailleurs, le réseau peut lui-même être mobile (Conradson et Latham, 2005). Gardant en tête ces caractéristiques, nous serons attentifs à la nature des relations sociales impliquées dans les expériences de mobilité de nos répondants.

1.2 Pratiques de mobilité et limites

Afin de pouvoir saisir les expériences à l'étranger de nos répondants, nous nous intéressons dans cette section à la manière dont la mobilité est encadrée, ainsi qu'à différentes contraintes structurelles qui peuvent émerger dans les expériences. Enfin, en nous appuyant, entre autres, sur l'anthropologie du tourisme, nous montrons en quoi les épisodes de mobilité peuvent être des expériences significatives dans la vie des personnes.

Encadrements de la mobilité

Les pratiques de mobilité sont définies par des activités, des rôles, des régulations et des socialités qui peuvent prendre différentes formes. Malgré leur hétérogénéité, les expériences individuelles sont, en effet, en partie encadrées par des pratiques sociales. Vered Amit (2007b) souligne ainsi l'existence de circuits de mobilité relativement bien démarqués, plutôt qu'un ensemble d'opportunités dispersées dans l'espace et accessibles de manière égale. Dans notre recherche, nous nous demanderons comment et par quels acteurs sont constitués

ces circuits, et nous interrogerons sur leurs modalités. Dans cette perspective, Paulla Ebron (1999) montre par exemple comment différentes dimensions structurantes se combinent dans les pratiques de touristes afro-américains. Dans cette ethnographie, le séjour touristique, commandité et organisé par une entreprise américaine, propose de retracer une histoire des racines afro-américaines à travers différents sites au Sénégal et en Gambie. L’auteure montre comment les conditions de participation mobilisées par l’entreprise, l’imaginaire du retour aux racines et les subjectivités des individus interagissent et informent la manière de vivre ces expériences. Dans notre cas, nous considérerons le rôle des acteurs universitaires dans la mobilité étudiante. Nous serons alors attentifs à la manière dont les universités structurent les expériences des étudiants à l’étranger, aux liens avec les dynamiques économiques et politiques de la globalisation, ainsi qu’aux imaginaires de voyage des jeunes rencontrés.

Ces réflexions sur l’encadrement de la mobilité nous font envisager que des effets de structure peuvent se produire dans les expériences à l’étranger vécues par les jeunes rencontrés. Margaret Rodman (2007) montre, par exemple, à travers les expériences de personnes en retraite spirituelle au village de Kalani à Hawaï, comment la rupture radicale avec le quotidien et les rôles connus chez eux peut provoquer des états de *liminalité* chez les participants. Cet état en dehors des structures connues a été théorisé par Victor Turner (1969) dans l’analyse rituelle. Selon cet auteur, la liminalité présente un potentiel important de transformation personnelle, car les repères habituels sont momentanément inaccessibles. Les changements structurels induits par la globalisation sont nombreux et complexes, si bien que cela peut donner l’impression que la liminalité s’observe fréquemment à notre époque (Thomassen, 2014). Pourtant, selon Victor Turner, la liminalité ne peut être maintenue aisément au-delà d’une certaine durée. Elle est en effet caractérisée par sa dimension transitoire. La superposition des décalages structurels et des expériences de liminalité n’est ainsi pas systématique. Cependant, nous considérerons la nature des activités pratiquées lors des échanges académiques et l’importance du sentiment de *communitas* dans le partage des expériences vécues par les étudiants à l’étranger (Turner, 2012).

Les expériences vécues et la rencontre de nouvelles alternatives lors de la mobilité peuvent ouvrir de nouveaux horizons, à partir desquels de nouveaux choix sont effectués par les individus. Les individus sont doués d’*agentivité*, c’est-à-dire de la capacité d’agir sur leur environnement, peu importent les contraintes qui pèsent sur eux. Leurs aspirations sont aussi

susceptibles de changer au cours de la mobilité par l'exercice de la *réflexivité* (Giddens, 1994). De plus, les référents selon lesquels les choix sont effectués sont multiples. Les individus ont en effet différentes appartenances dont les rapports intrinsèques varient selon les dimensions et temporalités concernées. Les identifications se font de manière multiple, sans être contradictoires, comme le montre l'étude de Deirdre Meintel sur les jeunes montréalais issus de l'immigration (Meintel, 1992, 1993). Les dimensions importantes dans la vie des individus varient à différents moments de la vie et suite aux expériences vécues, modifiant aussi les dynamiques des choix. Les nouvelles perspectives se créent cependant toujours en relation à des discours extérieurs, qui tendent à catégoriser et réifier l'univers social (Gallissot, 1987). Nous nous attendons ainsi à ce que les logiques des choix de vie effectués par nos répondants suite à leur échange comportent cette multiplicité et ce caractère changeant au cours de la vie.

La mobilité étant un phénomène multidimensionnel, de nouvelles combinaisons de pratiques se créent à travers les circulations. Ainsi, des formes de mobilité qui ont pu être identifiées et habituées de manière séparée peuvent aujourd'hui se retrouver confondues en de nouvelles et mêmes pratiques. Le phénomène de combinaison n'est pas nouveau, cependant l'intensité contemporaine des mobilités conduit à une amplification de ce phénomène, ainsi qu'à des changements de politiques d'immigration en conséquence. Alejandro Portes (1997) suggère de prendre en compte la manière dont les régulations aux frontières fonctionnent dans l'étude des migrations. Si nous ne sommes pas dans une étude sur les migrants à proprement parler, nous pouvons cependant considérer la modulation de la mobilité de nos répondants au travers des frontières. Dans notre contexte, nous observons que des catégories d'immigration particulières permettant une superposition de statuts historiquement distincts sont nouvellement implémentées dans plusieurs pays.

Pour les jeunes, par exemple, la catégorie *Permis Vacances-Travail* (PVT), développée dans plusieurs pays, permet simultanément à certains ressortissants étrangers de travailler et de faire du tourisme sur le territoire concerné pendant une année. L'étude de Nick Clarke (2004) sur de jeunes Anglais en PVT en Australie et celle de Kathleen Rice (2010) effectuée auprès de jeunes Canadiens en Écosse montrent toutes deux comment les frontières habituelles entre travail et loisir tendent à disparaître dans l'expérience de ces jeunes. Différents paradigmes du quotidien cohabitent ainsi à travers la société entre une partition habituelle du temps et des pratiques temporelles nouvellement officialisées par l'adoption de catégories d'immigration

particulières. Carie Yodanis et Sean Lauer (2005) soulignent l'ambiguïté des rôles qui peut apparaître dans la cohabitation de différents paradigmes sur l'occupation du temps dans une même société. Dans notre recherche, nous serons attentifs à la manière dont se pratique le statut d'étudiant étranger. Pour l'heure, nous pouvons déjà noter que les étudiants en échange sont de plus en plus considérés comme un segment émergent du marché touristique (Richards, 2008) (Gardiner et al., 2013).

Expériences incorporées

Nous nous intéressons maintenant à la manière dont les échanges et les épisodes de mobilité peuvent être des expériences qui marquent la vie des personnes. Différentes approches à travers la perception de la mobilité peuvent nous informer à ce propos. Nous nous tournons alors vers l'anthropologie du tourisme. Les expériences à l'étranger étant vécues au travers d'un corps, traversant l'espace, et entrant en interactions, plusieurs auteurs ont étudié le phénomène touristique à travers l'incorporation. L'approche phénoménologique a tout d'abord été utilisée suite aux débats autour de l'authenticité des expériences touristiques (MacCannell, 1973) (Boorstin, 1962). L'*authenticité* a été conceptualisée de différentes manières selon qu'elle concernait le domaine intra-personnel, les relations interpersonnelles, l'expérience ou encore les objets. Cependant, elle est toujours liée à une perception du corps en lien avec la potentialité d'action et les émotions (Rickly-Boyd, 2012). Erik Cohen (1996) suggère aussi que des expériences touristiques phénoménologiquement distinctes se produisent, en fonction de la nature et de l'importance des lieux visités pour les personnes. Les lieux significatifs peuvent être dispersés et accessibles différemment dans l'espace. Dans le contexte moderne, ces lieux ne correspondent d'ailleurs pas forcément à l'espace géographique connu de la société d'origine. Selon la recherche de sens qui leur est attribuée, les expériences de tourisme peuvent ainsi comporter différentes dimensions récréatives et religieuses. Dans cette perspective, Tracy Shaffer (2004) montre, dans son étude sur des *backpackers* en Europe, comment les voyageurs construisent l'authenticité de leur expérience à travers les contextualisations sociales. Il ne s'agit alors pas forcément de relations à des lieux, mais également de rapports à des expériences sociales. À travers sa propre expérience, cette auteure met en évidence l'interaction de sens qui s'opère entre des scénarios sociaux suggérés sur les relations humaines de voyage, et une performance individualisée.

Des chercheurs se sont également penchés sur l'importance du mode et de la durée des trajets transportés dans l'expérience phénoménologique des individus. John Urry (1990, 1998) souligne que des modes de transport différents impliquent des expériences, des performances et des possibilités d'expérience très contrastées. Dans la même ligne, Jonas Larsen (2001) montre comment le transport motorisé dans les trajets relativement longs se rapproche d'une expérience cinématographique. Le paysage défile pour le voyageur alors que lui-même est corporellement immobile, ce qui le rend spectateur plutôt qu'acteur de déplacement. Le référent spatial de mobilité étant inversé, la manière de voir le monde est changée en conséquence. Sujama Roy et Kevin Hannam (2013) soutiennent aussi que la perception du temps qui passe et du paysage est grandement influencée par le moyen de transport. Dans leur étude sur les expériences incorporées à bord du *Darjeeling Himalayan Railway*, ces auteurs montrent l'effet de la lenteur du train sur l'expérience du temps qui passe, et comment les pratiques de marche et de transport tendent à se confondre. Selon ces auteurs, le rythme imposé par le *Darjeeling* induit une continuité entre des lieux géographiques très contrastés, et contribue à imposer le train comme une partie intégrante du paysage. Nous voyons que l'usage des moyens de transport et de communication transforme les perceptions du temps et de l'espace, ce qui a un impact dans les expériences de mobilité vécues. Dans la littérature sur le *backpacking* (Noy, 2004) (Obenour, 2004), nous retrouvons d'ailleurs une combinaison entre l'importance donnée au fait de voyager en soi, c'est-à-dire d'être physiquement en déplacement, et des composantes d'authenticité personnelle et sociale.

Ensuite, Maruška Svašek et Zlatko Skrbiš (2007) soulignent que la manière dont se vit la mobilité est influencée par l'apprentissage des émotions dans la culture d'origine, et que par ailleurs, les expériences vécues de mobilité contribuent aussi à modifier l'engagement émotionnel des individus à travers le temps et l'espace. Les subjectivités et les expériences vécues s'influençant mutuellement au cours du temps, nous tenterons de garder en tête ces réalités changeantes dans notre étude. En ce sens, l'étude de David Conradson et Alan Latham (2007) portant sur les expériences de Néo-Zélandais au Royaume-Uni montre que de nouvelles positions subjectives peuvent être acquises à travers les possibilités de projection affective que leur offre la ville de Londres. Ces auteurs soulignent l'importance de l'histoire coloniale entre les deux pays. Ils montrent que les expériences de mobilité sont pour ces Néo-Zélandais une manière de réinterpréter et de se réapproprier des pratiques culturelles passées.

L'histoire a donc aussi une importance dans ce cadre. Charles Lindholm (2013) souligne que la recherche d'une forme d'authenticité collective peut ainsi contribuer aux décisions de mobilité. Selon cet auteur, la recherche des influences historiques liées au pays d'où l'on vient, des appartenances, et de la généalogie de l'observable peut inscrire la mobilité individuelle dans une démarche collective (p. 389).

1.3 Perspectives sur l'expérience d'échange

En gardant en tête cette discussion sur les sociétés contemporaines et la mobilité, nous proposons maintenant une réflexion quant aux outils analytiques nécessaires pour capturer la multiplicité des expériences des répondants. Afin de comprendre comment les expériences d'échange sont vécues et la manière dont elles influencent les choix de vie des jeunes Lausannois, nous proposons dans ce mémoire de nous pencher sur leurs trajectoires de vie. Les interprétations des répondants, et les logiques de choix racontées autour de leur échange et d'autres événements de leur vie, nous permettront de mieux comprendre ces expériences dans leur dimension longitudinale et dans leur complexité relationnelle. Le réseau personnel qui nous intéresse dans cette recherche est *a priori* relativement ouvert. Nous nous intéressons aux relations sociales qui ont influencé les choix de mobilité des répondants de manière significative pour eux, et ce, à différents moments de leur vie, qu'il s'agisse de quelqu'un de proche ou non, d'une relation durable ou éphémère. Ulf Hannerz (1980, p. 177) précise à propos de la définition des réseaux dans le cadre de la recherche : « *This [...] is not a matter of describing the intrinsic attributes of network patterns but rather one of deciding what suits one's analytical purposes* ». Dans notre cas, nous considérons les relations interpersonnelles qui apparaissent dans les récits comme déterminantes à certains moments de la vie en relation à l'(im)mobilité.

Ces relations sociales pouvant être elles-mêmes mobiles (Conradson et Latham, 2005), nous proposons d'adopter tout au long de ce mémoire la perspective du *life course* (Elder, 1978). Ce concept permet de considérer l'interdépendance des trajectoires de personnes appartenant à un même réseau, ainsi que l'impact de différents événements vécus sur ces trajectoires. Dans cette section, nous présentons plusieurs caractéristiques du modèle du *life course*, ainsi que sa pertinence dans le domaine des mobilités contemporaines. Enfin, nous

discutons de la manière dont les récits des répondants peuvent nous informer sur les différentes dimensions évoquées dans le présent chapitre.

Trajectoires de vie et mobilité

La sociologie a depuis longtemps été intéressée par le changement social interne à la société. Suite aux limites épistémologiques de la sociologie classique au cours du XX^e siècle, Glen Elder (1974) développe le concept du *life course* avec une étude phare sur les vies de Californiens ayant vécu la Grande Dépression dans leur jeunesse. À l'aide de données longitudinales, cet auteur montre comment cet événement historique des années 30 a eu un impact conséquent sur les vies des personnes, et ce tout au long de leur vie. À la base développé dans le cadre de la famille américaine traditionnelle, le *life course* permet de saisir la trajectoire d'un individu en relation avec celles des membres de sa famille et du contexte sociétal plus général dont il fait partie. Les trajectoires d'individus d'une même famille étant interdépendantes, elles varient avec une certaine synchronisation. Il s'agit ainsi d'un concept permettant d'appréhender le caractère dynamique et structuré à plusieurs niveaux des formes sociales (Elder, 1994).

Plutôt que de considérer la chronologie des événements biographiques de manière linéaire, l'approche par le *life course* propose d'étudier les transitions à travers lesquelles passe un individu en rapport à des configurations sociales et historiques changeantes (Hareven, 1978). De plus, l'impact des transitions de vie passées est considéré comme cumulatif sur les prochaines. La projection des individus dans leur vie future est pensée liée aux expériences passées. Les événements historiques ont des répercussions sur l'ensemble des vies interdépendantes (*linked lives*). Cependant, ces impacts sont de nature et d'amplitudes différentes, selon la position des individus dans le système relationnel. Dans ce cadre, le changement social est considéré comme situationnel dans le système d'interdépendances (Elder, 1978). La cohorte, c'est-à-dire le groupe d'individus de même âge ayant vécu les mêmes événements au cours d'une même période, est la population d'étude favorisée dans ce genre d'analyse. En effet, du fait du caractère situationnel du changement social, Glen Elder montre que des différenciations communes se produisent dans les trajectoires de vie entre différentes cohortes. De manière relative, des caractéristiques communes sont observables dans les trajectoires de vie de personnes appartenant à la même cohorte.

Nous désirons étendre la notion du *life course*, développée dans le cadre d'études sur les trajectoires de familles aux États-Unis, au réseau personnel possiblement changeant du contexte des mobilités contemporaines. Le système d'interdépendances considéré devient ici ouvert et est plus facilement informé par les individus eux-mêmes. La plasticité des interdépendances, qui n'est *a priori* pas appréhendée par le concept de Glen Elder, peut être accommodée par la notion du réseau que nous avons déjà discutée. Dans ce réseau, nous pouvons simultanément être attentifs à la synchronisation des trajectoires interdépendantes et aux variations individuelles. Par ailleurs, les paramètres qui influencent la temporalité des décisions de vie peuvent être identifiés, mettant en avant les négociations qui s'opèrent entre dynamiques individuelles et collectives (Modell et Hareven, 1978). Les conflits et contradictions créés entre des vies vécues à travers différentes temporalités sont en effet négociés par les individus à travers les choix qu'ils effectuent. Des motifs à temporalité commune sont ainsi décelables dans les trajectoires de vie, témoignant de coordinations nécessaires à la vie sociale. La gestion du temps, comprenant, entre autres, la désignation du *bon moment* pour la prise des décisions personnelles et les synchronisations nécessaires au maintien des interdépendances, est un problème éthique, affectif et technique, dont le contexte de globalisation accroît grandement la complexité (Bear, 2013). Ce sont ces dynamiques relationnelles, entourant l'échange et les choix d'(im)mobilité ultérieure, que nous étudions dans notre recherche.

Dans le contexte contemporain, les événements ayant un impact sur les trajectoires de vie sont variables. Nous considérons une relative individualisation des événements qui marquent le cours de vie. Si les échanges étudiants sont le point d'entrée dans notre enquête, nous nous attendons à des récits nuancés sur la manière dont cette expérience est vécue et intégrée dans le cours de vie dans les années qui suivent. Nous appliquons la perspective du *life course* à notre étude d'un groupe d'étudiants et de jeunes diplômés lausannois ayant vécu une expérience d'échange à l'étranger entre 2008 et 2013. Leur échange étudiant a été effectué dans des années de changements structuraux, abordés plus en détail dans le chapitre 3, tournant par exemple autour de la construction européenne et des reconfigurations universitaires. Nous notons ainsi que la plupart des jeunes de la cohorte étudiée ont connu dans leur enfance ou adolescence des frontières contrôlées en Europe. Plusieurs ont, par ailleurs, fait leur échange étudiant à des moments de transition importants dans l'évolution des

médias sociaux. Par exemple, Facebook commence à arriver dans les pratiques lausannoises aux alentours de 2007-2008. Si elles sont difficilement identifiables *a priori*, plusieurs transformations de ce genre marquent le cours de début de vie adulte des participants à cette recherche. Indirectement, notre recherche nous permet d'étudier l'impact du contexte d'intensification des mobilités sur des gens qui occupent une position structurelle sensible dans les sociétés, soit, les jeunes, et d'en évaluer l'influence dans la suite de leurs vies.

Expériences, réflexivité et perspectives narratives

Nous discutons maintenant de la manière dont les récits de vie des répondants rendent compte à la fois de la multiplicité des expériences personnelles vécues à l'étranger, et de caractéristiques relationnelles communes qui permettent leur étude de manière significative pour la recherche anthropologique. Nous cherchons ici à faire état de l'individualisation des trajectoires, tout en prenant en compte les structurations sociales du phénomène étudié. Pour ce faire, nous pensons qu'une compréhension de l'exercice narratif des répondants en relation aux éléments d'analyse présentés dans ce chapitre est importante. Selon Paul Ricœur (1969), les récits de vie sont l'expression d'un processus dialectique qui se déroule entre les événements vécus par l'individu et des orientations sociales existantes. Dans notre recherche, une compréhension du contexte suisse prend donc toute son importance. Les récits des personnes sont un lieu d'enquête intéressant pour rendre compte des dynamiques entourant leur mobilité depuis ce contexte, ainsi que de possibles changements d'allocation de sens dans les expériences.

La réflexivité est par ailleurs centrale ici (Giddens, 1994). Le philosophe Maurice Merleau-Ponty (1979, p. 62-64) met en avant la manière dont expérience incorporée et réflexivité renvoient l'une à l'autre. Selon cet auteur, l'illusion que les individus ont sur le monde peut être amenée à se dissiper à travers la fréquentation de celui-ci. La désillusion provoquée mène à l'acquisition d'une autre évidence sur le monde, qui est définitive tant qu'elle n'est pas à nouveau remise en question par l'expérience. Plutôt qu'une succession de représentations sur le monde, Johannes Fabian (2001, p. 50) suggère que la connaissance que les individus - et les anthropologues - ont du monde se crée dans l'interaction avec la réalité, entre des propositions et des expériences.

Pour Paul Ricœur (1978), l'imagination est au cœur du processus de la création narrative. C'est l'imagination qui permet de visualiser de nouvelles relations entre les objets. L'imagination contribue à suspendre les référents usuels, à en créer *l'époché*, afin de projeter de nouvelles possibilités de description sur le monde connu (p. 154). Les expériences de mobilité vécues sont susceptibles d'apparaître dans les récits de manière différente, selon leur degré de congruence avec les propositions sociales existantes sur le monde. Les récits récoltés constituent ainsi différentes formes de compréhension de l'expérience de mobilité depuis le contexte suisse. Il est possible de découvrir des principes communs à l'existence de ces formes (Vlacos, 2014, p. 110). La sensibilité de l'imagination, c'est-à-dire le focus avec lequel les nouvelles relations sont établies, peut aussi varier à différents moments de la vie. Dans notre recherche, nous serons nous mêmes sensibles à la manière dont l'ajustement focal se fait dans les logiques de choix étudiées pour différents épisodes de vie racontés.

L'hétérogénéité des récits est par ailleurs limitée par différentes formes de régulation sociale. D'abord, l'imagination n'est pas, en tout temps, originale à proprement parler. L'imaginaire culturel accompagnant la mobilité contient en effet déjà des suggestions d'interprétation. La *fiction*, ainsi définie par Paul Ricœur (1978, p. 154-155), correspond à une partie de cet imaginaire fortement ancrée dans des potentialités de réalité. Selon cet auteur, tant que le moment présent déploie d'autres configurations, les potentialités déjà présentes dans l'imaginaire ne sont pas activées, car elles ne sont pas pertinentes dans l'actualité. Pourtant, la fiction est suggestive des nouvelles relations de compréhension à établir lorsque la situation inédite se présente. La réinterprétation de nouveaux événements est ensuite une expérience sociale en soi. Elle est expérimentée par plusieurs personnes de manière simultanée. La polyphonie des interprétations individuelles mène à des divergences entre les membres d'un même groupe, qui s'engagent naturellement dans un processus de négociation sur les nouveaux énoncés et les abstractions en jeu. Athinodoros Chronis et al. (2012) montrent, par exemple, comment s'opère ce phénomène de négociation sociale dans leur étude sur les réinterprétations multiples des touristes autour du site historique de Gettysburg aux États-Unis.

L'analyse du *life course* à partir des récits de vie permet de reconstruire les perceptions, les processus et les conflits personnels vécus autour des choix effectués (Modell et Hareven, 1978). La *carrière subjective* de l'individu, c'est-à-dire la perspective que les

individus ont sur leur propre vie, est aussi utile pour saisir différents aspects, actions et événements vécus à différents moments de la vie et dans son ensemble (Elder, 1978, p. 24). Au-delà d'une simple interprétation, la carrière subjective est l'histoire réfléchie par son auteur des expériences de vie vécues. Selon Anthony Giddens (1991, p. 5), le soi est en effet un projet réflexif « *which consists in the sustaining of coherent, yet continuously revised, biographical narratives, [and] takes place in the context of multiple choice as filtered through abstract systems* ». D'une certaine manière, les interdépendances trajectorielles ne peuvent être mieux réfléchies que par les individus eux-mêmes.

Si l'interprétation de la vie par les individus correspond à une dialectique entre événements passés et orientations persistantes, nous pouvons aussi interroger le futur dans les récits de nos répondants. Le passé et le futur sont en effet issus de la même création narrative. Nous trouvons cette approche du temps chez Maurice Merleau-Ponty (1979, p. 153), lorsqu'il annonce « *le présent, le visible ne compte tant pour moi, n'a pour moi de prestige absolu qu'à raison de cet immense contenu latent de passé, de futur et d'ailleurs, qu'il annonce et qu'il cache* ». Les perspectives apportées par les récits des répondants sur leurs trajectoires de vie nous permettront de reconstruire différentes dimensions de la vie sociale liées à la mobilité, telles que des interdépendances dans leur réseau changeant, des événements marquants, des calendriers institutionnels, personnels, convergents ou divergents, des représentations du temps, etc. La perspective que nous adoptons nous permet ainsi de capturer la nature multidimensionnelle et dynamique des trajectoires de mobilité étudiées, et de saisir la place de l'échange étudiant dans ces expériences de vie.

Conclusion

Dans ce chapitre, nous avons abordé un ensemble relativement large de notions nous permettant de considérer le phénomène des échanges étudiants en dehors de ses temporalités institutionnelle et nationale habituelles. En considérant la manière dont les transformations sociales contemporaines sont caractérisées dans une perspective globale, nous avons mis en avant le caractère multidimensionnel et la complexité de l'ensemble relationnel et structurel dans lequel les échanges étudiants sont pratiqués. Le modèle du réseau nous permet de qualifier et de suivre les relations personnelles qui font partie intégrante des choix de mobilité des répondants au travers de leur vie. Nous proposons ainsi d'étudier les expériences

d'échange des jeunes Suisses en relation à des évènements marquant le vécu, des rencontres, des relations personnelles possiblement changeantes, des dimensions sociales multiples et des structures institutionnelles. Ces différents niveaux du social régulent la manière dont le cours de vie est vécu et envisagé, au même titre que les expériences vécues le ré-informent. Le caractère mouvant et ouvert des mobilités nous impose en quelque sorte l'adoption d'une perspective dans le temps, si nous désirons comprendre les dynamiques des choix effectués par nos répondants dans leur vie. L'approche par le *life course* adoptée dans ce mémoire nous permet de saisir la complexité des trajectoires de vie étudiées. La considération de l'impact cumulatif d'un contexte historico-social ou d'évènements particuliers sur les trajectoires de différents acteurs d'un même système d'interdépendances est centrale dans cette approche.

Les outils présentés dans ce chapitre nous permettront d'analyser et de traduire académiquement certains éléments observés dans la pratique des échanges étudiants depuis le cadre suisse et dans le contexte contemporain de circulation globale. La perspective adoptée sur les vies des répondants met en évidence les dynamiques et dialectiques en jeu entre différents paradigmes de l'espace et du temps, entre différentes manières de concevoir la vie. Avant d'entrer dans le vif du sujet, nous allons expliciter comment notre terrain a été construit et quelles méthodologies ont été utilisées dans la récolte de nos données.

Chapitre 2 - Méthodologie et pratiques de terrain

Introduction

Plusieurs questions se posent quant à la nature de notre terrain de recherche. En effet, les contextes de mobilité présentent un caractère multidimensionnel et dynamique que nous avons choisi d'étudier à travers les parcours de vie et de manière historicisée. Comment appréhender la complexité d'un tel phénomène dans la durée impartie de ce mémoire ? Dans quels espaces et temporalités ce terrain est-il même possible ? Quelles décisions prenons-nous lorsque nous parlons de trajectoires et d'interdépendances ? Comment attester d'une distance d'observation adéquate à ce terrain, c'est-à-dire qui ne sera ni le résultat d'une injonction disciplinaire ni le reflet d'un romantisme personnel non réfléchi ? Enfin, comment décrire ces formes et leurs dynamiques dans un médium textuel lui-même polysémique ? Une fois écrite, la description n'échappe-t-elle pas, puisqu'elle enferme ? Ces questions épistémologiques ne se sont pas posées une ou deux, mais plusieurs fois au cours de la recherche, menaçant systématiquement le projet de connaissance. Les sources de données pour notre sujet en contexte de mobilité sont multiples. Elles demandaient des pratiques de terrain différenciées. Dans ce chapitre, nous présenterons différents temps d'interactions avec la réalité étudiée, ainsi que leurs dimensions épistémologiques.

Premièrement, nous expliciterons la trajectoire et la position du chercheur par rapport à son sujet d'étude. Cette recherche émerge en effet du terrain. Elle a été réfléchie dans un premier temps sur l'expérience passée du chercheur. Dans un deuxième temps, la recherche est confrontée à un retour au terrain. Cette deuxième récolte de données s'effectue selon des temporalités et interactions complexes en multiplicité sociale. Nous présenterons d'abord la constitution d'un groupe de personnes à rencontrer, ainsi que la construction *a priori* d'une série de garde-fous et de filets méthodologiques qui devaient encadrer une plongée sur le terrain en Suisse. Nous décrirons ensuite les différentes pratiques à travers lesquelles les données ont été obtenues, ainsi que les conditions de leur production. Enfin, nous discuterons des aspects périlleux de cet exercice et de la manière dont ils informent également la recherche. Dans ce chapitre, nous utilisons le « *je* » lorsque nous sommes dans une certaine proximité des données, ou quand le texte concerne l'expérience du chercheur.

2.1 Expérience du chercheur

Nous expliquons dans cette section le rapport du chercheur à son sujet de recherche et les implications qui découlent de cette situation pour la production des données. Puisque nous avons décidé d'approcher notre sujet de recherche à travers le concept du *life course*, c'est aussi à travers sa trajectoire de vie que nous pouvons introduire le chercheur. Une perspective sur cette trajectoire permet ainsi de montrer l'évènement de la recherche dans son parcours et de le lier à une réalité sociale plus large.

Trajectoire, position du chercheur et choix du terrain

Une brève description de la perspective générale que j'ai sur ma propre trajectoire de vie permet de montrer la manière dont celle-ci a informé la recherche, avant une prise de données formelle. J'ai vécu en France à la frontière suisse pendant huit ans, avant de commencer des études universitaires à Lausanne en 2006. Dans mon propre parcours, la relation à la Suisse commence dès l'âge de 9 ans et prend différentes formes au fil du temps. Lors de mon cursus en génie civil à Lausanne, j'ai effectué deux échanges étudiants : le premier à Singapour en 2008 et le deuxième à Montréal en 2011, avant de diplômé. Après une année où je travaille dans un bureau d'études à Genève, je retourne à Montréal et entreprends des études en anthropologie. L'année d'après, en 2013, je commence la présente maîtrise. Progressivement, je prends conscience de la pertinence d'utiliser de manière informative l'expérience que j'ai vécue dans la mobilité étudiante et d'en faire un sujet de recherche dépassant l'aventure personnelle. Le terrain formel a été effectué lors d'un séjour en Suisse au mois de juin 2015.

Le choix du terrain découle de mon expérience dans la mobilité étudiante. Il est issu d'un engagement réflexif avec mon propre parcours, qui m'a amenée d'abord vers la discipline de l'anthropologie, puis s'est reviré sur lui-même et sur la recherche d'une meilleure compréhension des expériences de mobilités contemporaines effectuées depuis le contexte suisse. La reconnaissance de cette dialectique entre expérience personnelle, recherche ethnographique, et prise de données ultérieure représente une partie importante de la réflexivité exercée pendant cette recherche. Pour Johannes Fabian, « *critically understood, autobiography is a condition of ethnographic objectivity* » (2001, p. 12). La réflexivité sur ma

propre trajectoire de vie intégrée à la dialectique de recherche contribue à la plausibilité des énoncés produits. Comme nous le verrons plus en détail au fil de ce chapitre, les conditions d'une production des données naissent dans cette recherche à la fois du fait que ma trajectoire présente de grandes affinités avec celles qui sont étudiées, et aussi qu'elle en diverge sur ces dernières années. Mon projet personnel au Québec en étant un d'établissement, et non de séjour temporaire, une divergence significative de perspectives se crée avec les témoignages recueillis et permet dans notre terrain de créer la distance nécessaire à une forme d'objectivité.

Approche expérientielle

Les expériences vécues informent notre recherche à différents niveaux. La trajectoire du chercheur révèle d'abord une forme d'approche expérientielle *a posteriori*. Une telle approche où le chercheur s'investit pleinement dans les activités du groupe étudié est souvent recherchée sur le terrain. Un engagement fort avec la réalité des autres permet en effet dans une certaine mesure de la comprendre à la manière de ces autres (Goulet, 2011). Dans les mobilités, le sens des lieux et les socialités pratiquées passent à travers les expériences vécues. La région de Lausanne dont sont issus les jeunes rencontrés est ainsi *a priori* connue à travers différents rôles occupés par le chercheur dans sa vie. La trajectoire de mobilité étudiante effectuée entre Lausanne, Singapour et Montréal se déroule par ailleurs dans les grandes artères des circuits universitaires globaux (Jöns & Hoyler, 2013). Les écologies étudiantes locales, les pratiques associées, ainsi que les nouveaux circuits qui s'ouvrent à partir de ces espaces sont connues du chercheur, dans le sens qu'elles ont été pratiquées. Cette forme de connaissance pratique de certains espaces considérés dans notre recherche permet d'interagir selon ces socialités apprises lors de notre récolte de données.

Les interprétations du chercheur comme celles de tout acteur sont issues de la perception des interactions sociales. Cependant, les interprétations effectuées sur le cours de la vie, au fur et à mesure que les expériences sont vécues, avant l'acquisition d'un bagage académique en anthropologie, sont intéressantes. Elles sont celles d'un membre du groupe étudié qui réfléchit ses propres expériences. Celles-ci sont interprétées avec les schémas interprétatifs disponibles à des moments précis dans le vécu. Nous pouvons considérer à la fois la mémoire des interprétations passées de l'acteur, et les interprétations actuelles de l'acteur-chercheur, qui a acquis un bagage académique entretemps. Dans notre réflexion, nous

tentons ainsi d'adresser notre propre « activité de la mémoire, mise en perspective avec la question des différents temps sociaux » (Baussant, 2007, p. 390).

La perspective longitudinale et réflexive que nous abordons dans notre recherche permet de dévoiler l'apprentissage de différentes positions subjectives dans le temps. Le passage de l'une à l'autre de ces positions se fait selon des modes particuliers qui sont en partie conditionnés socialement. Au-delà des faits et des trajectoires, ce sont précisément ces logiques de choix que nous souhaitons explorer à travers notre recherche. En effet,

« as soon as culture is no longer primarily conceived as a set of rules to be enacted by individual members of distinct groups, but as the specific way in which actors create and produce beliefs, values, and other means of social life, it has to be recognized that Time is a constitutive dimension of social reality. » (Fabian, 1983, p. 24)

La participation du chercheur au phénomène permet, dans une certaine mesure, d'appréhender le cours de la vie à la manière des jeunes Suisses rencontrés, ainsi que d'inclure une forme d'historicité des perspectives acquises au cours du parcours de mobilité étudiante. Nous verrons dans les prochaines sections que les subjectivités acquises en Suisse et à travers les expériences de mobilité par le chercheur sont à la base de notre pratique de terrain.

2.2 Projets du terrain

Dans cette deuxième section, nous présentons comment le terrain en pays connu a été pensé *a priori*, ainsi que comment il s'est transformé en cours de route. Nous discutons les critères de sélection établis pour nos entrevues et les stratégies mises en place pour encadrer la prise de données. Enfin, nous présentons les caractéristiques des répondants qui ont participé à cette étude, ainsi que les autres acteurs que nous avons rencontrés.

Préparation du terrain et dé-temporalisation

Le terrain ethnographique classique présuppose une implication du chercheur dans le groupe étudié, un tissage progressif des liens avec les personnes de la communauté et une participation à leurs activités. Dans mon réseau personnel, il y a des Lausannois partis en échange qui sont des amis proches, qui ont été des colocataires, des collègues de classe, des partenaires de randonnée, de soirée ou de voyage, etc. Ma position de chercheur dans mon propre milieu présente des avantages en termes de ressources. En effet, les amis proches sont

comparables à des informateurs privilégiés. Nous discutons plus loin comment les éléments d'intersubjectivité relationnelle dans les entrevues avec ces personnes ont été réfléchis.

Puisque ces amitiés au sens large se sont formées au cours de mon parcours, elles marquent, en quelque sorte, une forme de trace sociale de ma trajectoire. Cela veut dire que beaucoup de personnes rencontrées à Lausanne ont étudié dans la même école d'ingénieur. Jean-Pierre Olivier de Sardan (2008) nomme *encliquage* le biais de terrain consistant à être assimilé à une clique particulière au sein du groupe étudié. L'utilisation unique de mon réseau existant présentait ainsi un double risque d'encliquage : personnel et disciplinaire. Dans la mesure du possible, nous avons essayé de rencontrer des personnes nouvelles et ayant étudié d'autres disciplines, dans d'autres universités à Lausanne. De manière complémentaire, des personnes travaillant à l'université ou impliquées dans les associations d'étudiants en échange ont été contactées. Il s'agissait de croiser des points de vue différents, « *afin de ne pas être prisonnier d'une seule source* » (Olivier de Sardan, 2008, p. 80). Les critères de sélection des répondants ont porté sur une certaine hétérogénéité des profils, quant aux disciplines étudiées à l'université et aux destinations d'échange choisies. Pour maximiser l'impact potentiel de l'évènement de la mobilité étudiante dans le *life course* des répondants, nous avons pensé sélectionner des personnes qui sont parties en dehors de l'Europe. Ce critère a été abandonné en cours de route, même s'il paraît dans les profils retenus, car il a été jugé trop exclusif. Enfin, il fallait que ces personnes soient revenues de leur échange au moins deux ans avant le moment de l'entrevue. Cette durée a été établie de manière arbitraire afin de considérer un temps de réflexion et d'intégration suffisant des expériences de mobilité dans l'interprétation des trajectoires de vie.

La dernière composante de notre préparation de terrain repose dans la construction d'un canevas pour conduire des entrevues semi-dirigées. L'objectif de ces entrevues était de susciter le récit libre. Cependant, un canevas d'entretien devait être préparé afin de s'assurer que la conversation serait guidée vers des sujets que nous voulions explorer dans la recherche. Le canevas portait sur l'enfance, l'entourage, le parcours scolaire et professionnel, l'échange étudiant, le parcours de mobilité, les expériences vécues dans ces contextes, l'organisation du quotidien à l'étranger et en Suisse, les personnes rencontrées, les relations, les projets et la vie future. Bref, il portait sur tous les éléments auxquels nous avons pensés depuis Montréal.

Une partie de la prospection a été effectuée à travers mon réseau personnel ; l'autre, à travers des pistes telles que les plateformes pour les diplômés des écoles, les médias sociaux (internet) en général, ou à l'aide de contacts avec les responsables mobilité des universités. Les anciens étudiants, une fois ex-matriculés de l'université, sont difficiles à trouver, sans compter les politiques de protection des données des institutions. La période du terrain, juste avant l'été, n'était pas la meilleure non plus pour solliciter les institutions universitaires. Une autre partie du recrutement s'est donc faite pendant le terrain, c'est-à-dire que des entrevues étaient menées simultanément au recrutement, et inversement. Le recrutement était plus facile à effectuer à travers les rencontres mêmes, qui jouaient dans des socialités caractéristiques des contextes de mobilité, marquées par la spontanéité et une forme de confiance rapide.

Dans l'anthropologie classique, le terrain ethnographique est conçu comme relativement stable dans l'espace (Hannerz, 2003, p. 209). Le terrain est pensé durable dans le temps et ses variations, saisonnières par exemple, sont prévisibles. Seul l'anthropologue est de passage dans ce modèle de terrain. La qualité des données récoltées est alors évaluée à la durée que l'anthropologue passe sur le terrain, car celle-ci est censée refléter l'implication du chercheur et le développement de liens de confiance avec les personnes rencontrées. Cependant, cette temporalisation est souvent critiquée dans le contexte contemporain des mobilités. Ulf Hannerz (2003) évoque par exemple le paradoxe rencontré par son collègue Tommy Dhalén. Ce dernier s'intéresse à l'émergence des professions interculturelles. Une grande partie de son ethnographie se présente dans l'évènementiel, à travers des conférences, des soirées, des expositions, etc. Il finit cependant par assister à plus d'évènements que n'importe quel professionnel du milieu. La relation temporelle entre l'anthropologue et les réalités étudiées doit être réfléchie en conséquence (Hannerz, 2003, p. 209-210). Notre terrain a ainsi pris place à travers des interactions dans l'improvisation des rencontres. La facilité à rencontrer, et à parler tout de suite de sujets normalement considérés du domaine de l'intimité, est caractéristique de socialités apprises lors des échanges étudiants, comme nous le verrons dans les chapitres 4 et 5.

Le terrain présentait beaucoup d'incertitudes, autant en termes de recrutement final que de modes d'interaction. Les socialités dans lesquelles nous interagirions n'étaient pas connues d'avance, car elles étaient en train de se produire. Nous avons alors temporairement laissé

tomber la procédure imaginée *a priori* à Montréal. En effet, le risque aurait été de passer à côté de données, car :

« Under the processual regime, time [...] becomes the spatial flow which we colonize, rather than this differential, conflictive field of force which we conjure through our practices. In this sense, ‘real time’ exists in the same way for all social actors, just as reality is said to exist and we project our representations onto it – a temporal incarnation of the scheme-content distinction. » (Hodges, 2014, p. 45-46)

Notre travail ici est de rendre visible les actes de médiation qu’il a fallu opérer entre une temporalité de terrain induite depuis le cadre d’une maîtrise en anthropologie à Montréal, et une forme plus immanente en production au moment du terrain. Nous revenons ainsi à l’idée d’une improvisation, qui n’est pas un n’importe quoi, mais une construction du présent sur une certaine connaissance pratique passée du chercheur. Nous présentons ces constructions dans la prochaine section.

Présentation des participants

Le recrutement s’est fait de manière progressive selon deux réseaux : celui de l’École Polytechnique Fédérale de Lausanne (EPFL) et celui de l’Université de Lausanne (UniL). Nous présentons ces institutions ainsi que leurs particularités en rapport à la mobilité étudiante dans le prochain chapitre. Certaines personnes se connaissent à l’intérieur d’une même université, et les deux groupes n’ont pas de liens entre eux. Cela s’est fait par hasard, et pourtant, l’indépendance relative de nos deux réseaux est importante pour la qualité de nos données. Les risques d’encliquage énoncés sont ainsi réduits, même si bien sûr d’autres facteurs, tels que l’appartenance au milieu universitaire, les motifs personnels des répondants à participer, etc. influencent aussi la qualité du groupe final de répondants pour la recherche.

Du côté de l’EPFL, la prise de contact s’est faite par effet « boule de neige » à partir de mon réseau personnel. Elle a ensuite été facilitée par la mise en contact avec des personnes appartenant aux associations locales d’étudiants en échange. Quelques répondants appartiennent ainsi au milieu associatif. De manière collatérale, leurs témoignages ont informé notre recherche sur les réseaux organisationnels encadrant la mobilité. Au final, sept des douze répondants ont étudié à l’EPFL, dont deux en sciences de l’environnement, un en chimie, un

en informatique, deux en sciences de la vie et un en microtechnique². Il y a trois femmes parmi nos sept répondants, ce qui est un peu plus que la distribution d'un pour quatre trouvée à l'EPFL.

Du côté de l'UniL, le recrutement est plus accidentel. Un responsable de la mobilité à l'UniL m'a indiqué un blog internet³ sur lequel les étudiants en échange écrivent quelques billets pendant leur séjour à l'étranger. Le site est actif depuis 2011, période, nous le verrons, pendant laquelle les échanges étudiants deviennent plus populaires à Lausanne. Il a été impossible de contacter les auteurs des billets directement à travers le blog. Seuls ceux qui étaient encore immatriculés à l'UniL ou qui avaient une activité publique sur internet ont pu être sollicités. Une amie d'une de ces personnes a ensuite également été indiquée comme informatrice. Sur les cinq répondants de l'UniL, les disciplines d'étude représentées sont la littérature, la linguistique, la philosophie, le cinéma et le japonais. La parité des genres représente bien celle de l'UniL.

Au fil de nos rencontres, nous avons adapté les critères de sélection préétablis pour la sélection des répondants. En effet, d'un côté ils excluaient des personnes dont la perspective est intéressante pour la recherche. Si nous considérons un système d'interdépendances relationnelles, l'aspect arbitraire du découpage d'un groupe doit au moins se faire selon des degrés d'affinité informés par le terrain plutôt que par des catégories *a priori*. De l'autre, nous aurions manqué certaines dimensions qualitatives importantes, notamment avec le critère de destination hors Europe. Les mobilités étudiantes à partir du contexte suisse ne peuvent en effet pas être pensées sans considérer l'espace européen. Dans le prochain chapitre, nous montrons l'importance de cet espace, ainsi que les routes de mobilité particulières qu'il crée. Les cas de destinations distantes sont utiles, car ils permettent d'éclairer différemment certaines dimensions des logiques de choix liées au contexte suisse. Parmi les répondants, nous avons deux profils de mobilité européenne avec une expérience en Finlande et une autre en Espagne. Dans les destinations hors Europe, fréquentées, mais relativement moins habituelles, cinq personnes sont parties aux États-Unis, une au Canada, une à Singapour, une

² Parmi les annexes, voir celle présentant les profils des répondants plus en détail.

³ <http://wp.unil.ch/blogechanges/>, (dernière consultation, le 12 décembre 2015).

au Japon, une à Taiwan et une en Inde. L'absence de pays de l'Afrique ou de l'Amérique latine reflète la nature des partenariats proposés par les universités lausannoises.

Ensuite, la durée était un point nécessaire au cadrage *a priori* du recrutement. Avec ce critère de durée, nous voulions éviter les récits « choc » et nous assurer de l'intégration des événements vécus dans les parcours, ainsi que d'une certaine réflexivité. Cependant, cette durée peut être différenciée dans notre sélection, car elle est relative à la perspective sur la trajectoire de vie. En effet, l'échange étudiant n'est pas toujours le premier épisode de mobilité dans les parcours de vie des répondants. La signification attribuée à ces épisodes est également très variable d'un cas à l'autre. Des différences sont certes perceptibles entre les individus qui sont revenus de leur échange en 2014 ou en 2008, mais elles ne sont pas significatives. La nuance observée ne fait en réalité qu'enrichir nos observations sur la perspective longitudinale du cours de la vie, comme nous le verrons au chapitre 5. La manière dont nous avons approché notre critère de durée s'est de ce fait avérée plus qualitative que quantitative. Ainsi, si nous faisons abstraction des épisodes antécédents de mobilité, quatre répondants sont revenus de leur premier échange étudiant depuis plus de 6 ans, quatre depuis 4-5 ans et quatre autres depuis 1-2 ans. Les participants ont entre 21 et 30 ans ; neuf d'entre eux ont plus de 25 ans.

Enfin, les répondants ont tous fait leurs études à Lausanne. Ils viennent de la région de Lausanne, dans le sens qu'ils ont grandi dans une zone territorialement liée à la capitale vaudoise. Ils sont originaires de la Suisse romande (francophone) en majorité, puis de France voisine (Jura, Pays de Gex, Haute-Savoie), de quelques villes suisses alémaniques (germanophone) et du Tessin (italophone). Ce découpage capture mieux la dynamique estudiantine locale que les frontières nationales, cantonales ou linguistiques. En termes de géographie, il s'agit de ceux qui sont assez proches de chez eux à Lausanne pour rentrer tous les weekends s'ils le veulent. De par les limites topographiques et le développement des infrastructures, cette distance correspond environ à un maximum d'une heure de train côté français et de trois heures côté suisse. Les frontières nationales, cantonales et linguistiques existent ; cependant, nous pensons qu'il est plus intéressant de les considérer dans leur aspect interactionnel, plutôt que limitant. Nous revenons sur ce contexte particulier dans le prochain chapitre. Sur les douze répondants, sept ont ainsi grandi dans le canton de Vaud (canton de Lausanne), un dans celui de Fribourg, deux en Valais et un dans le canton de Zürich. Huit

répondants sont nés de parents suisses, trois ont seulement un parent suisse et un est né de parents français.

Récits complémentaires

Afin d'approfondir notre connaissance du phénomène étudié, nous avons cherché à récolter les points de vue d'autres acteurs sur la mobilité étudiante. En effet, « *tout interlocuteur doit être considéré comme détenteur de connaissances intéressantes sur son groupe, sa profession, sa société* » (Olivier de Sardan, 2008, p. 55). Ces récits complémentaires nous informent sur la qualité des interdépendances mobilisées et les dynamiques de la mobilité étudiante lausannoise. Je me suis d'abord entretenue avec Éliane, qui travaille à l'Office de la mobilité de l'EPFL depuis 1996. Sa perspective longitudinale sur le fonctionnement institutionnel des échanges étudiants en Suisse a été très importante pour ancrer notre sujet de recherche dans sa dynamique historique. J'avais déjà rencontré cette personne en 2008, lorsque je préparais mon échange pour Singapour. Ensuite, je me suis entretenue avec Thomas, un ami proche, compagnon de séjour à Singapour, qui s'est beaucoup impliqué dans les associations étudiantes à son retour en Suisse en 2009. En cinq années, il a été investi dans différents postes à responsabilité dans l'association locale *X-change*, et aux niveaux suisse et européen du réseau étudiant *Erasmus Student Network* (ESN). Ces associations étudiantes sont décrites plus amplement dans le prochain chapitre. L'organisation, les projets et les dynamiques internes de ces groupes nous ont également été très utiles pour comprendre l'encadrement étudiant des échanges.

Enfin, deux profils hors critères ont été retenus pour des rencontres plus ou moins formelles. Ils se sont présentés dans la dialectique de terrain et permettent une triangulation relationnelle intéressante. Je me suis ainsi entretenue avec Édouard, qui préparait son départ pour une année d'échange à Singapour à partir de l'été 2015. Cette entrevue constituait un échange de bons procédés, puisque je devais ensuite lui donner des informations sur ma propre expérience d'échange. Daniel a aussi voulu me parler de son expérience indépendante. Ne remplissant pas les critères pour partir à l'étranger au niveau de l'EPFL, il a décidé de créer « *[s]on propre échange* ». Daniel a grandi au Mexique, où ses parents français expatriés travaillaient, et est arrivé en Suisse à 12 ans. Malgré son parcours international, il explique en

quoi cette année à l'étranger a été particulière pour lui. Les informations complémentaires apportées par ces profils hors critères ont été intégrées dialectiquement au corpus de données.

2.3 Déroutement du terrain

Les configurations de notre terrain sont multiples et débouchent sur des pratiques différentes. Dans cette section, nous explicitons les logiques qui ont émergé des rencontres avec des personnes connues depuis longtemps et d'autres que nous rencontrions pour la première fois. Nous présentons les critères épistémologiques sur lesquels la distance d'observation est évaluée, ainsi que la manière dont les informations ont été récoltées pendant ces interactions. Enfin, nous discutons des limites et difficultés rencontrées dans cette pratique de terrain en temporalité multiple.

Entre convergence et divergence expérientielles

Selon Jean-Pierre Olivier de Sardan (2008, p. 187) :

« le chercheur originaire du milieu où il enquête [...] est toujours, parce qu'il est devenu à l'issue d'un long parcours scolaire un chercheur en sciences sociales, un intellectuel qui s'est extrait de son groupe ou de sa culture d'origine, et qui occupe une position nettement distincte de celles de ses "compatriotes". »

Suite au parcours personnel que j'ai décrit et à mon arrivée récente dans une maîtrise en anthropologie, ce critère n'a pas été opérationnel dès le début de la recherche. Une mesure acceptable du « *long parcours scolaire* » nécessitait de laisser du temps aux études pour créer cette distance. Étrangement, il fallait donc attendre, circuler indéfiniment intellectuellement, jusqu'à ce qu'un écart se crée.

Les perspectives qui me sont accessibles depuis ma propre trajectoire se situent proches de celles des jeunes Suisses. Cependant, elles en diffèrent également par certains aspects que je n'ai été capable de reconnaître que dans l'occurrence de la divergence. Celle-ci n'est pas tant factuelle qu'interprétative, pas tant intellectuelle qu'aspirationnelle. Lorsque j'ai revu mes amis ou rencontré de nouveaux Lausannois, le récit de leurs propres aventures dans la mobilité a ainsi pris une forme interprétative générale différente de la mienne. D'abord, cela faisait plus de deux ans que je n'avais pas effectué de visite en Suisse et je n'entretiens pas de communications particulièrement fréquentes avec mon réseau lausannois. En quelque sorte,

j'avais oublié certaines caractéristiques des temporalités suisses, comme le rapport à l'emploi, à la famille et à l'exceptionnalisme national ; caractéristiques sur lesquelles je reviens dans le chapitre 5. Ensuite, comme je l'ai déjà mentionné, mes perspectives personnelles futures ne se situent pas en Suisse. Cela veut dire que j'entretiens une relation à la Suisse différente des personnes rencontrées, et ce, j'ai découvert, même parmi les plus mobiles d'entre eux. Ainsi, j'avais confondu le fait d'être à Montréal depuis plusieurs années, avec les expériences contemporaines à l'étranger de certains de mes amis. Une chose intéressante est qu'eux aussi ont confondu mon expérience avec la leur. Depuis la perspective suisse, mon expérience à Montréal est en effet assimilable à un séjour indéfiniment temporaire à l'étranger.

Plusieurs dimensions épistémologiques ont émergé de cette configuration particulière. La première s'inscrit dans ma retenue face aux projections spontanées de mes amis au sujet de ma propre expérience. Les intersubjectivités passées créent des affects qui font qu'il peut arriver que nous disions des choses de manière involontaire lorsque nous nous retrouvons (Favret-Saada, 1990, p. 161). Si j'ai été vigilante sur la nature de mes propres interventions, car je voulais limiter l'introduction de vocabulaire étranger dans la conversation, j'ai aussi été particulièrement attentive aux actes de communication spontanée de mes amis. Les divergences entre la manière dont j'interprète ma propre expérience et les commentaires spontanés sur celle-ci ont créé, temporairement, c'est-à-dire jusqu'à une actualisation de ma part, une distance intéressante d'observation. J'ai adopté une attitude de *négativité*, définie par Johannes Fabian (2001, p. 100) comme « *a dis-position, a habit of distrust in positing and in positivity that goes with taking positions* ». Cette attitude m'a permis de reconnaître des convergences et des divergences expérientielles entre les parcours des répondants et le mien. Les données récoltées pendant le terrain émergent ainsi de la dialectique entre deux formes sensibles de la reconnaissance, à laquelle il est donné un statut épistémologique : l'une est acte de mémoire (*Wiedererkennung*), l'autre relève d'un acte d'appréciation de l'altérité (*Anerkennung*) (Fabian, 2001, p. 167).

Cette attitude générale dans les rencontres m'a permis d'identifier différents discours autour de la mobilité et du *life course*. D'une part, j'ai reconnu des propos oubliés, que j'avais déjà rencontrés plus tôt dans mon expérience de vie, à Lausanne et en échange. D'autre part, les entrevues complémentaires avec Éliane, de l'Office de la mobilité, et Thomas, de l'association ESN, ont confirmé l'identification de discours organisationnels autour des

expériences d'échange. Ensuite, il est possible de retrouver dans les récits certains imaginaires sociaux de la mobilité. Une connaissance *a priori* de ces phénomènes permet d'en apprécier des nuances dans les récits. Nous présentons plusieurs de ces dimensions narratives dans le prochain chapitre.

Enfin, le canevas d'entretien a été modifié au cours du terrain, en fonction de ce qu'il se passait dans les entrevues. Les entretiens étant semi-dirigés, il est parfois arrivé que certaines de mes interventions me semblent inopportunes. Lorsque je le remarquais, je faisais alors vite marche arrière et répétais mes propos, en les modifiant un peu, afin de revenir au corps principal de conversation. La vigilance dans les interventions, la sélection de certains propos pertinents plutôt que d'autres, l'émergence continue de nouvelles propositions, et la modification du canevas d'entretien ont toutes fait l'objet d'une attention particulière, permettant ainsi une forme de « *qui-vive interprétatif* » (Olivier de Sardan, 2008, p. 61).

Socialités de terrain

Lorsque je suis partie en Suisse en juin 2015, mon expérience de terrain s'est subjectivement accélérée et densifiée. Mes notes de terrain se résument à deux propositions très succinctes écrites avant le départ : « *Se laisser narrer et ne pas émettre* », « *Je réalise que je n'ai pas envie de partir en Suisse* » ; mon départ de Suisse en 2012 s'était en effet produit de manière simultanée à un certain nombre de ruptures personnelles, amoureuse, familiale et professionnelle. Du fait de ma relation passée avec la Suisse, j'allais être affectée par cette visite et je n'étais pas sûre de quelle manière. La résistance au départ cachait le ré-engagement personnel nécessité par le terrain. J'allais réoccuper une position dans le système local lémanique et être assaillie par des émotions, perceptions et schèmes correspondants. D'ailleurs subjectivement parlant, s'agissait-il d'une visite ou d'un retour ? Si j'ai résisté au début, j'ai ensuite été submergée. À travers son étude sur la sorcellerie dans le Bocage, Jeanne Favret-Saada (1990) soulève le statut épistémologique à accorder aux situations de communication produites dans l'affect. En effet, selon cette auteure, « *en expérimentant les intensités liées à telle place, on repère [...] que chacune présente une sorte particulière d'objectivité : il ne peut s'y passer qu'un certain ordre d'évènements, l'on ne peut être affecté que d'une façon* » (p. 158). J'étais certes à nouveau sur le territoire suisse, mais également et surtout, de retour dans

un champ d'interactions sociales spécifiques. À partir de ce moment-là, j'ai un peu moins réfléchi à ce que je faisais.

J'ai rencontré mes amis de la même manière que d'habitude, c'est-à-dire dans un moment bref de retrouvailles entre l'arrivée de l'un et le départ de l'autre. Ces retrouvailles sont fortes émotionnellement et généralement, nous parlons de *la vie* et de ce que nous avons fait depuis la dernière fois que nous nous sommes vus. L'habitude d'un *débriefing* mutuel lors de ces retrouvailles, marquées par leur caractère répétitif et aléatoire dans nos vies, a ainsi permis de concilier facilement les objectifs d'investigation scientifique avec ceux d'actualisation relationnelle. Les thèmes du canevas d'entrevue ont pu être introduits facilement dans la rencontre, jamais dans le même ordre, mais en suivant les opportunités de logique conversationnelle. Les entrevues ont pris des formes aussi variées qu'un apéro en terrasse à Lausanne, une randonnée en Gruyères, un pique-nique dans un parc à Berne ou une rencontre sur l'heure du diner du côté de Nyon. Elles ont été pratiquées dans la spontanéité, et leur occurrence est aussi le produit de l'imprévisible. En réalité, je n'ai su qu'à la dernière minute que je pourrais voir ces personnes lors de ma visite en Suisse. Certains d'entre eux séjournent ou voyagent souvent à l'étranger, j'étais alors incertaine de la pertinence de mon retour en Suisse pour les rencontrer. Pourtant, ma très courte présence en Suisse a finalement coïncidé avec certaines allées et venues de mes répondants : Julia rentrait de trois mois d'échantillonnage de sols à Madagascar, Deniz était en Suisse pour deux mois en attendant son visa pour retourner à San Francisco, Magali avait un créneau de deux semaines entre ses vacances à Istanbul et le début de son doctorat à Singapour. D'autres avaient un emploi local fixe depuis un an ou deux. Ces hasards de rencontre au grès des trajectoires personnelles et projets de chacun ne font pas le cas isolé de ce terrain. L'imprévu refait ici son entrée en force dans les socialités de notre recherche (Amit, 2012). Nous sommes dans le cas d'un concours de circonstances qui se répète avec les mêmes personnes dans les expériences. Ces rencontres nous montrent ainsi une forme particulière de temporalité à pratiquer (Hodges, 2008).

Ensuite, plusieurs personnes ont été rencontrées pour la première fois lors de ce séjour en Suisse. En réalité, ces participants n'étaient pas tant des inconnus puisqu'il était possible de retracer notre relation même éloignée dans un réseau d'affinités, ou tout simplement de faire le lien de comment je les avais contactés. Le fait de connaître des personnes en commun a beaucoup aidé. Par exemple, plusieurs répondants connaissent Jérémie, un Québécois venu en

échange à Lausanne en 2012. Dans d'autres circonstances, j'ai moi-même rencontré ce Jérémy lors d'une soirée chez des amis lausannois en PVT (*Permis Vacances-Travail*) à Montréal en 2014. La référence à Jérémy ainsi que le récit des événements de rencontres translocales communes établissent tout de suite un cadre connu de tous les interlocuteurs : celui des séjours à l'étranger. Enfin, plusieurs personnes affiliées au groupe *X-change* rencontrées entre 2009 et 2012 sont restées investies dans les activités festives à Lausanne et sont connues des répondants. Le fait de pouvoir placer ces personnes dans une série de relations, de raconter où ils sont et ce qu'ils font dans la vie au moment de notre conversation, a aidé à me situer dans ce réseau auprès des répondants nouvellement rencontrés. Cette facilité de référence se fait d'ailleurs aussi avec des personnes que je ne connais pas personnellement. Par exemple, lorsque Cyril m'a parlé d'une nommée Anne-Sophie, j'ai ensuite demandé à Sylvain dans une autre entrevue s'il la connaissait. La référence à une personne commune, même lorsqu'il est explicité qu'aucune rencontre personnelle n'a eu lieu, a un effet direct sur la qualité intersubjective de la conversation. Cette facilité à établir des contacts brefs de qualité confirme ce que Ulf Hannerz (2003, p. 209) note lors de son terrain auprès d'envoyés spéciaux suédois :

« To some extent personalizing encounters in the modern, multi-site field comes not so much from deepening particular interactions as [...] from placing the ethnographer in the translocal network of relationships. [...] Meeting with foreign correspondents, I have sensed that it is often appreciated when it turns out that I have also talked to friends and colleagues of theirs in some other part of the world; perhaps more recently than they have. [...] It is a matter of establishing personal credentials. »

D'autres affinités se sont créées avec les répondants que je rencontrais pour la première fois du fait d'avoir vécu à Lausanne. Les proximités d'âge et de parcours ont réduit l'asymétrie potentielle des entrevues, mon statut d'étudiante primant d'ailleurs celui de chercheur. Le format initial de la rencontre proposée a été de prendre un café et de discuter. Certaines entrevues se sont déroulées par Skype, car j'étais rentrée à Montréal lorsque les contacts se sont faits. Le départ des entrevues nécessitait de briser la glace, dans le sens que je devais proposer une conversation en évitant de suggérer son contenu. La conversation embarquait pourtant ensuite très vite sur les expériences de mobilité. Une socialité propre aux rencontres en contexte de mobilité s'est mise en place dans la plupart des cas. La logique de ces interactions est basée sur une convivialité qui permet de faire connaissance rapidement, selon des modes proches de ceux appris lors des expériences d'échange. Nous discutons de ces

socialités plus en détail au chapitre 4. Dans ces rencontres, les expériences de vie sont présentées sous un format tel que l'intimité traditionnelle est restructurée dans l'intersubjectivité immédiate. Clémentine nous parle d'ailleurs ainsi de ces manières de faire :

« Juste de manière générale, tu vas pas aller à Satellite (le bar étudiant local) t'installer sur un canapé dire "Salut ! Comment tu t'appelles ?", c'est juste pas un truc que les gens font. Mais quand t'es en échange... t'as rien à perdre. Bon il y a toujours des gens avec qui ça fait ça, mais y'en a plein, très vite tu pars juste ... tu commences à discuter, à... plaisanter, des choses comme ça. Juste de manière générale, ça part plus rapidement sur des conversations intéressantes. »

Ces socialités dans notre terrain permettent ainsi de recueillir des propos d'une certaine qualité, malgré la brièveté de contact. Ces conditions d'entrevue sont cependant fragiles, dans le sens qu'elles dépendent beaucoup des deux interlocuteurs. Dans plusieurs cas, l'entrevue comportait également des dimensions de socialité locale plus traditionnelles où on ne vient pas juste «[s]’installer sur un canapé dire "Salut ! Comment tu t'appelles ?"». D'autres ressources temporelles devaient alors être mobilisées dans l'improvisation conversationnelle.

Jeux de rencontre

Les socialités que j'ai évoquées nécessitent toutes une forme de réciprocité qui a implicitement été manipulée dans la temporalité des entrevues, afin de rendre possible une forme de production de données. Généralement, dans le contexte social étudié, qu'il s'agisse de retrouvailles ou de rencontres spontanées, les deux interlocuteurs racontent leurs expériences. Dans ces rencontres de terrain, la conversation tournait pourtant premièrement autour des expériences des répondants. Puis, dans un deuxième temps, je partageais parfois aussi mon expérience récente. Certains résultats de recherche étaient discutés avec les amis à la suite de leur entretien, ce qui m'a permis de confronter les propos recueillis dans d'autres entrevues, de les recouper ou de les saisir sous un angle différent. Je n'ai pas pris de notes de terrain, mais je continuais parfois à enregistrer la conversation avec les répondants une fois l'entrevue terminée, lorsqu'une discussion sur la recherche même émergeait.

Il était implicitement entendu, car logique selon un schéma scientifique admis des deux interlocuteurs, que mon propre récit, lorsqu'il avait lieu, ne viendrait qu'après. La seule chose que j'avais dite aux répondants, c'est que je travaillais sur les échanges étudiants et que je voulais faire une entrevue avec eux à propos de leur expérience. Le délai s'est imposé de lui-

même, comme le montrent certaines remarques des répondants : « *Tu fais quoi toi en ce moment ? ... Ah non ! Tu me raconteras plus tard, sinon ça va m'influencer* » (Deniz). Les répondants commentaient d'ailleurs eux-mêmes ce qui relevait selon eux des modalités de la recherche ou non, ce qui était également informatif pour moi : « *Tu m'as pas posé de question. C'est des questions déguisées, c'est ça ou bien ? ... Là, tu vas me faire "Julia je t'ai pas interviewée, il va falloir qu'on se revoit" !* » (Julia), « *Non, ça c'est personnel, je t'en parlerais après* » (Deniz), « *tu veux pas me poser des questions sur ça ?* » (Daniel). La manipulation de notre socialité habituelle était connue, même si les moyens que j'utilisais étaient flous. En réalité, ils l'étaient aussi pour moi à ce moment-là, car ils s'improvisaient. Nous pouvons remarquer le caractère temporaire de la distance d'observation créée dans notre terrain. Au fil de la conversation, une actualisation relationnelle s'opère et la distance d'observation diminue. Le délai imposé sur les obligations de réciprocité permet ici une négociation éthique entre deux temporalités différentes : l'une est celle d'amis qui se retrouvent, l'autre est scientifique.

Limites et difficultés de terrain

Notre pratique de terrain a consisté en ce que Georg Gurvitch (1964) appelle une immersion en « *temporalité erratique* », c'est-à-dire en « *[an] enigmatic series of intervals and moments placed within duration, [...] a time of uncertainty par excellence where contingency is accentuated, while the qualitative element and discontinuity become prominent eventually* » (p. 32). Selon cet auteur, l'accès direct à la multiplicité du temps ne peut se faire qu'à travers une dialectique hyperempirique impliquant « *the complementarity, mutual implication, ambiguity, polarization and reciprocity of perspectives* » (p. 23). Cette performance a cependant amené plusieurs difficultés dans notre pratique.

D'abord, le passage rapide d'une socialité à l'autre a impliqué de la confusion. Certains écarts sociaux soudainement compressés dans la courte durée de mon séjour en Suisse n'avaient plus de sens dans mon expérience immédiate. Par exemple, le cumul dans une même journée d'une position professionnelle d'ingénieur civil, puis de celle de chercheur en sciences sociales en entrevue, puis de celle de membre d'une famille, avec des rôles différents à jouer et mon attitude de retenue a fait que je me suis un peu perdue. Dans ces moments d'intensité mentale, je perdais parfois partiellement le sens du vocabulaire à utiliser dans les situations qui se présentaient. La confusion a fait que les propos pertinents pour la recherche étaient parfois

moins évidents à identifier. La confusion positionnelle en devenait aussi parfois une de référent. Ainsi, dans les intersubjectivités créées, la nature des espaces auxquels les interlocuteurs se référaient n'était plus évidente pour moi. Par exemple, je devais toujours demander à quoi correspondaient les « *chez moi* », « *par ici* », « *à l'étranger* », etc. Selon Anthony Giddens (1991, p. 187), « *although everyone lives a local life, phenomenal worlds for the most part are truly global* ». Les cartes mentales du monde que j'ai redécouvertes chez mes interlocuteurs sont qualitativement différentes de celle que j'ai moi-même en tête depuis Montréal, mais cela était difficilement adressable au début. Le changement intersubjectif de cartographie m'a rendue confuse pendant un moment. Ainsi, même de retour au Québec, quand on me demandait « *Comment c'était le retour ?* », j'étais incertaine de l'espace auquel on faisait référence. La question portait-elle sur mon retour en Suisse ou à Montréal ?

Ensuite, l'attitude de négativité, décrite par Johannes Fabian (2001) et que nous avons adoptée, a aussi trouvé des limites dans notre terrain. En effet, elle pose des difficultés avec le non-dit et ce qui est évident. Il y a alors quelque chose d'opaque qu'il est difficile à adresser, au-delà de laquelle les questions deviennent bêtes. J'ai alors rencontré quelques « *bah, à ton avis* », « *bah, tu le sais, t'y es allé non ?* », des rires de mes amis ou encore des efforts de définition hésitants. Notre approche étant très analytique, nous en avons ici une limite évidente. Comment adresser l'inadressable ? Parfois, j'ai pu voir dans les réactions que les participants reconnaissaient le point sensible de manière plus ou moins affirmée : « *Ah je me disais bien que tu devrais creuser ça* » (Magali). Au final, l'usage de la négativité ne peut aller au-delà de cette zone dans laquelle les choses sont localement conçues comme « *naturelles* », « *instinctives* » ou « *inconscientes* ».

Conclusion

Le phénomène des mobilités contemporaines présente un caractère multidimensionnel et dynamique complexe. Nos sources de données sont multiples et se situent dans des socialités qui répondent à leur logique propre. Notre récolte de données nécessitait donc des pratiques de terrain différenciées. Dans ce chapitre, nous avons présenté plusieurs temps de recherche. Les premières réflexions sont issues de la trajectoire de mobilité du chercheur et des implications d'un tel parcours sur la recherche. L'approche expérientielle nous permet par ailleurs une première connaissance des espaces et des formes de socialités potentiellement

impliquées dans les parcours de vie des jeunes adultes de la région de Lausanne. Après la présentation de comment le terrain avait été préparé depuis Montréal, nous avons montré la place de l'improvisation dans notre pratique. Nous avons parcouru plusieurs de ces socialités de terrain, ainsi que les temporalisations correspondantes. Dans chaque cas, nous avons montré les modalités spécifiques selon lesquelles émergent des dimensions à caractère épistémologique. Elles sont basées principalement sur la négativité, la reconnaissance et les situations où l'affect joue un rôle important.

La pratique de terrain en temporalité erratique est complexe. Cependant, son analyse nous apprend beaucoup sur le phénomène lui-même. L'appréhension de la multiplicité des socialités se fait dans notre recherche par une approche dialectique hyper-empiriste. Les caractéristiques de nos pratiques sociales de terrain ne se comprennent qu'en rapport les unes aux autres, ainsi qu'en dialectique avec la temporalité de la discipline. La réflexivité apportée sur les synchronisations, manipulations et frictions possibles entre ces différentes temporalités est à la base de notre méthodologie de terrain. Comme elle est basée sur une improvisation et un ajustement en temps réel, elle ne peut être traduite ici qu'en terme d'un *a posteriori*. Pourtant, les formes de socialité rencontrées ont pu être explicitées spécifiquement parce que certaines préconceptions ont été soulevées. Nous avons été inspirée par l'approche de Matt Hodges (2014) où le temps est réfléchi comme une propriété émergente des événements. Dans cette perspective, le temps correspond à une forme de différenciation des pratiques produite dans le moment présent. Le temps est alors dissocié de sa construction chronologique et processuelle usuelle. La contribution apportée par ce mémoire émerge ainsi des dialectiques de terrain effectuées par le chercheur dans ces multiplicités temporelles. Nous nous tournons maintenant vers les données recueillies, en commençant par une présentation du contexte local lausannois à partir duquel les mobilités étudiantes sont effectuées.

Chapitre 3 - Mobilité des jeunes Suisses à travers les âges

« L'histoire commence au ras du sol, avec des pas. »

Michel de Certeau,
L'invention du quotidien, 1980, p. 147

Introduction

Les jeunes rencontrés dans le cadre de cette recherche ont tous vécu la période pré-universitaire de leur vie dans la région de Lausanne. Notre objectif dans ce chapitre est de tenter un bref portrait de l'espace relationnel dans lequel se situe la Suisse, afin de comprendre le contexte à partir duquel se forment les expériences de nos répondants. À travers une approche historicisée, nous proposons d'abord de retracer la construction de la Suisse autour de la neutralité. S'il est dit par certains de ses habitants que la neutralité préserve la Suisse de l'histoire, nous pouvons constater que cette propriété déclarée est, avant tout, relationnelle. Afin d'explicitier ce système de relations, ainsi que la part de mobilité implicite qui l'habite, nous mettrons d'abord en avant plusieurs éléments de dialectique entre les Suisses et l'histoire européenne, nous menant ainsi à la Suisse contemporaine. Au long de cet aperçu historique, nous serons particulièrement attentifs aux pratiques de mobilité et à la manière dont est vue l'éducation des jeunes. À partir du contexte politique établi, nous présenterons ensuite brièvement le système d'éducation supérieure suisse et les dynamiques d'internationalisation dans lesquelles s'inscrivent les échanges étudiants au départ de Lausanne.

3.1 Construction relationnelle de la Suisse

D'un point de vue géographique, la Suisse est située en Europe occidentale et composée de trois grandes zones topographiques : le Jura, le plateau suisse et les Alpes. Elle partage actuellement des frontières avec la France, l'Allemagne, l'Autriche, le Liechtenstein et l'Italie⁴. La Suisse regroupe quatre régions linguistiques où l'on parle respectivement le français, le suisse-allemand, l'italien et le romanche. Située au bord du lac Léman, Lausanne

⁴ Parmi les annexes, voir celle présentant une cartographie simplifiée de la Suisse.

est une ville centrale, carrefour en Suisse romande (francophone) et la capitale du Canton de Vaud. Pour saisir historiquement la Suisse contemporaine, nous nous proposons de suivre les recommandations de l'historien français Jean-François Sirinelli (2013), c'est-à-dire de désenclaver l'histoire suisse de son contexte national et de l'appréhender en dialectique avec les temporalités imbriquées qui composent le territoire européen avant le XVIII^e siècle. Nous laissons aussi pour l'instant de côté le *mythe westphalien*, sur lequel les relations internationales d'aujourd'hui sont réfléchies, c'est-à-dire une correspondance du territoire à la nation souveraine (Osiander, 2001). Enfin, dans l'histoire simplifiée que nous présentons dans cette section, nous avons gardé en tête la démarche de Benedict Anderson (1991) dans sa compréhension du nationalisme. Nous cherchons ainsi à comprendre la construction de la Suisse en rapport aux entités culturelles de référence qui précèdent l'émergence nationale : les domaines dynastiques et religieux en Europe. Force est de constater que dans ce cadre d'analyse, l'histoire du territoire des Suisses commence par la pauvreté et la marginalité.

Marginalité alpine et circulations avant le XVIII^e siècle

La marginalité n'est pas une caractéristique qui vient communément à l'esprit quand nous pensons à la Suisse. Cependant, si nous considérons l'Europe d'avant le XVIII^e siècle, le territoire suisse est assez reculé par rapport au centre des activités des royaumes et empires européens. Le Corps helvétique, ainsi nommé à l'époque, est alors constitué d'un système hétéroclite de diplomatie entre des cantons conférés, quelques villes, ligues et républiques alliées relativement dispersés sur le territoire alpin et jurassien. Le territoire compte alors un peu moins d'un million d'âmes dispersées (Monnier, 2006). Dans les plaines, les villageois pratiquent une agriculture précaire et sont sujets des villes souveraines. Dans les montagnes, les communes sont affranchies et administrées de manière indépendante par les paysans possédant des terres. Le climat difficile pour l'agriculture et la laborieuse maintenance des chemins de montagne vont progressivement contribuer à un surplus de population par rapport à la capacité de subsistance locale (Casparis, 1982). La subsistance du Corps helvétique est par ailleurs basée sur une complémentarité précaire entre ses entités alliées, une dynamique dans laquelle les territoires auront une grande importance.

Les Alpes sont un lieu de passage central dans les circulations européennes. Dans l'Europe médiévale, les principales routes empruntées sont profilées à travers les pèlerinages

religieux. Le voyage, qui pouvait s'avérer périlleux, était alors une manière d'adresser la fatalité humaine. Les Alpes, lieu de passage pour Rome, plus tard pour Saint-Jacques-de-Compostelle, constituaient un endroit sacré. Les voyageurs s'en remettaient alors à leur bonne fortune pour la traversée du massif alpin et s'arrêtaient à différents lieux pour remercier les dieux. Progressivement, ce sont aussi des refuges et des hospices qui se construisent sur ces lieux pour héberger les personnes de passage, comme au col du Grand-Saint-Bernard, entre la Suisse et l'Italie actuelles, ou à celui de Julier, dans les Grisons suisses (Swatos et Tomasi, 2002, p. 10-13). Les activités liées au passage des cols et les besoins de guides pour mener les convois à travers les montagnes vont constituer une source complémentaire de revenu pour les habitants locaux. Par ailleurs, les puissances européennes de passage vont pratiquer des levées d'hommes au moment de l'hiver. Celles-ci vont s'avérer fructueuses du fait de la surpopulation suisse. Ainsi, dès le XIV^e siècle, de nombreux jeunes hommes du Corps helvétique vont s'engager dans les activités militaires des princes, rois et républiques d'Europe. Les Suisses, comme ils sont appelés en dehors de chez eux, forment très vite des mercenaires de métier, issus de toutes les classes. Les puissances belligérantes, toujours dans un rapport de force basé en grande partie sur une capacité en infanterie, louent régulièrement les services de ces mercenaires. Dès le XV^e siècle, le Vatican fera aussi appel à ces services, donnant lieu à la Garde suisse pontificale d'aujourd'hui⁵. Dans notre expérience, il est aujourd'hui parfois possible pour les Suisses de pénétrer dans le Vatican par les portes de service lorsqu'un membre de la famille est en charge dans la Garde.

Les pertes dues au combat, aux maladies et aux émigrations définitives montent le taux de retour des mercenaires à un pour trois. La désertion sera fortement condamnée par les Cantons et peu d'autres formes de migration, autres que saisonnières, seront permises. Certains Cantons prévoient notamment de retirer leurs terres aux migrants qui ne seront pas revenus au bout d'une année, les privant ainsi de toute vie communautaire. Le fait est que le mercenariat va pallier à la crise suisse de surpopulation du XIV^e siècle et ensuite être maintenu pour les intérêts économiques développés par ses activités. L'approvisionnement des

⁵ « Les Suisses au Vatican », histoire de la garde pontificale sur le site du Vatican : http://www.vatican.va/roman_curia/swiss_guard/swissguard/storia_fr.htm#Les%20Suisses%20au%20Vatican: (dernière consultation, le 5 juin 2016).

trésoreries cantonales et la subsistance des familles suisses reposent dès lors sur ce commerce extérieur (Casparis, 1982). Des circuits transactionnels et diplomatiques extérieurs vont se sédimenter sur le système du mercenariat suisse, en même temps que celui-ci va contribuer à formaliser l'organisation interne du Corps helvétique (Monnier, 2006).

Les circulations européennes s'intensifient et se diversifient vers le XV^e siècle, la nature originale du pèlerinage médiéval va se trouver socialement altérée. Le voyage en soi prend de l'importance et les démarches sont plus individualistes. Les curiosités du monde deviennent une affaire de connaissance séculière et les échanges une forme de célébration mondaine. Ce contexte social va contribuer à la naissance en Europe des Réformes protestantes. La sécularisation des circuits voit aussi l'émergence du phénomène du *Grand Tour*, c'est-à-dire de voyages à travers l'Europe entrepris par les jeunes hommes des hautes classes en compagnie d'un tuteur. Le parcours qu'ils effectuent, pendant plusieurs mois ou années, à travers différents lieux importants de l'Europe permet de parfaire leur éducation du monde. Le phénomène s'étendra ensuite en dehors des élites (Swatos et Tomasi, 2002). Cependant, les guerres font rage. Au fil de cette histoire, le territoire helvétique va devenir une terre d'asile protégée par le mercenariat. De nombreux intellectuels européens persécutés chez eux vont alors s'y réfugier (Francillon, 2011). Parmi les plus connus, l'humaniste Érasme est par exemple amené à séjourner à Bâle, pour des raisons religieuses. Dans son sillage, il attire une foule d'admirateurs, qui vont faire la route de toute l'Europe pour le rencontrer. Au XVI^e siècle, Bâle devient le centre intellectuel de l'Europe (Zweig, 1935). Le réformateur français Jean Calvin trouve aussi refuge à Bâle, puis à Genève, encore aujourd'hui appelée *la cité calviniste*. Les idées viennent s'échanger et circuler sur ce territoire. Des étrangers y viennent de tous les horizons pour faire éditer leurs œuvres ou s'instruire. En parallèle, des rescapés italiens, français et flamands luthériens affluent. Les premières décisions de régulation des flux étrangers apparaissent au niveau du Corps helvétique, afin de ménager les puissances voisines et de contrôler le climat de paix intérieure (Héger-Étienvre, 2011).

Les tensions de la Réforme amènent une première expérience de double logique pour les Suisses. Le Corps helvétique a en effet des mercenaires engagés dans les deux camps religieux à travers l'Europe. Le réformateur zurichois Ulrich Zwingli se prononce fortement pour la cessation des activités militaires à l'étranger (Dubois et Furrer, 1997). Afin d'éviter les conflits intérieurs, les diplomates du Corps helvétique vont officiellement prôner leur non-

intervention auprès des dirigeants des puissances européennes. Cependant, les Cantons ne seront pas obligés de suivre ces directives. Les mercenaires continueront de servir dans tous les camps des belligérants européens, contribuant ainsi à l'essor économique suisse. Le XV^e siècle européen profile la Suisse dans deux dimensions alors dissociées : la médiation diplomatique et le commerce extérieur (Jost, 2009). Par ailleurs, les tensions de la Réforme vont s'exprimer sur le territoire suisse à travers un autre moyen : l'éducation. Ainsi, de nombreuses écoles catholiques et protestantes se développent coude à coude, pour former les jeunes Suisses aux mondanités et aux services qui les attendent à l'étranger (Mützenberg, 1997). Dans son approche historique de la Suisse, James Murray Luck (1985, p. 407) raconte un échange anecdotique qui nous montre l'importance du mercenariat dans l'histoire suisse :

« The War Minister, said one day to king Louis XIV in the presence of the Colonel of the Swiss Guard Regiment: "Sire, if your majesty still had all the gold and silver that you and your royal forefathers gave to the Swiss, you could pave a road from Paris to Basel with Talers !" [and the Colonel argued] "Sire, that may be so, but if all the blood of my countrymen that served your royal forefathers were to be collected, one could fill with it a canal between Paris and Basel. »

Développements de la modernité suisse

Dans les siècles suivants, les circuits intellectuels se précisent. L'Académie royale des sciences de Paris et celle de Prusse voient le jour. Le réseau dense de correspondances de Jean-Henri-Samuel Formey, en poste permanent de secrétaire à l'Académie de Prusse au XVIII^e siècle, montre qu'un nombre non négligeable de correspondants, en charge de précepteur ou de gouvernante auprès de l'élite européenne, sont suisses. Les précepteurs et gouvernantes n'ont pas à être qualifiés à la pédagogie en particulier pour exercer ces postes. Les postes à l'étranger sont transmis à travers le réseau de connaissances dans les circuits suisses, qui inclut désormais aussi les femmes dans certaines fonctions (Bandelier, 2002). Le fait francophone, l'instruction religieuse, la mobilité et les positions diplomatiques privilégiées auprès des élites européennes font des Suisses des précepteurs et gouvernantes reconnus.

Par ailleurs, le territoire suisse connaît une effervescence intellectuelle similaire aux siècles précédents. Le travail colossal de Roger Francillon (2011) sur la littérature et l'identité suisse romande du XVIII^e siècle à nos jours retrace le passage des intellectuels de la période des Lumières en Suisse. Le philosophe français Voltaire se fait par exemple construire un

château à Ferney dans le Pays de Gex frontalier. Madame de Staël, fille de ministre à la Cour de France, doit aussi s'exiler avec sa famille pendant la période révolutionnaire. Après avoir acheté la baronnie de Coppet sur les bords du lac Léman, elle accueillera régulièrement des cercles de discussions au château, que Stendhal nommera « *les états généraux de l'opinion européenne* » (p. 46). L'utilisation du territoire suisse comme refuge va permettre à plusieurs écrivains et philosophes de faire passer leurs idées en se positionnant différemment par rapport à l'impérialisme culturel français. Le philosophe suisse Jean-Jacques Rousseau, Madame de Charrière, naturalisée après avoir épousé le précepteur de ses frères, et Madame de Staël n'hésiteront pas à mettre en scène les bords du Léman dans leurs écrits pour faire passer leurs idées. Nous trouvons ainsi toute une série d'oppositions construites entre la Suisse et la France : le réalisme face à l'utopisme, l'authenticité face à la superficialité, le pacifisme face à l'impérialisme, l'autonomie face aux lois tyranniques.

Le mythe de l'abondance de la nature, de l'harmonie et des traditions rurales prend de l'ampleur tant à l'étranger qu'à l'intérieur de la Suisse (Raffestin, 1990). Le paradis perdu ainsi construit, contribuera progressivement à l'essor touristique de la Suisse au XIX^e siècle, avec le développement de services d'hôtellerie, de transport, d'écoles privées et d'hôpitaux prestigieux (Kreis, 2009). Dans cette effervescence du XVIII^e siècle, les précepteurs et gouvernantes suisses, ou ces « *mercenaires de l'éducation* » pour reprendre le terme des historiens Vladislav Rjéoutski et Alexandre Tchoudinov (2013), vont avoir un rôle décisif dans la diffusion des idées des Lumières. De ces positions à l'étranger, pédagogie et médiation suisses vont aller de pair. La didactique des langues va par ailleurs prendre une place considérable dans l'éducation suisse (Roche, 1988).

En Europe, le Siècle des Lumières est marqué par la suprématie de la raison face à l'obscurantisme religieux. Cependant, la tendance helvétique est empreinte d'un certain pragmatisme. La préférence pour les réalisations pratiques plutôt que pour le développement de la pensée pure va avoir des conséquences de différenciation importante pour la Suisse. En particulier, dans les Lumières suisses, la nécessité de la foi est maintenue dans la perfectibilité de l'esprit humain. Les dogmes peuvent être discutés et les intellectuels catholiques vont prendre une certaine distance avec l'Église. Cependant, le sentiment de transcendance et d'une relation directe à Dieu ne sera pas remis en question, et ce du côté protestant comme catholique (Francillon, 2011, p. 17-20).

Les Lumières amènent par ailleurs de grandes transformations politiques, qui vont aussi modeler l'histoire suisse. Nous sommes à l'aube de la création des mythes nationaux et les espaces européens se figent. La dialectique entre la Suisse et l'Europe va progressivement se transformer en une opposition absolue. Benjamin Constant, petit-fils de mercenaire lausannois, sera encore porteur de la circulation intellectuelle européenne, théorisant sur la « *liberté des Modernes* » dans un monde d'échanges. Cependant, il va se heurter aux idées nationalistes anti-étranger et se sentir en quelque sorte apatride. Navré, il déclarera ne jamais s'être senti aussi cosmopolite (p. 39).

Entre 1798 et 1803, Napoléon envahit le territoire suisse et crée une République helvétique unifiée, qui aura très peu de succès. En Suisse, la guerre civile menace en effet entre partisans de l'unification étatique et ceux qui veulent revenir aux souverainetés multiples du Corps helvétique. Comprenant son erreur, Napoléon impose dans l'Acte de Médiation de 1803, le rétablissement de la structure confédérale, l'égalité des entités souveraines, ainsi qu'une assise territoriale des Cantons suivant la langue, la religion, les mœurs et l'opinion des habitants. L'égalité politique des unités administratives est d'autant plus importante pour Napoléon que le Canton de Vaud (de Lausanne), qu'il considère comme culturellement proche de la France, ne peut selon lui retourner à l'assujettissement passé au Canton de Berne (Monnier, 2006). Le découpage administratif des Cantons se calque alors sur l'assise territoriale de toujours. La position de la Suisse va aussi se préciser en 1815, lors de la défaite de Napoléon I^{er} et du découpage des frontières par les puissances victorieuses :

« Les puissances signataires de la déclaration de Vienne du 20 mars [1815] font, par le présent acte, *une reconnaissance formelle et authentique de la neutralité perpétuelle de la Suisse*, et elles lui garantissent l'intégrité et l'inviolabilité de son territoire dans ses nouvelles limites. » (Extrait du Traité de Vienne, cité dans Jost, 2009, italique ajouté)

D'après l'historien Hans Ulrich Jost (2009), l'officialisation historique de la neutralité suisse a pour buts implicites la création d'un espace tampon entre les anciennes puissances belligérantes de France et d'Autriche, et la pérennisation des services de mercenariat en dehors des règles de diplomatie. Les relations internationales vont se développer autour du consensus des frontières nationales et enfermer la Suisse dans l'ambiguïté relationnelle de la neutralité. À l'intérieur du pays, la neutralité sera considérée comme un obstacle à la réforme politique, avant même la constitution de l'État fédéral de 1848. À l'extérieur, la Confédération cherchera

toujours à conserver l'ambiguïté de son statut international, afin de protéger ses activités et intérêts économiques. Elle s'opposera, par exemple, aux essais de codification de la neutralité lors des conventions de La Haye de 1907 (Jost, 2009).

Dans ce contexte politique, la modernité va prendre une forme particulière en Suisse, parfois en opposition à certains mouvements européens. D'abord, rappelons que la rationalité et la transcendance religieuse vont ensemble dans la pensée suisse. La perfectibilité de l'esprit humain va s'inscrire dans la notion allemande de *Bildung*, qui renvoie à une « *idée de perfectionnement de soi et de formation d'une nation à un idéal supérieur* » (Cicchelli, 2012, p. 37). Le concept de *bildung* comporte des dimensions à la fois pédagogique et politique, donnant en réalité la réponse d'un idéal de formation à une vision de la société (Biesta, 2002). Les propositions de *bildung* vont être portées à travers les romans de formation (*Bildungsroman*), comportant une dimension initiatique pour les jeunes gens. En général, les péripéties d'un jeune héros sont mises en scène dans son cheminement pour connaître le monde, et les leçons qu'il en tire pour atteindre un idéal de l'homme accompli y sont relatées.

Si le schéma du cheminement intègre généralement une mobilité géographique, les réponses suisses du genre se sédentarisent. Pour le théologien lausannois Alexandre Vinet par exemple, l'aventure pédagogique est avant tout intellectuelle. La connaissance du monde s'acquiert par la maîtrise de la langue et de la pensée des auteurs, dont il faut être capable de pénétrer l'univers. Son anthologie pédagogique sélective et moralisatrice (1829-1840), qui exclut par ailleurs les grands philosophes des Lumières, marquera les écoliers romands jusqu'à la Seconde Guerre mondiale. Le romantisme, mouvement européen qui célèbre l'exaltation des sentiments en réaction aux pensées des Lumières, a peu d'impact en Suisse. Nous avons vu que la séparation entre raison et émotion n'a historiquement pas été construite de la même manière. Ainsi, c'est le voyage des autres que l'écrivain genevois Rodolphe Töpffer met en scène dans son roman satirique *Le Grand-Saint-Bernard* (1839). Le jeune héros suisse est ici confronté aux faux dires des touristes romantiques français en visite dans les Alpes. L'histoire est celle de la désillusion du jeune homme naïf et de sa transformation en un moraliste lucide, qui sait faire la différence entre ce qui est *célèbre* et *bien connu*. La littérature populaire romane qui se développe simultanément fait l'apologie de la simplicité rustique face à la corruption des villes à l'étranger. Les héros, lorsqu'ils ont voulu quitté leur village, ne trouvent généralement que misères à l'étranger (Francillon, 2011).

Indissociable du contexte historique européen, la modernité suisse est marquée par la fixation d'un système et des territoires. La réponse suisse du *bildung* renvoie à une dialectique intérieure de formation d'ordre moral où la réflexivité demandée est importante. Nous pouvons mettre cette réponse en lien avec la problématique politique de l'espace suisse. Didier Froidevaux (1997) suggère que le fédéralisme suisse émerge avant tout d'une situation de contrainte. Un équilibre fragile est en effet maintenu entre les échelles des Cantons souverains et de la Confédération. Selon cet auteur, le fédéralisme constitue un outil politique défensif pour les Cantons garantissant leur souveraineté face à une unification possible. Par ailleurs, le perfectionnisme bureaucratique et le conformisme local assurent le bon fonctionnement des institutions (Waldis & Wendling, 2002).

Cette double échelle entre cantons et système suisse s'exprime toujours dans l'expression complémentaire de l'harmonie et du désordre entre Cantons. D'abord, dans les pratiques contemporaines, les discours comparatifs de canton à canton, relevant du commérage et de la guerre de clochers, sont systématiques. Leur performance constitue aussi une base de socialisation importante au niveau suisse, comme nous avons pu le constater dans notre expérience à l'université à Lausanne. Ensuite, comme l'appartenance des individus est avant tout cantonale, Wolf Linder (1994) remarque que les segmentations de la pluralité suisse selon les dimensions topographique, linguistique ou religieuse sont toujours croisées, si bien que les individus font l'expérience de la minorité dans au moins l'un des contextes local, cantonal ou fédéral. Pendant le début du XX^e siècle, les conflits idéologiques européens vont résonner fortement dans les pluralités suisses. Cependant, plusieurs historiens (Jost, 1982) (Du Bois, 1983) vont formuler des doutes quant à la part de jeu et de réalité dans les conflits intérieurs suisses. Le jeu de la zizanie intérieure permet la transgression de l'unité fédérale, au même titre qu'elle permet à la Suisse de jouer les événements de l'histoire en son sein, sans y prendre officiellement part elle-même. Cette harmonie intérieure malgré la pluralité sera par ailleurs interprétée par certains écrivains comme une vocation fondamentalement pro-européenne de la Suisse (Francillon, 2011).

Le tournant du XX^e siècle et le *Sonderfall* suisse

Aux conflits intérieurs faisant écho à ceux de l'Europe, la Suisse va donner la résolution de l'unité nationale. Si nous revenons un peu en arrière, l'État fédéral formé au

milieu du XIX^e siècle instaure la fête nationale du 1^{er} août, en référence au pacte du même jour de 1291. Le pacte fédéral écrit de 1291 est communément appelé le *serment du Grütli*, qui en est la version légendaire issue de la tradition orale. Lors de ce serment, les gens des Cantons dits primitifs d'Uri, de Schwytz et d'Unterwald réunis sur la plaine surplombant le lac des Quatres-Cantons se promettent « *n'importe quel secours, appui et assistance, de tout leur pouvoir et de tous leurs efforts, sans ménager ni leurs vies ni leurs biens [...] contre celui et contre tous ceux qui, par n'importe quel acte hostile, attenteraient à leurs personnes ou à leurs biens* »⁶. Le pacte laisse par ailleurs sous-entendre l'inviolabilité du droit du sang et du sol en Suisse en relation aux nombreux étrangers présents sur le territoire. Avec ce texte fondateur, la neutralité est réinterprétée dans le contexte national comme une conséquence de la volonté des Suisses. Elle se lie aux notions d'indépendance et de sécurité nationale. Une ellipse de 600 ans est alors opérée, puisqu'une forme de continuité va s'établir entre ce texte fondateur et l'intemporalité de la nation suisse. Bien que le subterfuge du mythe soit explicité sur le site de la Confédération⁷, il est appris dans les écoles, raconté au musée d'histoire de Ballenberg et cité régulièrement dans les débats politiques.

Plusieurs répondants de cette étude diront ainsi qu'ils n'ont pas vraiment d'histoire, car la Suisse est neutre. La préservation de la Suisse à travers des siècles de tumulte européen donne lieu à l'idée ancrée dans les institutions fédérales du *Sonderfall*, c'est-à-dire de l'exceptionnalisme suisse (Kreis, 2010b). L'historien Georg Kreis (2009) suggère que les perturbations historiques du XX^e siècle vont toujours être attribuées à des causes exogènes dans le contexte national suisse, contribuant à une hantise de la *surpopulation étrangère*. Cependant, cet auteur montre que l'oppression étrangère n'a jamais le même objet au fil du siècle, car elle est en réalité une condition constitutive de la nation (Kreis, 2009). L'analyse des affiches des débats publics de 1918 à 2013 de Christelle Maire et Francesco Garufo (2013) va dans le même sens, en montrant la constante instrumentalisation politique de la

⁶ Traduction du texte du pacte de 1291 disponible sur le site : http://explorehumanrights.coe.int/wp-content/uploads/2010/11/Suisse_edh.pdf (dernière consultation, le 6 juin 2016). Notons que seul un résumé du pacte est maintenant disponible sur le site de la Confédération (cf. note suivante), alors qu'il nous semble y avoir consulté le texte intégral auparavant.

⁷ « Le Pacte fédéral du 1^{er} août 1291 », sur le site officiel de la Confédération, <https://www.admin.ch/gov/fr/accueil/conseil-federal/histoire-du-conseil-federal/pacte-federal-1er-aout-1291.html?lang=fr>, (dernière consultation, le 7 septembre 2015).

frontière et d'un péril extérieur changeant. Le mythe national se fortifie dans l'opposition à ce qui est extérieur. Au cours du XX^e siècle, la menace sera parfois physique, idéologique, économique ou culturelle. Ainsi, toutes les extériorités y passent du bolchévisme des années 10-20 à une islamophobie contemporaine, en passant par l'impérialisme américain.

Dès les années 30, la Suisse se lance dans sa *Défense spirituelle*, un programme de protection contre les totalitarismes étrangers, fascistes, nazis et communistes. Des organisations chargées de contrer la propagande européenne extérieure se forment sous cette effigie, telles que *Pro Helvetia* ou la *Nouvelle Société helvétique*. L'Exposition nationale de 1939 à Zürich, la *Landi*, permet de populariser l'esprit de la *Défense spirituelle*. Selon l'historien alémanique Marco Jorio (2010), le programme de la *Landi* proposait « *un vaste toit sous lequel se retrouvèrent les différentes orientations politiques [qui] y apportèrent des significations diverses et parfois contradictoires* ». D'après cet auteur, plusieurs organisations civiles, encore existantes aujourd'hui, émergent après la Seconde Guerre mondiale, afin de préserver et de promouvoir la « *communauté de destin national* » ainsi formée. Dans les années 60-70, le parti de l'*Action nationale contre la surpopulation étrangère* voit le jour en réaction à la forte migration économique des Italiens en Suisse. De nombreuses initiatives contre les étrangers, connues sous le nom de *Schwarzenbach*, sont proposées et vont avoir un impact conséquent dans les mentalités (Weibel, 2012).

Sur le double jeu de la sécurité nationale et des pressions extérieures, le contrôle des habitants et des étrangers par la police fédérale va s'intensifier. Le conformisme local dont nous avons parlé s'accompagne d'une pratique courante de dénonciation aux autorités, et ce encore aujourd'hui. Un scandale éclate à la fin des années 80, dévoilant que plus d'un million de citoyens ont été fichés par la police entre 1945 et 1985. Par ailleurs, l'examen de conscience encore difficile par rapport au rôle ambivalent de la Suisse pendant la Seconde Guerre mondiale laisse un goût amer. Roger Francillon (2011) montre que, dans la littérature suisse de la fin du XX^e siècle, les écrivains oscillent « *entre le bonheur et la honte d'être Suisses* » (p. 115). L'écrivain Friedrich Dürrenmatt formulera tout haut l'idée populaire que la Suisse est une prison dans laquelle les citoyens sont leurs propres geôliers. Ne pouvant s'y résoudre, le critique littéraire Jean Starobinski rappellera que le sens de la mesure et le refus de l'arbitraire sont au contraire le signe de la modération. L'ambiguïté suisse pénètre ainsi profondément les consciences.

Les critiques internationales se durcissant face aux agissements suisses, le ministre des affaires étrangères Max Petitpierre dit déjà en 1948 : « *La neutralité intégrale est devenue une fiction et l'on ne peut plus distinguer entre neutralité de l'État et neutralité morale. [...] Ce n'est donc plus sur la neutralité qu'il faudra mettre l'accent dans l'avenir immédiat, mais sur la solidarité* » (cité dans Jost, 2009). Paradoxalement, en parallèle à cette histoire intérieure basée sur la sécurité nationale, le gouvernement fédéral fait régulièrement référence, à travers le XX^e siècle, à la tradition d'accueil des réfugiés en Suisse et au secours porté à l'étranger aux victimes des catastrophes humaines et naturelles. Donnant suite à la tradition des bons offices religieux, l'action humanitaire suisse s'est développée sous le couvert de la neutralité, donnant par exemple naissance à la Croix-Rouge en 1863. Antoine Fleury (2009) explique que dans le cadre national, la politique humanitaire est déployée comme un devoir moral du peuple suisse, privilégié par la neutralité. Le désintéressement, comme forme essentielle de l'expression de la solidarité du peuple suisse, construit une Suisse accueillante et charitable. L'ambivalence est forte, entre deux domaines distincts de la Suisse, entre son ouverture et sa fermeture sur le monde. Selon Antoine Fleury, la Suisse ne peut se permettre d'intégrer si facilement les organisations humanitaires internationales, pour des raisons avant tout constitutives.

L'appréciation isolationniste que la Suisse a de sa propre position va faire réagir en interne au fil du XX^e siècle. Plusieurs écrivains romands vont s'expatrier et raconter leurs expériences. Les héros racontés sont alors des romantiques qui, par passion pour la civilisation française et par revendication de la liberté de prendre position, vont s'engager dans l'armée française. Parmi eux, l'écrivain Blaise Cendrars quitte la Suisse et va critiquer avec un humour corrosif le manque d'action léthargique de son pays. La vie de Blaise Cendrars se déroule en grande partie à l'étranger et il la passe à bourlinguer. S'il se fait naturalisé français, il attribue la genèse de ses passions à des personnages humanistes et philosophes suisses d'avant le XVIII^e siècle. Son œuvre est marquée par l'aventure et le vagabondage. Elle va influencer toute une génération d'écrivains suisses qui se réclameront de l'errance traditionnelle. Son poème *La prose du Transsibérien et de la petite Jehanne de France* (1913) est encore aujourd'hui appris dans les écoles. Vers l'âge de 60 ans, Blaise Cendrars revient en Suisse pour se remarier dans sa commune d'origine. Il voyage pour ces noces dans l'Oberland bernois et va s'éprendre de l'histoire locale des insurrections féodales. Dans la mythologie

cendrarsienne, une généalogie complète de parents suisses hors-castes et révoltés va ainsi émerger (Francillon, 2011, p. 88).

La génération d'écrivains qui suit va s'aligner sur l'héritage de Blaise Cendrars dans la récupération d'une Suisse traditionnelle nomade. Tous sont des explorateurs par la voie terrestre, des baroudeurs qui écrivent et photographient. Leurs péripéties les emmènent de manière fréquente vers l'Est. Parmi ses nombreuses expéditions en Asie centrale, Ella Maillart est par exemple connue pour ses écrits sur son voyage équestre jusqu'au Turkistan dans les années 30, ou encore pour sa descente à Kaboul en voiture depuis Genève. Ensuite, le Genevois Nicolas Bouvier, avec son roman *L'usage du monde* (1963), est présenté dans les écoles comme un baroudeur hors pair. Dans les années 50, Nicolas Bouvier et son ami entreprennent un voyage en Fiat Tapolino de Belgrade à Kaboul. Leur récit est marqué par la lenteur et la flânerie. Roger Francillon (2011) montre que ces auteurs n'inscrivent jamais leurs péripéties dans une quelconque aspiration cosmopolite. Dans leur perspective, le voyage est un moyen de décentrement pour parler du monde, mené par une grande curiosité et l'émerveillement, qui ne serait défaire les Suisses de leur attachement natal. Au début des années 2000, le réalisateur suisse Gaël Métroz reprendra aussi la route de Nicolas Bouvier, caméra au point, avec son film *Nomad's land*. Nous avons aussi pu observer que plusieurs jeunes couples suisses portaient vers l'Est pour un long périple à vélo, dans les premières années après l'université.

3.2 La Suisse et l'éducation supérieure aujourd'hui

Dans cette section, nous poursuivons notre histoire en abordant brièvement les relations entre la Confédération, les Suisses et l'Union Européenne dans sa construction de la fin du XX^e siècle à nos jours. Nous axons cette partie de notre exposé sur des aspects liés à l'éducation supérieure contemporaine. Ensuite, nous présentons le système d'écoles suisse, le contexte d'internationalisation contemporain des universités et le fonctionnement qualitatif de certains réseaux autour de la mobilité étudiante.

Intégration pragmatique à l'Union Européenne

Depuis les débuts, la Suisse s'est montrée réticente à son adhésion totale à l'Union Européenne (Gstöhl, 2002). L'histoire peut nous faire comprendre pourquoi. En 1992, la

Confédération demande cependant officiellement son adhésion à l'Espace Économique Européen (EEE), mais celle-ci est refusée par référendum du peuple suisse. Les raisons évoquées pour cette non-ratification sont de l'ordre du maintien des particularités politiques, en matière de fédéralisme, de neutralité et de démocratie directe, et économiques, telles que les faibles taux d'intérêt, le secret bancaire et la dépendance extra-européenne (Vallet, 2010). Cette votation fait apparaître de grands clivages intérieurs. Les résultats de vote par canton montrent une Suisse alémanique refusant l'adhésion à 56,4% et une Suisse romande voulant faire partie de l'EEE à 71,3%. À l'intérieur du pays, ces clivages sont interprétés en termes de différences de langue et de mentalité (Kriesi et al, 1996), populairement repris sous le nom ironique de *Röstigraben*, la barrière du *rösti* (un plat alémanique de patates sautées), séparant quasi physiquement la Suisse alémanique de la Suisse romande.

L'analyse de Charles Hussy (1996) nous montre que la relation des Suisses avec l'Union Européenne est plus complexe. Selon cet auteur, la grande hétérogénéité et l'articulation territorialisée des différences à l'intérieur de l'ensemble fédéral font que les Suisses ne vivent jamais la question de l'adhésion à l'Union au niveau national, mais à travers le filtre de leur position à l'intérieur du pays. La question européenne est donc prise dans un problème d'échelle entre la dimension supranationale de l'Europe et les territorialités cantonales vécues en Suisse. Le mythe de l'exceptionnalisme ancré dans les institutions fédéralistes contribue par ailleurs à construire une Suisse nationale absolue, complètement isolée des autres pays. Dans ce contexte microcosmique, la pertinence de la question européenne n'est pas toujours présente.

Si l'adhésion a été refusée, la Confédération avait pourtant négocié son intégration dans différents programmes européens. En 1992, la Suisse rejoint notamment le programme *Erasmus* (*European Region Action Scheme for the Mobility of University Students*), débuté par l'Union Européenne en 1987. Ce programme vise à fournir les infrastructures nécessaires aux universités pour les échanges étudiants. Ulrich Teichler (1998, p. 90) raconte à ce sujet que la mobilité étudiante est pour l'Union Européenne sa plus grande activité et la plus visible dans le secteur de l'éducation. La Suisse devra cependant quitter le programme en 1996, suite au refus politique de 1992.

Dans les années qui suivent, la participation de la Suisse aux programmes *Erasmus* se fait de manière indirecte à travers un financement de la Confédération et sans aucune garantie

juridique (Lagger, 2009). À partir des années 2000, l'intégration de la Suisse à l'Union Européenne se fait de manière progressive selon une série d'accords bilatéraux sur mesure. Ces accords donnent, par exemple, à la Suisse : l'accès à certains marchés européens, le droit à la participation au système bancaire, ou encore à l'espace de libre circulation de Schengen. Plusieurs accords sont ainsi négociés pour permettre une intégration sans adhésion de la Confédération (Vallet, 2010). En 2010, un accord bilatéral réintègre aussi la Suisse dans le programme *Erasmus*. Cependant, sur la scène politique, la droite populiste suisse (UDC) réanime régulièrement l'idée d'une régulation plus stricte des frontières nationales (Bornschier, 2010). Les affiches de propagande cherchant à contrôler ou limiter l'immigration font partie du paysage dans les villes suisses⁸. Le 9 février 2014, une votation « *contre l'immigration de masse* » visant notamment la fermeture des frontières aux Croates est alors acceptée. Allant à l'encontre des régulations de l'espace Schengen, la Suisse se voit alors sanctionnée. Les accords en préparation pour une participation de la Suisse à la nouvelle génération de programmes d'éducation *Erasmus+* pour la période 2014-2020, ainsi qu'aux fonds de recherche *Horizon 2020*, sont annulés. À partir de 2014, la Suisse revient alors à une participation indirecte aux échanges universitaires européens, à travers sa formule transitoire appelée *Swiss-European Mobility Program*. Elle garde des conditions de partenariat au plus proches de celles d'*Erasmus+* dans l'objectif de son intégration future.

Système universitaire suisse et stratégies d'internationalisation

Pendant cette période des années 90 à aujourd'hui, le système d'éducation supérieure de la Suisse connaît plusieurs modifications structurelles. Le milieu universitaire suisse est hétérogène : il est composé de deux écoles polytechniques qui relèvent du niveau fédéral (EPF), de dix universités cantonales qui dépendent des Cantons (Uni), et de sept hautes écoles spécialisées (HES) dont la gouvernance est divisée entre la Confédération et les Cantons. Dans notre recherche, nous avons rencontré des personnes qui avaient étudié à l'EPF de Lausanne (EPFL) et à l'Université de Lausanne (UniL). L'EPFL enseigne exclusivement les sciences naturelles et la technologie. L'UniL est plus généraliste avec des programmes en lettres et

⁸ Parmi les annexes, voir celle présentant quelques affiches types de l'UDC.

sciences humaines, une haute école de commerce et une école de médecine. Dans leur étude du système suisse, Tatiana Fumasoli et Benedetto Lepori (2010) montrent que jusque dans les années 2000, celui-ci a été caractérisé par un contrôle important de l'État au niveau des finances et de l'administration des universités, ainsi qu'une grande autonomie des institutions quant aux domaines de la recherche et de l'éducation.

À partir de 2006, différentes réformes cantonales et fédérales contribuent cependant à donner plus d'autonomie aux universités et à leurs recteurs ou présidents. Les deux EPF se profilent selon des objectifs d'internationalisation particuliers : devenir des universités de pointe en termes de recherche au niveau mondial. La recherche de financement induit une légère compétitivité entre les institutions suisses, qui est cependant limitée par l'encouragement explicite de coopérations et de synergies locales entre les institutions. Le réarrangement progressif du système universitaire suisse autour d'une spécialisation et d'une complémentarité des écoles au niveau national est ratifié par la *Loi sur l'encouragement et la coordination des hautes écoles*⁹ de 2011.

Plusieurs chercheurs (Sidhu, 2009) (Xavier & Alsagoff, 2013) discutent des enjeux et des stratégies du *branding* universitaire dans la construction d'une renommée globale des universités. Parmi les marqueurs de la renommée mondiale, Heike Jöns et Michael Hoyler (2011) montrent que les systèmes de classement des universités créent une géographie particulière de l'éducation supérieure au niveau global. La lecture du milieu universitaire à travers la perspective des classements met en avant l'importance de certains espaces en Amérique du Nord, en Europe, dans l'Est de l'Asie et en Australie, puis de quelques institutions en Amérique du Sud et en Afrique du Sud. Ces auteurs montrent par ailleurs les tensions qui peuvent exister entre des universités établies de longue date en Europe et en Amérique du Nord, et les plaques tournantes émergentes en Asie de l'Est. La Suisse est bien représentée dans ces classements. Elle serait le troisième pays au monde avec le plus d'étudiants internationaux, surtout des doctorants (OECD, 2009). Indirectement, ces observations sont en accord avec les objectifs d'internationalisation des EPF suisses que nous avons évoqués. Selon Éliane de l'Office de la mobilité, à travers une même volée de premier

⁹ <https://www.admin.ch/opc/fr/classified-compilation/20070429/index.html>, (dernière consultation, le 29 avril 2016).

cycle, 20% des étudiants partent en échange. Ce pourcentage est relativement constant même si en pratique, il y a de plus en plus de dossiers à traiter pour les échanges. Les universités lausannoises connaissent en effet une certaine croissance depuis le début des années 2000.

La mobilité étudiante est encouragée au niveau des universités et s'inscrit dans une stratégie internationale des institutions. Nous proposons ici de replacer brièvement certains éléments de discours trouvés sur les sites de l'UniL¹⁰ et de l'EPFL¹¹ et dans nos entrevues en relation aux changements induits par la globalisation dans le milieu universitaire, et de voir comment ils ont été perçus à travers le temps. Dans les années 60 d'abord, l'idée que l'on se fait de la mobilité académique est surtout capturée à travers le terme de *brain drain*. Cette vision se calque sur le modèle des mondes de Wallerstein (Eriksen, 2007) et sous-entend que les bons étudiants des pays sous-développés ou émergents partent étudier dans les pays plus riches, creusant ainsi des écarts socio-économiques déjà existants. Le *brain drain* est alors conçu comme une conséquence inévitable d'un capitalisme féroce unidirectionnel, qui reproduit une certaine forme de néo-colonialisme (Rizvi, 2005b).

À Lausanne, nous retrouvons ce genre de discours chez certains professeurs à propos de la mobilité académique, ce qui a dans un premier temps rendu difficile le développement des échanges étudiants (Entrevue avec Éliane, le 8 juin 2015). D'abord, la globalisation est parfois perçue comme une américanisation et il y a une peur pour ces professeurs que les étudiants quittent définitivement l'institution suite à leur échange, effectuant ainsi un *brain drain* suisse. Ensuite, ces professeurs ne voulaient pas qu'un diplôme local soit décerné à des étudiants qui n'auraient pas suivi leur cours. Selon Éliane, le développement des partenariats d'échanges a été plus facile à partir des années 2000, lorsque les professeurs « *qui se croyaient des incontournables* » ont pris leur retraite et ont progressivement été remplacés par d'autres, plus jeunes et au curriculum international. Fazal Rizvi (2005b) montre que le terme de *brain drain* ne peut plus être appliqué aux vies actuelles des étudiants, car la circularité et les autres

¹⁰ <https://www.unil.ch/echanges/home/menuinst/linternational-a-lunil.html> (dernière consultation, le 29 avril 2016). Voir aussi un extrait en annexe.

¹¹ <http://sac.epfl.ch/partir-en-echange> (dernière consultation, le 29 avril 2016). Voir aussi un extrait en annexe.

dimensions de la mobilité doivent être considérées. Ainsi, selon cet auteur (p. 189) : « *the key issue has become not where people are physically located but what contribution they are able to make to the social, cultural, and economic development of the countries with which they identify.* »

Le changement de paradigme autour des échanges étudiants doit prendre en compte l'intensification des mobilités d'une part, et quelques transformations substantielles du milieu universitaire d'autre part. Nelly Stromquist (2007) suggère que les institutions universitaires sont amenées à adapter leurs stratégies et politiques éducatives face à la globalisation, notamment suite aux redistributions du capital économique. Cette auteure montre que les liens qui se créent entre les entreprises et les universités, au niveau du financement ou de l'orientation de la recherche par exemple, poussent ces dernières à imiter les premières dans leur fonctionnement, c'est-à-dire à adopter un modèle managérial. Les spécificités locales des universités donnent cependant des réponses institutionnelles très variables à ce phénomène. Les disciplines en lien direct avec l'économie et la technologie sont celles qui sont susceptibles d'adopter le plus de conformité. Dans notre cas, la faculté HEC de l'UniL et l'EPFL sont plus à même de s'aligner dans cette voie. Dans le même sens, l'EPFL se rapproche d'ailleurs des industries au courant des années 2000 en se dotant d'un parc d'innovation accueillant les entreprises au sein même du campus.

Les cultures institutionnelles mènent également à des gestions très différentes de la mobilité étudiante. À l'EPFL, la gestion des échanges étudiants est centralisée et relève d'un cahier des charges complet, alors qu'à l'UniL, elle dépend en partie des facultés et ne constitue qu'une partie d'autres mandats professionnels. Selon Éliane, la centralisation des échanges a de grandes conséquences sur le caractère opérationnel des partenariats. Les objectifs réels et les stratégies des universités sont très différents. D'ailleurs, en considérant son échange à venir, Édouard nous dit aussi :

« Il y a une espèce de forum [à Singapour] [...] où t'as des entreprises qui viennent se présenter, recruter des élèves. Et bah là, il y a une dame qui m'a demandé si je voulais représenter l'EPFL là-bas, je suis déjà inscrit et tout, mais... On voit où sont les priorités quoi. (C'est-à-dire ?) Bah je ne sais pas, l'école, elle a envie de se présenter, d'être visible, ça, ça se fait vite, par contre... mon inscription, ça se fait lentement. »

Les liens avec les dynamiques du libéralisme économique créent une certaine compétitivité dans laquelle les universités sont engagées de manière différentielle. Nous observons dans cet extrait le fait que l'étudiant en échange devient explicitement un vecteur de l'image de l'université. « *Accroître la renommée internationale* » est aussi une ligne directrice indiquée sur le site de l'UniL¹². Il ne s'agit pourtant pas de créer des liens avec les entreprises, mais d'« *attirer des talents à tous les niveaux* ». À ce propos, Phillip Brown et Stuart Tannock (2009) montrent comment un discours sur l'émergence d'une course au talent (*Global war for talent*) et de la méritocratie globale est apparu à travers la littérature en ressources humaines, contribuant à la reformulation progressive des politiques d'immigration. En 1998, la grande compagnie de consulting McKinsey donne la ligne directrice : « *better talent is worth fighting for* » (Chambers et al., 1998, p. 45). Schon Beechler et Ian C. Woodward (2009) montrent par ailleurs le changement de paradigme qui tend à s'opérer autour de la notion du talent dans le milieu des entreprises. La conception du *talent* comme un profil idéal d'employé, capable de compléter au mieux une fonction fixe dans l'entreprise, se transforme à partir des années 2000 en une approche axée sur le potentiel des individus à générer des solutions créatives. Par ailleurs, dans cette perspective, cette créativité est liée à l'expérience internationale :

« Creative solutions require a global mindset for people and organizations; evidence-based management; learning agility; broader and deeper approaches to talent management and professional development [...] A global mindset holds the capacity to navigate successfully across cognitive and geographical space, including different knowledge and meaning systems. » (Beechler & Woodward, 2009, p. 283)

Ainsi, nous pensons que les objectifs de développement de « *compétences internationales* » chez les étudiants à travers la mobilité académique viennent aussi répondre à ce discours plus général issu de certains marchés du travail. Le rapport implicite établi ici suggère que les échanges étudiants permettent aux jeunes d'acquérir les compétences nécessaires pour interagir dans le monde d'aujourd'hui.

¹² Ibid. note 10.

Internationalisme, rhétorique et communauté

Cette idée de formation à travers la mobilité résonne avec celle du *Grand Tour* que nous avons évoquée précédemment. Les universités lausannoises encouragent en effet aussi les échanges étudiants pour l'apprentissage des langues et la découverte d'autres cultures. Vered Amit (2010) suggère que le potentiel évident d'apprentissage et de développement personnel attribué aux échanges étudiants reflète la longue histoire du voyage de formation en Occident. Selon cette auteure, la croyance ancrée en ce pouvoir éducateur du voyage oriente la considération des échanges étudiants comme une expérience incontournable et bénéfique. L'encouragement à la découverte d'autres cultures implique la considération d'un monde extérieur plus grand. Sur le site de l'UniL¹³, nous trouvons la référence aux idées de « *collaboration avec des partenaires étrangers* » et de « *[participation active] aux développements internationaux de l'enseignement et de la recherche* » qui font aussi appel à la notion d'internationalisme. Selon Phillip W. Jones (2000, p. 31), l'*internationalisme* fait référence au sens commun d'une communauté internationale, avec des intérêts, des objectifs communs et des activités collaboratives. Il se distingue de l'*internationalisation*, c'est-à-dire de l'idée d'une présence sur le marché international en termes économiques. Les deux dimensions analytiques se confondent dans les réponses des universités à la globalisation (Stromquist, 2007) (Amit, 2010).

L'internationalisme prend cependant une forme intéressante dans le cas de Lausanne. Nous avons vu que la Suisse avait été exclue des programmes *Erasmus* pour des raisons politiques. Malgré cette décision de la communauté européenne, les universités de Lausanne ont les ressources financières, relationnelles et organisationnelles suffisantes pour maintenir et développer une structure pour les échanges étudiants (entrevue avec Éliane, le 8 juin 2015). Les stratégies de compensation contractuelle qui sont mises en place dans les relations interuniversitaires sont opérationnelles. Ces structures sont même parfois considérées comme plus pratiques que « *les usines à gaz de l'UE* » qui ont leur poids administratif. Pourtant, au-delà de la performance institutionnelle, la situation n'est pas complètement satisfaisante pour Éliane. Elle nous dit :

¹³ Ibid. note 10.

« mais d'un autre côté, on ne fait pas partie de ce... (silence). C'est une philosophie l'Erasmus hein, on... on n'en fait pas partie, c'est frustrant quoi ! [...] Bon alors, peut-être que ça engendre des activités de développement qu'on n'aurait pas sinon. [...] Ça nous pousse un peu à être proactifs, pour rester visibles, parce que c'est ça le risque. [...] C'est important qu'on soit présent, qu'on ne soit pas oublié. »

Éliane raconte ensuite la manière dont des collègues de l'UniL et de l'EPFL, ainsi que des étudiants se démènent pour que Lausanne reste « *visible* » dans la communauté universitaire européenne. Éliane raconte comment, d'ailleurs, déjà lors de la première exclusion de la Suisse en 1996 et sur l'initiative de sa collègue de l'UniL, les universités suisses se sont organisées pour tenir des stands dans différents forums, quitte à ce que chaque institution paye une partie de sa poche pour « *quand même faire partie d'un grand groupe Erasmus* ». Du côté des organisations étudiantes, Thomas raconte comment Lausanne a pris la tête d'*Erasmus Student Network* (ESN) Suisse depuis 2010. Plusieurs postes à responsabilité sont par ailleurs maintenant occupés par des Lausannois au niveau d'ESN international. Pour Thomas, cet état des choses est issu du hasard des personnalités et des gens qui se rencontrent. Il y a des individus qui croient en leur vision du réseau ESN et qui veulent s'engager dans son développement, et plusieurs Lausannois y prennent part. Cette pro-activité des étudiants lausannois leur a par exemple permis d'accueillir l'assemblée générale d'ESN international à Lausanne en mai 2015.

Deux dimensions importantes apparaissent ici. D'abord, l'internationalisme fait l'objet d'engagements individuels et collectifs importants à Lausanne, ce qui contribue au dynamisme local des échanges étudiants. Face à la fermeture politique du pays, le développement de réseaux alternatifs et la participation aux organisations internationales prennent une place décisive pour les acteurs lausannois. Ensuite, ce qui est dit *international* ne veut pas dire mondial. L'*international* fait en effet implicitement référence à la communauté européenne d'abord, au reste du monde ensuite. Dans notre cas, nous assistons ainsi plutôt à une forme d'eupéanisation de l'éducation (Callan, 1998).

Dans son analyse de l'Europe contemporaine, Anthony Giddens (2007, p. 182-183) suggère en 2007 qu'il existe bel et bien, dans les pratiques, un espace européen de l'éducation supérieure. Celui-ci est en fait officialisé quelques années plus tard lors de la déclaration de Budapest et de Vienne en 2010. L'officialisation clôture le processus de Bologne débuté en 1998, visant à rapprocher les systèmes universitaires européens. Dans son analyse de ces

années de négociation européenne et de formulation collective, Paulive Ravinet (2009, p. 42) décrit le processus comme « *une forme de rationalité intuitive et itérative de construction d'une stratégie et d'un objectif [...] reposant sur une intuition forte quant à l'orientation générale du projet* ». Selon cette auteure, la pluralité de départ dans les motivations aboutit à des traits caractéristiques du processus : une structure souple, une polysémie des principes et un statut ambivalent rapidement institutionnalisé.

Au niveau des étudiants, la structuration européenne des études selon le système de Bologne est la conséquence la plus directe de la construction de cet espace : un *bachelor* de trois ans pour le 1^{er} cycle, suivi d'un *master* de deux ans pour le 2^{ème} cycle. Cette structure commune des études vise à faciliter la mobilité et l'employabilité des étudiants au niveau européen. L'uniformisation de Bologne a fortement aidé les développements du programme *Erasmus*. Dans le « *package Erasmus* », Éliane mentionne avant tout les ressources administratives, financières, ainsi que la création d'une *Agence nationale* dont dépendent les universités et qui fait le lien avec Bruxelles. Le nouveau programme *Erasmus+* incorpore également différents programmes européens liés à l'éducation, à la formation à tous les âges et au sport. Lorsque nous revenons sur la question de la « *philosophie Erasmus* » mentionnée par Éliane, dont l'exclusion de la Suisse était problématique, elle explique :

« Je dirais c'est vraiment le... le monde de l'éducation européenne réseauté, vraiment. On a tous les mêmes buts : faire bouger les jeunes... [...] Je suis sûre que si vous prenez des rapports d'étudiants qui sont venus à Lausanne ou bien d'un Lausannois qui est parti à Dublin, on va avoir les mêmes fils conducteurs... de... découvrir, faire connaître notre pays, et profiter aussi de... l'environnement culturel du pays qui va nous accueillir. C'est l'Europe en mouvement. [...] C'est vraiment... "Partez, découvrez... l'Europe quoi." »

Cette philosophie *Erasmus*, marquée par la réciprocité, est aussi véhiculée par les associations étudiantes, liées historiquement à l'Union Européenne. Dès le début du programme *Erasmus*, la Commission Européenne a en effet demandé à des étudiants partis en échange de se rencontrer et de lui donner un retour sur leurs expériences. Ces premières rencontres ont progressivement mené à la création de l'association étudiante ESN au niveau européen. Thomas explique que ESN constitue aujourd'hui un groupe de *lobbying* important pour les étudiants au niveau de la Commission Européenne. Par ailleurs, ESN contribue à une image positive de Bruxelles, « *en tant que projet pro-européen qui fonctionne* ».

La structure ESN comprend un *board international*, situé à Bruxelles, constitué de cinq anciens étudiants à temps plein qui « *sont nourris, logés, blanchis, mais [qui] à part ça, reçoivent juste 200-300 euros par mois* » et d'un secrétariat professionnel. Thomas raconte l'intensité de ces postes du *board international*, qui pour lui, ne peuvent se faire que par passion. Chaque pays a un *board ESN national* avec des représentants nationaux qui communiquent avec le *board international*. Enfin, chaque université ou ville a une association locale qui organise des activités pour les étudiants en échange et constitue une *section* ESN. Une grande partie des rencontres internationales dans le contexte de mobilité étudiante européenne se fait à travers les structures proposées par cette organisation. L'activité des *sections* ESN dans le réseau varie d'une année à l'autre, car elle dépend beaucoup des personnalités des étudiants en charge. À Lausanne, la *section* ESN connue localement sous le nom de *X-change* regroupe des étudiants de l'UniL et de l'EPFL. Thomas raconte que *X-change* met progressivement des structures en place pour assurer la continuité de leurs activités, notamment en terme de recrutement et de formation, malgré le roulement inévitable des étudiants.

Toutes les *sections* ESN locales (environ 500) se réunissent lors de l'Assemblée générale annuelle, pour voter certains projets en démocratie directe. Généralement, ce sont environ 700 étudiants européens qui se rencontrent lors de ces conférences. Les pays qui ont le plus de sections, c'est-à-dire aussi de voix, sont l'Espagne et l'Italie. Les trois derniers présidents d'ESN international venaient de Suède. Thomas n'hésite pas à raconter avec humour comment les clichés européens se jouent dans la diplomatie ESN. Cependant, une dimension intéressante dans le phénomène *Erasmus* est la commutativité qui semble intervenir pour les étudiants entre leur pays d'origine et la ville où ils ont fait leur échange. Thomas explique que beaucoup de représentants nationaux ne sont en réalité pas du pays qu'ils représentent ; par contre, ils y ont généralement fait leur échange. Ainsi, les trois derniers présidents d'ESN international, dits suédois, sont en fait de nationalités allemande et italienne. Au niveau de ESN Suisse, il y aurait 30 à 50% de nationaux suisses selon les années. Plusieurs projets ESN vont dans le sens de cette commutativité. Josselin raconte, par exemple, le lancement d'une deuxième édition des Jeux Olympiques ESN, dans laquelle les étudiants *erasmus* représentent leur ville d'échange au niveau européen. La Suisse est représentée par ses *Erasmus*, dont aucun n'est suisse, et ainsi de suite. Enfin, les formations à l'étranger et les

nombreux « *ESN [Ville] get-together* » contribuent à créer un sentiment d'appartenance au lieu où l'expérience d'échange a été effectuée. Nous voyons ainsi apparaître quelques moyens selon lesquels les échanges *Erasmus* constituent une forme d'expérience civique (Mitchell, 2012) et peuvent favoriser le développement d'un état d'esprit cosmopolite (Cicchelli, 2012).

Nous voyons la place importante que prend l'Europe dans l'étude des échanges étudiants au départ de Lausanne. Les universités de Lausanne proposent cependant aussi des échanges avec des institutions en dehors de l'Europe. Au-delà de leur contribution au *branding* international, nous nous intéressons à la manière dont sont vus ces partenariats. D'abord, nous voulons préciser que les accords signés entre les institutions déterminent généralement un nombre limite d'étudiants que les universités s'envoient mutuellement, qui doit être à peu près égal dans les deux sens. De plus, le contexte politique suisse impose une autre limite à la mobilité étudiante, liée au financement des échanges. Éliane explique : « *Au niveau de la Confédération, ils nous demandent d'équilibrer les flux au niveau de la Suisse. L'UDC veille vraiment à ça, ils ne veulent pas qu'on paye plus d'argent aux étrangers qui viendraient faire des études ici qu'à nos étudiants qui partiraient.* » Comme l'EPFL finance plus d'étudiants en visite que d'étudiants qui partent en échange, une coordination est effectuée avec les autres institutions suisses pour équilibrer les départs et les accueils d'étudiants au niveau national.

À cette double contrainte de régulation des flux, aux niveaux inter-universitaire et national, les motivations différentielles des étudiants d'un endroit du monde à l'autre ajoutent d'autres dynamiques à la gestion des partenariats. Une certaine géographie apparaît d'abord du fait des intérêts différents des étudiants dans le monde à apprendre une langue autre que la leur ou que l'anglais. Par exemple, la pratique des échanges avec la Chine est limitée par l'Office de la mobilité, car ils constituent souvent une « *catastrophe linguistique* ». Éliane explique : « *On garde [ces échanges] quand même, bon... c'était des accords qu'ont été signés euh... c'est des accords caviars quoi ! Ça veut dire que le président est allé là-bas et qu'il s'est senti obligé de signer, mais... En fait, c'est assez difficile, enfin bon, ça peut changer.* » Ensuite, Éliane raconte les difficultés à développer plus d'échanges avec l'Amérique du Nord. Ces destinations sont recherchées par les étudiants suisses, mais peu d'anglophones veulent venir à Lausanne. À ce propos, Éliane raconte, par exemple, comment après plusieurs années d'essais, des accords ont enfin été signés avec Vancouver et Toronto en 2015. La stratégie a été de

développer des « *stages d'attraction* », c'est-à-dire des écoles d'été pour accueillir les étudiants canadiens, qui servent de monnaie d'échange pour pouvoir envoyer des étudiants lausannois en échange au Canada. À travers ces exemples, nous voyons que des relations diplomatiques très différentes sont impliquées dans les partenariats annoncés et leur gestion. Vered Amit (2010) suggère que sous la rhétorique de l'internationalisation pratiquée par de nombreuses institutions universitaires, nous pouvons trouver des niveaux d'engagement très différents. Nous voyons en effet que malgré l'annonce de nombreux partenariats dans le monde, le réseau existant est en réalité sélectivement différencié.

Conclusion

La présentation d'une histoire des Suisses désenclavée de leur territoire nous a permis d'apporter plusieurs éléments compréhensifs du contexte relationnel dans lequel les expériences racontées se forment. Cette histoire dialectique est bien sûr très simplifiée. Elle révèle avant tout que la mobilité n'est pas anodine dans la construction de la Suisse, puisqu'elle est constitutive. Lieu de passage, carrefour alpin, la Suisse est construite sur les mobilités européennes. Nous avons vu l'importance historique des services de mercenariat à l'étranger, comme moyen nécessaire de subsistance pour les Suisses avant le XVIII^e siècle. Les circuits relationnels développés sur ces pratiques se diversifiant et se sédimentant dans l'histoire amènent la Suisse à fonctionner sur la double logique de la neutralité : un désengagement politique à l'international et des activités de commerce extérieur développées. À travers l'étude des circuits religieux et intellectuels en Europe et de la modernité suisse, nous voyons que la Suisse se construit historiquement de manière circulaire et paradoxalement absolue face à l'extérieur. Les relations contemporaines à travers lesquelles les échanges étudiants sont effectués sont denses et complexes. Nous avons ensuite présenté le contexte d'internationalisation dans lequel s'inscrivent les universités suisses aujourd'hui. L'intensification des mobilités dans le monde amène d'autres dynamiques, composées de circularités et linéarités, qui interfèrent avec la tradition suisse. En connaissance de ces historicités, et sans départager ces dynamiques pour autant, nous nous tournons maintenant vers les expériences d'échange vécues par nos répondants dans le cadre de la mobilité académique.

Chapitre 4 - Expériences et parcours de mobilité

Introduction

Bien que les expériences des répondants à l'étranger soient variées, plusieurs caractéristiques interprétatives communes émergent de nos entrevues. Les manières de voir le monde social sont issues d'un apprentissage entre orientations sociales existantes, expériences personnelles et réflexivité. Cet apprentissage pratique est précipité par la mobilité étudiante, même s'il continue au-delà du séjour à l'étranger en soi. Quelques années après leur expérience d'échange, les répondants adoptent ainsi une perspective sur leur trajectoire de vie qui informe qualitativement le phénomène de la mobilité académique à partir du contexte suisse.

Dans ce chapitre, nous exposerons comment l'évènement de l'échange étudiant s'inscrit dans la trajectoire des répondants. Nous présenterons d'abord les principales raisons pour lesquelles les répondants sont partis en échange, ainsi que les attentes qu'ils avaient par rapport à cette expérience. Ensuite, nous parcourrons un certain nombre d'activités et de manières d'interagir avec les lieux et les personnes qui sont caractéristiques des contextes des échanges étudiants. Enfin, nous nous intéresserons aux temporalisations de l'année d'échange dans les récits. Celles-ci reflètent l'apprentissage de différentes positions subjectives et permettent de situer différentes prises de conscience ou réflexions personnelles.

4.1 Mobilités antérieures

Nous commençons notre exposé par l'étude de plusieurs caractéristiques du *life course* qui contribuent à préfigurer l'évènement de l'échange étudiant. La mobilité étudiante s'inscrit dans une période de transitions de vie entre le départ progressif du foyer familial, les études à l'université et l'accès au marché du travail. Les transitions se produisent dans des temporalités différentes pour les répondants. Certains restent par exemple chez leurs parents lors des premières années d'université, alors que d'autres déménagent et rentrent chez leurs parents tous les weekends. En Suisse, les études sont généralement financées par les parents, bien que quelques-uns de nos répondants se soient financés eux-mêmes. Avec cette individualisation des transitions, nous pouvons nous attendre à ce que la mobilité étudiante ne s'inscrive

significativement pas tout à fait de la même manière dans toutes les trajectoires étudiées (Molgat, 2007). Nous proposons cependant d'étudier quelques dimensions redondantes qui entourent la mobilité étudiante dans notre étude. Vered Amit (2010) soulève l'importance des réseaux organisationnels et de l'entourage du jeune dans l'échange étudiant. Dans la perspective du *life course*, c'est à partir de ces interdépendances relationnelles que nous souhaitons commencer notre étude des expériences de mobilité étudiante. Nous allons voir que celles-ci impliquent notamment d'autres formes de mobilité pratiquées avant l'arrivée à l'université.

Habitus et intervention de l'entourage

D'abord, plusieurs répondants racontent qu'ils partaient régulièrement en vacances à l'étranger avec leur famille pendant leur enfance, ce qui a influencé selon eux leur décision d'entreprendre un échange. Julia nous dit, par exemple, qu'elle partait chaque année avec ses parents à des endroits « *qui émerveillent* ». Ils lui répétaient qu'il fallait privilégier des destinations « *enrichissantes* » lorsqu'on avait la chance de voyager. Une certaine géographie préférentielle était ainsi déjà suggérée par sa famille. Face à son choix de partir en échange en Inde, Julia raconte :

« Du coup, à cause de ça, pour ça, moi au moment de choisir mon échange, ça me paraissait une évidence de prendre un pays plus différent, de profiter tu vois, de mettre de l'argent, enfin de mettre de l'énergie là-dedans, de... C'était pour moi logique de faire comme mes parents m'avaient un peu enseigné, sans aucun autre but en fait. J'étais juste là : "Ah, bon. Quitte à faire un échange, autant faire un truc complètement... fou !" »

Partir en échange est naturel pour Julia. Le voyage constitue dans son cas un thème familial déjà vécu. La légitimité de l'action est associée à l'éducation parentale. Les pratiques touristiques font en effet l'objet d'un *habitus* dans certaines familles. Selon Pierre Bourdieu (1994), l'*habitus* est un système de prédispositions acquises par socialisation dans un milieu, qui inclut des catégories d'interprétations et des façons de faire spécifiques à celui-ci. Pour plusieurs répondants, l'envie de partir à l'étranger dépend beaucoup de l'éducation que l'on a reçue. Cependant, c'est également en opposition à celle-ci que l'échange étudiant peut être envisagé. Magali explique que son envie de partir s'est développée en voyant ses amis d'enfance qui allaient à la plage avec leurs familles, alors qu'elle, restait à la montagne. Le fait de s'en aller s'est ensuite construit pendant son adolescence en réaction à un modèle parental :

« Dès que j'avais la permission (dès 15 ans), j'étais dehors. Je ne peux pas dire pourquoi, mais j'ai toujours eu ce désir de... voyager. Peut-être qu'à l'époque, c'était moins un désir de découvrir, mais plus un désir... d'obtenir quelque chose de mes parents, tu vois. Simplement, de dire : "Bon, moi j'ai envie de partir, je suis trop jeune, mais j'ai...", tu vois le *challenge* de dire, "j'ai plus peur, j'ai pu partir". »

Dans ce cas, le fait de partir à l'étranger devient à la fois une remise en cause des pratiques parentales, et un moyen de s'affirmer contre une autorité partiellement acceptée. Face au fait d'être « *trop jeune* » pour partir, la mobilité devient une manière de faire ses preuves par soi-même et d'être « assez grand » pour faire certaines choses. Dans son étude comparative des expériences à l'étranger de jeunes Italiens et d'Anglais, Anna Bagnoli (2009) montre que le phénomène de la mobilité est structuré très différemment selon l'interventionnisme parental dans les décisions de vie de leur enfant. Dans le contexte italien où le cheminement dans le parcours de vie est une entreprise familiale, la mobilité est associée à des termes de rupture. Cette intervention parentale est moins présente dans le cas des jeunes Anglais. La mobilité s'inscrit pour eux dans la continuité d'un parcours qui est construit en termes de responsabilité individuelle (p. 329). Comme nous le verrons dans le chapitre suivant, la famille traditionnelle a définitivement une place structurante importante dans la société suisse. Bien que la plupart des étudiants qui partent en échange soient majeurs, nous observons dans certains cas une forte emprise parentale dans leurs prises de décision. Éliane, de l'Office de la mobilité, raconte en effet comment il lui faut parfois « *convaincre les parents de laisser partir leur enfant* », ce qui montre l'importance de l'approbation parentale, indépendamment de la majorité légale atteinte. Parmi nos répondants, nous avons ainsi à la fois le cas de jeunes encouragés à la mobilité par leur entourage, et d'autres qui partent contre l'inertie familiale. Ces aspects structurels ont une influence primordiale sur la manière dont l'expérience de l'échange est intégrée dans le cours de vie ultérieur. Déjà, certains entrent à l'université en sachant d'avance qu'ils vont partir à l'étranger.

Les langues et les mobilités gymnasiales

La didactique des langues a une place considérable dans les institutions suisses. En effet, les langues sont primordiales à la fois dans le cadre des services traditionnels suisses à l'étranger que nous avons évoqués dans le chapitre précédent, et aussi dans le contexte national intérieur caractérisé par une pluralité linguistique marquée. L'apprentissage des

langues à l'école est souvent complété par un séjour d'immersion. En Suisse, la *maturité gymnasiale* ou « *matu* » est un certificat (équivalent au DEC québécois), qui valide entre trois et cinq années d'études après l'école obligatoire. La *maturité* bilingue, allemand-français, est répandue en Suisse romande. Dans le cadre de sa *maturité*, Sylvain est ainsi parti vivre à Bâle pendant une année, afin de compléter la partie germanophone du programme. Les mobilités pour séjour linguistique sont souvent régionales et s'étendent aussi aux pays limitrophes. Elles facilitent d'ailleurs la mobilité intra-suisse à l'entrée à l'université. Josselin vient par exemple de Winterthur en Suisse allemande. Il explique comment son choix d'étudier à Lausanne a été motivé par le perfectionnement du français qu'il connaissait déjà, mais aussi par une volonté d'émancipation par rapport à sa famille :

« [Étudier à Lausanne], c'était faire un peu un truc indépendant, tu vois. T'avais le truc que t'étais loin, tu devais te débrouiller par toi-même déjà. Mais c'était quand même une solution un peu de sécurité. Si jamais il y avait un souci, je pouvais quand même retourner [à Winterthur]. Je n'étais pas obligé de lâcher tout derrière moi. [...] En première année, comme tous les Suisses allemands qui sont ici, je retournais plus souvent à la maison, puis... plus je suis resté ici, moins je suis retourné. »

Le pas à franchir pour Josselin pour aller passer une année à Barcelone, alors qu'il était déjà parti à Lausanne et connaissait de plus quelques rudiments d'espagnol, a été très facile. Éliane souligne que parmi les étudiants qui partent en échange, une bonne moitié vient déjà de France voisine ou de Suisse allemande. Selon elle, ces étudiants ont déjà quitté leur famille et leurs amis une première fois en venant à l'université à Lausanne, alors « *ils aspirent à autre chose et ils veulent aller plus loin* ». Les Suisses romands sont quant à eux « *plus durs à bouger, car ils ont leur environnement* ». Le confort, la sécurité et l'harmonie du monde connu, ainsi que les différents engagements des étudiants romands dans des activités depuis la période pré-universitaire contribuent à ce que la mobilité ne soit pas forcément une entreprise qui va de soi. Selon la mobilité régionale qu'elle nécessite, l'entrée à l'université s'accompagne d'un déracinement différent selon les étudiants. Quelques répondants du canton de Vaud, où se trouve Lausanne, habitaient par exemple encore chez leurs parents au moment de partir en échange, ce qui présente une configuration de départ complètement différente du cas de Josselin. Le départ de la Suisse se couple dans ces cas avec celui du foyer parental.

En tant que langue internationale dans le monde des affaires d'aujourd'hui, la pratique de l'anglais est aussi très prisée dans les séjours linguistiques. Cependant, l'anglais ne fait pas

partie de l'apprentissage linguistique au même titre que l'allemand ou l'italien, qui sont des langues régionales suisses. Plusieurs jeunes partent alors à l'étranger apprendre l'anglais par le biais d'organismes indépendants et l'aide d'un financement parental. Les organismes proposent une structure à l'étranger comportant des cours de langue sur place, parfois un placement dans une famille locale. Alors qu'ils ne se connaissaient pas, trois répondants sont ainsi partis en Australie apprendre l'anglais avant d'entrer à l'université.

Deux d'entre eux, Albane et Cyril, ont ensuite effectué un échange en Asie pendant leur cursus universitaire, parce qu'ils avaient rencontré des Japonais et des Chinois lors de leur programme linguistique en Australie. La mobilité étudiante est ici directement issue des nouvelles perspectives acquises précédemment dans leur vie. Albane raconte ainsi que les personnes du programme en Australie venaient du Japon, de Corée, de Chine, de Suisse et du Brésil. Les trajectoires de vie de Cyril et d'Albane présentent une même inclinaison, bien qu'elles soient indépendantes : un séjour linguistique en Australie, le choix de s'inscrire respectivement en chinois et en japonais à l'université à leur retour à Lausanne, et des échanges étudiants vers l'Asie par la suite. Leurs rencontres personnelles en Australie ont ouvert des perspectives vers l'Asie et changé leurs aspirations initiales à la mobilité (Amit, 2007b). Par ailleurs, nous avons ici l'exemple du rôle indirect joué par un organisme proposant des séjours linguistiques dans la formation des trajectoires de vie. Certains motifs communs peuvent ainsi émerger indépendamment dans plusieurs trajectoires de vie du fait de la participation à un certain circuit organisationnel de mobilité.

Enfin, si nous quittons le domaine linguistique, plusieurs répondants racontent qu'ils sont partis à l'étranger avant l'université dans le cadre de mini-programmes de coopération offerts par leur école secondaire. Ces séjours sont brefs, deux à trois semaines. Les jeunes partent avec leur classe d'une vingtaine de personnes et quelques encadrants. Ces expériences sous la tutelle des professeurs ouvrent également certaines facilités à la mobilité ultérieure. Clémentine raconte qu'elle s'est joint à deux amies qui retournaient en Inde, pour aider au dispensaire sur lequel elles avaient travaillé avec leur classe au *gymnase* (équivalent du Cégep québécois). Édouard évoque aussi son séjour de quelques semaines au Vietnam avec sa classe comme contribuant à son envie de partir à Singapour en échange. Les programmes de *gymnase* proposent des expériences de quelques semaines à l'étranger qui familiarisent les jeunes avec d'autres espaces et la mobilité les accompagnant. Ces séjours sont orientés vers le

volontariat à l'étranger. Leur relative fréquence peut s'expliquer par une forme d'institutionnalisation des pratiques humanitaires suisses que nous avons évoquées dans le chapitre précédent. Ce premier aperçu des mobilités antérieures à l'échange étudiant nous montre ainsi différentes dynamiques dans lesquelles peut s'inscrire ce séjour à l'étranger.

4.2 Réseau social et solidarités de parcours

Nous proposons maintenant de nous concentrer sur la manière dont l'échange étudiant se produit en rapport avec l'entourage social direct des répondants, au moment où ils partent. La décision est en effet prise en rapport à un contexte institutionnel, l'université, et les socialités quotidiennes des amitiés. Ces interdépendances initiales sont importantes dans la manière dont l'échange va être intégré dans l'interprétation du *life course*.

Réseau universitaire et mobilité des pairs

Les universités présentent une structure d'une plus grande échelle que ce qui a été connu jusque-là dans la vie des jeunes. L'organisation institutionnelle est plus complexe à la fois dans son fonctionnement intérieur, et dans ses relations internationales. À l'arrivée à l'université, nous changeons ainsi considérablement d'échelle par rapport aux réseaux organisationnels entourant la mobilité. L'étudiant entre dans un ordre institutionnel établi ; les circuits de mobilité proposés par l'université sont *a priori* relativement peu sujets à la négociation personnelle. Éliane nous explique la relation entre l'utilisation des réseaux de mobilité par les étudiants et le développement de nouveaux partenariats :

« La motivation première, c'est quitter l'école une année pour connaître un autre environnement. On voit qu'ils ne se renseignent pas trop. Ils nous font confiance. Ils partent du principe que si on a un accord avec cette école... [...] Mais c'est toujours plus difficile de commencer un échange avec un nouveau partenaire, parce que là il y a très peu de kamikazes. [...] C'était comme avec la Suède au début. (La Suède est maintenant populaire pour les échanges). [C'était] "Qu'est-ce qu'on va aller faire en Suède ?"... Typiquement c'est un échange qui a fait sa propre promotion quoi, à chaque fois qu'un étudiant rentrait... C'est vrai que ça conforte [les autres] de voir qu'il est revenu, qu'il a ses validations et qu'il s'est bien amusé. »

Plusieurs caractéristiques ressortent de cet extrait. D'abord, la confiance des étudiants mise en avant par Éliane montre une tendance à suivre les circuits proposés par l'université. *A posteriori*, plusieurs répondants évoquent aussi que leur décision d'effectuer un échange

n'était pas vraiment réfléchi et relevait simplement d'une envie de partir. Dans cette période du début de vie, nous pouvons observer une forme de spontanéité naïve face à différentes entreprises qui ne doit pas être négligée dans les prises de décision de mobilité des jeunes. Plusieurs répondants disent ainsi qu'ils n'avaient pas pensé à comment serait cette année à l'étranger avant d'y être, les préparatifs de départ prenant toute leur attention. Magali précise, par exemple, que c'est seulement dans l'avion qu'elle a appris où se situait précisément Singapour sur une carte. Au moment de partir, elle savait uniquement que « *c'était loin* ». L'impulsion comme forme de spontanéité prend une place particulière dans les décisions de mobilité des jeunes (Amit, 2012).

Ensuite, Éliane soulève l'importance des récits des étudiants déjà partis. Peu d'étudiants partent seuls dans des destinations partenaires nouvelles. Les réunions d'information, les rapports écrits au retour et les rencontres avant le départ sont autant d'évènements qui contribuent à une circulation informelle de l'information sur les échanges parmi les étudiants. Ils réduisent la part d'inconnu. Selon Éliane, les récits des autres permettent ainsi aux étudiants de voir par leurs copains que c'est possible de partir. Les acteurs universitaires encadrent ce genre de partage d'information et essaient d'orienter aussi leur contenu en fonction des politiques internationales de l'école et des partenariats à développer.

Amitiés translocales

En dehors des réseaux d'information de l'université, plusieurs répondants évoquent qu'ils ont été inspirés à faire un échange suite aux récits de frères et sœurs ou d'amis partis à l'étranger avant eux. La mobilité des autres permet d'imaginer sa propre aventure. Les récits des copains, c'est aussi ceux des étudiants étrangers venus en échange à Lausanne, qui ouvrent de nouvelles perspectives sur le pays dont ils sont originaires. Par exemple, Steve avait sympathisé avec Jérémie, un Québécois en échange à Lausanne. Selon lui, cette rencontre a fortement influencé son choix de partir à Montréal par la suite. Dans le cas de Deniz aussi, la rencontre avec Heidi, une Américaine en échange habitant avec son frère, l'a décidé à partir aux États-Unis. Le fait d'avoir déjà un ami, qui vient de quelque part à l'étranger, influence grandement le choix de la destination. De plus, cet ami constitue une personne ressource une fois sur place. Deniz raconte comment Heidi l'a « *pris sous son aile* » lors de son année à

Pittsburgh et lui a fait rencontrer ses amis. Steve s'est mis en colocation avec Jérémy une fois arrivé à Montréal. Nous trouvons ainsi plusieurs évidences dans les récits de rencontres clés avec certaines personnes qui ont aidé les répondants à s'orienter ou à découvrir des choses dans leur séjour à l'étranger.

Dans son analyse du phénomène de la mobilité étudiante en Europe (*Erasmus*), Vincenzo Cicchelli (2012) relève l'importance de l'hospitalité dans l'expérience des étudiants avec la culture locale. Selon lui, certains locaux jouent le rôle du *proxène* de la Grèce Antique, c'est-à-dire du citoyen qui, dans sa propre cité, s'occupe des intérêts des étrangers. Contrairement au rôle institutionnalisé du proxène, l'action de ces individus repose dans les mobilités étudiantes sur la seule générosité (p. 138). Dans le cas de l'échange universitaire, les amitiés qui se créent à travers l'hospitalité induisent une réciprocité de la générosité qui ouvre de nouvelles routes préférentielles pour les mobilités ultérieures. De manière conséquente, tous les répondants reportent une série de visites translocales à leurs amis rencontrés lors de leur expérience à l'étranger.

Au-delà de l'introduction locale permise par cette hospitalité, les rencontres clés sont plus largement associées, dans les récits, à des personnes en particulier qui ont inspiré la manière de faire ou de voir des répondants lors de leur échange. Il ne s'agit pas forcément d'une personne originaire du lieu visité. Les projections personnelles avant l'échange sont faibles, ce qui dispose à une certaine attitude d'ouverture à tout ce qui peut se passer. Magali nous dit ainsi :

« Tout était tellement nouveau [...], j'avais pas d'attentes. Je me suis fait un peu entraînée. "Ah oui, les gens voyagent le weekend ici ? Bon bah, je vais voyager aussi". Ce qui m'a beaucoup influencé aussi... c'est Luke (son copain à l'époque, un Canadien en échange), qui avait l'expérience. À l'époque, il savait voyager, et moi pas. J'ai beaucoup appris de lui. Il était très... je me sentais sûre de voyager avec lui. »

Luke prend un rôle central dans l'expérience de Magali, lorsqu'il l'introduit à de nouvelles pratiques ici liées au voyage. Nous observons que le rôle de mentor est attribué à certaines personnes dans les expériences racontées en fonction de l'expertise qu'il leur est reconnue. Sylvain mentionne aussi le rôle particulier de sa professeure d'origine allemande en Indiana dans sa compréhension du système américain. Ces expériences relationnelles marquent la trajectoire de vie dans leur dimension pédagogique. Elles ne sont pas spécifiques aux

contextes de mobilité, cependant elles ont une grande importance dans l'interprétation des apprentissages personnels et la temporalisation narrative des trajectoires.

Les amitiés au sens large ont une influence importante dans les décisions de mobilité. Rachel Brooks et Johanna Waters (2010) montrent la même chose dans leur étude sur les expériences de jeunes Anglais partis en échange à l'étranger. Elles y ajoutent aussi différentes qualités de relations romantiques. Cependant, nous pensons que l'interdépendance va au-delà d'une influence dans la prise de décision individuelle. La facilité à ce moment de la vie à se joindre à de nouvelles activités s'accompagne d'une dimension d'exploration partagée par les individus du réseau social de manière transnationale. L'hospitalité et l'apprentissage par les pairs sont deux dimensions constituant une forme d'incitation relationnelle forte dans les réseaux de mobilité (Conradson et Latham, 2005).

Conjonctures de trajectoires

La perspective par le *life course* nous amène par ailleurs à considérer les trajectoires individuelles en relation à celles d'autres personnes du réseau social, elles-mêmes en formation selon différents principes d'interdépendance. Nous proposons maintenant de nous pencher sur les synchronisations qui se superposent avec les décisions de mobilité des répondants. En effet, la mobilité n'est pas isolée des autres activités sociales et s'inscrit parfois dans leur engrenage. Par exemple, Steve raconte comment il s'est retrouvé à passer cinq mois aux États-Unis un peu par hasard avant de commencer l'université :

« Jackson Hole (Wyoming), c'est super connu pour le *free ride*. Il y a plein de gens qui viennent de plein d'endroits pour skier. Les montagnes sont malades [...]. J'avais envie de prendre une pause entre le gymnase et l'uni. Du coup... j'avais un pote qui partait là-bas pour la saison, il m'a proposé de venir avec. (Il hausse les épaules.) Je me suis dit : "Pourquoi pas." »

Steve a fini l'école au même moment où son ami part. La synchronisation des deux trajectoires est l'effet d'une contingence. Le détachement partiel permis par la transition entre deux engagements institutionnels favorise la potentialité de se joindre aux activités des autres. La mobilité est ici engendrée pour une grande part par les circonstances et le hasard. Le caractère institutionnalisé des échanges étudiants permet d'ailleurs une configuration similaire de contingence structurelle. Cyril nous dit ainsi :

« Vu qu'il y avait ces opportunités ben... Enfin, je me suis dit c'est... Ce serait bête de pas en profiter, puis je savais que chaque fois, les voyages que j'ai faits dans le cadre de mes études, c'était chaque fois des expériences incomparables en fait, j'avais vraiment envie de pouvoir revivre ça de... profiter en fait de ces échanges inter-universitaires. »

Le simple fait d'avoir la possibilité institutionnelle de faire un échange constitue une condition structurelle d'opportunisme, c'est-à-dire que les décisions de mobilité sont prises en fonction des circonstances accessibles. Comme nous allons le voir dans le prochain chapitre, cette dimension permissive autour des expériences de mobilité dans la continuité d'un chemin institutionnel est importante dans la manière dont la suite de la trajectoire de vie se construit.

La continuité du parcours académique est fortement recommandée, même si les attentes quant à l'exécution d'un calendrier d'études standard diffèrent d'une université à l'autre. Beaucoup d'étudiants partent selon les circuits organisés par l'université, car ils sont aussi plus sécuritaires en relation à ce calendrier. Clémentine et Steve révèlent qu'il est possible d'entamer des démarches par soi-même, une amie à eux l'ayant fait avec Milan. Cependant, la démarche est compliquée, car il faut trouver soi-même des équivalences de cours. Le risque est de devoir prolonger ses études pour récupérer les crédits non validés lors de l'échange, comme cela a été le cas pour plusieurs des répondants. Dans notre étude, le respect de la durée normale des études est plus important dans le cas de l'EPFL que de l'UniL. L'aspect normatif de la trajectoire académique idéale régule ainsi aussi la mobilité étudiante. Éliane mentionne que certains étudiants ne veulent pas s'éloigner d'un profil académique d'excellence, qu'une année à l'étranger viendrait menacer selon eux. La synchronisation entre la trajectoire personnelle et un moment favorable à la mobilité, que ce soit à travers l'institution ou en se joignant aux activités d'un ami, donne des conditions vectorielles plus structurées qu'il n'y paraît au premier abord, bien que celles-ci ne soient pas suffisantes pour le départ.

Enfin, ces conjonctures de trajectoires créent des conditions particulières de socialisation entre compagnons de mêmes circonstances (Amit, 2007b). Andréa raconte, par exemple, comment elle s'est liée d'amitié avec Marc, un autre étudiant suisse qui partait à Buffalo la même année qu'elle, car ils se sont aidés pour trouver comment faire avec le logement, les cours, etc. Ce lien d'amitié a perduré pendant le séjour à l'étranger et est encore très fort. Même s'ils avaient chacun leur groupe d'amis une fois sur place, ils ont constitué

l'un pour l'autre une forme de soutien moral dans les moments difficiles. L'expérience commune ici n'est pas celle des péripéties à l'étranger, mais est composée d'une même configuration dans leur trajectoire. En parlant de son retour en Suisse, Andréa raconte aussi :

« Je parlais beaucoup avec Marc éventuellement de ce que j'avais vécu... parce qu'il n'y avait pas tellement besoin de décrire tout ce qu'il s'était passé. Du coup, on pouvait plutôt parler de notre ressenti. [...] La plupart des gens, genre ma famille eux, ils n'avaient jamais fait ça. Ils ne pouvaient pas comprendre ce que je vivais, le mal du pays que je vivais en rentrant. »

Dans le même sens, Deniz nous dit en parlant de son ami parti après lui : « *Une fois [mon pote revenu d'Équateur] m'a dit "toi tu me comprends, t'es aussi parti à l'étranger." [...] y'a... je pense que ça te change quand tu pars à l'étranger et après c'est normal que tu connectes avec des gens qu'ont... qui comprennent ce que t'as vécu aussi, quoi.* » Dans ces deux extraits, le fait d'avoir vécu le même genre de choses, même si les expériences peuvent être très différentes, est nécessaire à la compréhension intersubjective. Dans ces conditions, il n'y a pas besoin de décrire ou d'expliquer. Une forme de solidarité expérientielle se crée (Cohen, 1985). Comme nous l'avons vu au chapitre 2, nous avons basé notre récolte de données sur une compréhension critique de ce genre de socialités.

Rapport à l'opportunité de partir en échange

Par définition, les circonstances de conjoncture temporelle entre trajectoires personnelles et programmes institutionnels ne se produisent pas toujours. En effet, les conditions d'accès à la mobilité diffèrent d'un individu à l'autre. Les universités ont toutes une liste de conditions d'éligibilité au départ, reposant notamment sur la qualité du dossier académique. Ces critères sont connus d'avance des étudiants et figurent parfois dans leur agenda lorsqu'ils commencent les études. Plusieurs répondants disent avoir travaillé dur les deux premières années d'université, dans le but ultime d'avoir les notes suffisantes pour partir en troisième année. Albane raconte aussi qu'elle a anticipé sa mobilité en déposant sa candidature plus tôt que ce qu'il se fait habituellement dans sa discipline. Comme elle voulait à tout prix partir, elle s'est dit qu'en postulant deux fois, elle aurait plus de chances d'être prise. La performance universitaire et le calendrier personnel des premières années à l'université sont ainsi, dans certains cas, calibrés sur ce départ à l'étranger permis dans les

études. La possibilité de partir en échange est parfois issue de l'ajustement de sa propre trajectoire au calendrier institutionnel.

Dans le cas où les exigences au départ ne sont pas remplies, Éliane nous dit que les étudiants se reprennent généralement au *master* ou lors de stages à l'étranger. Avec un peu de flexibilité, tous ceux qui veulent partir finissent par en avoir l'occasion à un moment donné dans leur cursus dit-elle. Cependant, Daniel nous raconte aussi comment il a créé son propre échange, car il n'avait pas eu les notes pour partir au *bachelor*. Dans son cas, les programmes de sport-étude aux États-Unis l'intéressaient beaucoup. Il avait vu cette possibilité de s'inscrire dans le système universitaire américain pour une année, de manière indépendante, tout en prenant un congé académique à l'EPFL. La synchronisation entre les deux calendriers institutionnels n'est pas évidente, elle est issue d'un travail de discipline individuel. Daniel nous raconte comment il a joué sur deux plans pendant l'année avant son échange :

« Je devais combiner genre examens d'admission pour aller aux États-Unis, suivre les dossiers... et la deuxième année [à l'EPFL], qui est très chargée. Il suffisait que je rate une note, tout mon travail, tout l'investissement, mon effort en temps tombait à l'eau. C'était vraiment un gros pari. D'ailleurs c'était un peu le bordel pour partir, [...] je devais passer par un organisme pour faire les équivalences, puis t'envoies ça... en courrier express. Ça prend 3 jours. J'avais besoin de ça pour recevoir mon visa... [...] Au final, l'ambassade de Berne nous a rappelé en disant qu'il y avait une place... genre 4 jours avant de partir. Puis, en gros, j'y suis allé lundi, j'ai du recevoir mon passeport mercredi, je partais vendredi tu vois ! »

Le passage d'une institution à l'autre, avec le maintien d'une continuité à l'EPFL, est le résultat d'un double investissement conséquent pour Daniel dans l'année précédant l'échange auto-créé. Même s'il fait tout pour que son projet à deux niveaux aboutisse, le verdict final ne lui appartient pas. Comme il le dit lui-même, l'entreprise relève d'un « *gros pari* » : le double investissement peut être perdu ou lui permettre de réaliser son projet à double logique. Nous avons ici l'émergence d'une forme d'engagement avec la chance qui est primordiale dans la manière de se représenter le cours de vie. Nous revenons sur ce point dans le prochain chapitre.

Enfin, l'ajustement des trajectoires selon les procédures académiques s'effectue parfois à plusieurs. Éliane indique que, dans certains cas, les étudiants s'arrangent explicitement pour partir en couple ou « *entre potes* ». Ils effectuent toutes les activités ensemble, de la préparation du séjour, avec l'achat du billet d'avion et la visite à l'ambassade, aux différentes

péripéties à l'étranger. L'entreprise nécessite un minimum de coordination dans les applications aux programmes de mobilité, qui se font de manière individuelle. Sylvain explique, par exemple, comment lui et sa copine ont cherché un compromis de destination entre envies personnelles et possibilités institutionnelles. S'ils ont fini par mettre les mêmes préférences de destination dans leurs applications, ils n'ont été certains que cela fonctionnerait qu'aux verdicts des institutions locale et d'accueil. Les relations d'amitié interviennent aussi dans l'effort partagé à faire converger des trajectoires individuelles dans la procédure des échanges étudiants.

Dans le cadre de la trajectoire de vie (*life course*), nous voyons ainsi apparaître dans la mobilité des systèmes relationnels de petite taille qui sont synchronisés ou se complètent dans le départ de différentes manières. Le phénomène va au-delà d'un étudiant qui part en échange seul. Les relations impliquées dans les cas étudiés sont de l'ordre des dyades ou triades de potes ou des romances. Les synchronisations du départ, qu'elles soient le résultat partiel d'une stratégie de ces personnes ou une circonstance, sont (ré)génératrices d'une forme de solidarité dans laquelle les termes d'amitié ont une grande importance (Spencer & Pahl, 2006). Suite à cette section, nous pouvons aussi nous attendre à ce que les expériences issues des circonstances d'opportunisme ou d'un jeu gagné avec la chance produisent des rapports quelque peu différents à la manière d'envisager la vie. Enfin, Éliane mentionne aussi tous ceux qui ne veulent pas partir en échange pour les mêmes raisons sociales que nous avons évoquées jusqu'à présent. Un copain, une copine, des amis, la famille, un club de sport ou d'échecs sont autant de relations et d'activités qui peuvent aussi faire préférer ne pas partir en échange.

4.3 Espaces et contextes personnels

Les choix de destinations d'échange sont en partie régulés par les interdépendances sociales que nous avons évoquées. Nous avons aussi suggéré l'importance de l'impulsion naïve dans la prise de décision. Cependant, dans certains cas, les répondants évoquent aussi des raisons complémentaires qui ont favorisé une destination en particulier.

Imaginer vivre à la manière de...

Plusieurs répondants mentionnent qu'ils ont choisi telle ou telle destination parce qu'elle les « attirait ». Ils se réfèrent à « *leurs intérêts d'ados* » comme motivation importante

à choisir une destination en particulier dans les premiers épisodes de mobilité de leur vie. Laura est par exemple partie en Finlande parce qu'elle aimait écouter du métal et que beaucoup des groupes qu'elle aime viennent de Scandinavie. Steve dit être allé au Québec au même titre qu'il serait parti en Norvège, car il aime les « *pays du Nord* ». Les caractéristiques associées aux lieux qui attirent dépendent ainsi beaucoup des intérêts personnels et des éléments investis de la culture populaire. Cyril nous dit aussi :

« L'Australie... j'étais plus jeune, j'avais 18-19 ans. J'avais envie de... partir loin en fait. J'étais assez fasciné par l'Australie, par son histoire, les aborigènes et tout. Enfin voilà, c'était un peu des trucs d'ados, mais ça m'intéressait beaucoup. [...] Voilà c'était vraiment l'Australie qui m'attirait [...]. C'était quelque chose qui me fascinait le fait de pouvoir partir à l'autre bout du monde [...]. Tu vois c'était pas conscient quoi. »

Dans plusieurs récits, la fascination pour un endroit en particulier est appelée comme quelque chose qui ne s'explique pas. La signification personnelle attribuée à certains lieux fait de l'échange étudiant une pratique à composante touristique (Cohen, 1996). L'Australie est ici un objet de l'imaginaire qui revêt une aura particulière pour la signification qu'il lui est donné dans l'univers de sens personnel, mais elle est aussi caractérisée par sa distance lointaine. L'attrait pour le lointain est mentionné comme une raison suffisante à partir dans plusieurs entrevues. Le lointain est distant et indéfini. Le rapport de transcendance qu'il induit peut s'expliquer par le monde des possibles inimaginables qui s'ouvre dans les subjectivités (Rickly-Boyd, 2012). Dans ce cas, partir loin permet aussi de faire différemment les choses. La distance spatiale se traduit par une forme de distinction sociale (Bourdieu, 1979). Si les expériences de mobilité peuvent se réfléchir en terme d'accumulation de capital symbolique, il ne s'agit donc pas uniquement d'être à l'étranger, mais aussi d'être loin. Contrairement au discours universitaire sur l'internationalisation, seulement deux répondants évoquent *a posteriori* la plus-value apportée à leur profil professionnel comme une raison du départ en échange. Cette observation est en accord avec l'étude de Dolores Messer et Stefan Wolter (2006) sur les échanges des Suisses. Ces auteurs montrent qu'il n'y a aucune corrélation entre la mobilité étudiante et une meilleure employabilité en Suisse.

Les destinations d'échange constituent aussi le cadre spatial légitimé par la culture populaire pour incarner certains scénarios. Les péripéties des protagonistes racontées dans les films ou les romans prennent place dans certains contextes et se déroulent d'une manière

spécifique. Dans ces cas, les destinations deviennent le prétexte de ces scénarios. L'échange étudiant est l'occasion d'essayer un autre style de vie qui est ancré en des lieux précis. Josselin nous décrit ainsi son échange à Barcelone :

« ... t'as vu [le film] *l'Auberge espagnole* ?? (Il rit) Non ! C'est pas seulement ça, mais j'aimais bien l'idée. Parce que de toute façon, j'aimais bien l'idée de partir un peu, tout ça [...]. Après j'avais entendu que des trucs bien de Barcelone, en tant que ville. [...] Et après, j'ai regardé le film *l'Auberge espagnole*. Non, quand même, je me suis dit : "pourquoi pas". C'est... enfin, vraiment genre... C'était pas si loin que ça, mon Erasmus... c'est comme *l'Auberge espagnole*, juste beaucoup mieux. »

Dans le cas de Daniel aussi, le choix de la destination particulière des États-Unis est motivé par l'objectif personnel de vivre un semblant de mini-carrière sportive de tennis avec un entraîneur personnel et un programme personnalisé. Dans ces deux cas, la destination implique un rapport à des expériences particulières, qui sont issues de la culture populaire ou de pratiques existantes spécifiques. Contrairement à l'expérience *Erasmus* de Josselin, le cas de Daniel montre aussi que la mobilité n'est pas forcément une composante constitutive du scénario du séjour à l'étranger, elle en est parfois seulement le moyen. L'exécution de scénarios a une dimension récréative qui rejoint les pratiques touristiques, mais elle permet aussi de s'identifier à un mode de vie par la dimension performative individuelle qu'elle suppose (Shaffer, 2004).

De nouvelles positions subjectives sont acquises à travers ces expériences de vie (Conradson & Latham, 2007). Dans les cas de Josselin et de Daniel, leur expérience est dans une certaine mesure projetable dans le quotidien du retour de Lausanne à travers les activités *Erasmus* locales et le tennis. Cependant, certaines positions subjectives sont plus ancrées territorialement. Andréa souligne comment les films, la musique, les marques de vêtements venant des États-Unis étaient très populaires autour d'elle en Suisse, ce qui lui a donné envie de « *vivre à l'américaine pour une année* ». Elle mentionne une forme de nostalgie de son échange et que son « *coeur est un peu coupé en deux aussi maintenant* » entre Buffalo et Lausanne. L'intégration de l'expérience d'échange dans le cours de vie se fait ainsi de manière plus ou moins continue selon les possibilités de projection translocale offertes par les positions subjectives acquises.

Démarche d'authenticité collective

Des raisons d'un autre ordre sont aussi évoquées comme favorisant le choix d'une destination en particulier. Dimitri nous raconte : « *Les États-Unis, je trouvais ça intéressant de connaître, parce que y'a quand même une grande partie de notre culture actuelle qu'on pompe des États-Unis. On est grandement influencé par les États-Unis. Je trouvais ça intéressant d'aller voir sur place ce que c'est à la base.* » La démarche ici est tout autre, puisqu'il s'agit de comprendre la vie connue en Suisse en lien avec des influences extérieures. Si l'identification personnelle est toujours de mise, dans ce cas l'intérêt est également porté en dehors du soi vers une compréhension à la fois d'espaces d'origine et des interdépendances entre chez soi et ailleurs. La recherche de compréhension des influences historiques mondiales est liée à ce que Charles Lindholm (2013, p. 389) nomme une démarche d'authenticité collective, c'est-à-dire à une recherche des appartenances, des origines et de compréhension du monde dans lequel on vit. Dans le cas d'Édouard, cette démarche de connaissance s'exprime aussi en réaction à des énoncés entendus autour de lui :

« Je suis sûr qu'on a plein d'*a priori* [sur la Chine], alors que c'est sûrement pas vrai, enfin... comme... j'ai jamais voyagé dans l'Est de l'Europe. Je voulais faire l'*Interrail*, mais y'a personne [qui voulait]. Je suis sûr que c'est pas comme on pense. Les gens ont plein d'*a priori*, ils disent "ouah communisme", ce genre de truc [...], mais je pense que ça pourrait être chouette. »

Pour Édouard, la mobilité est ici aussi une manière d'adresser les représentations ambiantes en Suisse. Comme nous l'avons vu dans le chapitre précédent, l'usage de la mobilité comme moyen mis en œuvre pour parler du monde est une dimension suisse caractéristique, amenée par les conditions d'existence de son espace national. Le décentrement par la mobilité est une pratique traditionnelle complémentaire au fort attachement territorial (Francillon, 2011).

Enfin, la recherche d'authenticité collective est aussi orientée vers la parenté. Un étudiant de l'EPFL rencontré de manière informelle a par exemple mentionné que d'aller au Québec, c'était pour lui une manière de faire l'expérience du continent nord-américain et de retrouver un peu ses racines, sa mère venant de Virginie. De manière similaire, Éliane relève que plusieurs étudiants suisses immigrés de deuxième génération décident de partir en échange dans le pays d'où leur famille vient. Même lorsqu'ils vont souvent en vacances dans ce pays avec leurs parents, l'échange est l'occasion de connaître « *comment c'est d'y habiter pour*

vrai ». La mobilité étudiante peut ainsi revêtir bien des dimensions à la fois d'identifications personnelles à des lieux, des expériences, des positions, mais aussi d'appartenances collectives à travers la compréhension des espaces, des histoires et des pratiques.

4.4 Caractéristiques institutionnelles de l'échange étudiant

Nous proposons de continuer notre exposé en nous intéressant au temps de l'échange étudiant en soi et à la série d'activités caractéristiques qu'il regroupe. L'université propose une structure de séjour à l'étranger qui intervient dans la modalité des expériences vécues, ainsi que des ressources interprétatives pour les comprendre. C'est pourquoi nous discutons dans cette section certains aspects de l'expérience en rapport aux propositions institutionnelles.

Modification des activités académiques

L'échange étudiant implique d'abord une modification des activités académiques régulières. Tous les répondants reportent que la charge de travail qu'ils ont eu pendant leur échange était globalement plus légère que ce qu'ils avaient jusqu'alors connu. Les équivalences de crédits entre le système suisse et d'autres font que le nombre de cours à travailler est moins important pendant cette année-là. De plus, les notes ne comptent pas, car les cours se valident selon un mode succès / échec. Cet assouplissement des exigences académiques s'accompagne d'une décentralisation relative des activités académiques dans le quotidien. Steve et Josselin racontent qu'il est très facile de réussir son année sans aller à tous les cours, beaucoup d'étudiants en échange le font. Cette pratique peut amener à devoir rattraper des crédits au retour comme dans les cas de Cyril et de Josselin, mais cela n'a pas d'importance pour eux. L'échange permet de justifier la dérogation au parcours institutionnel standard. Indirectement, il fournit ainsi les conditions pour une augmentation du temps libre.

Les activités académiques changent aussi de nature pendant l'échange étudiant. Les répondants se confrontent à d'autres méthodes pédagogiques que celles connues en Suisse. Parfois, l'autonomie de l'étudiant fait partie intégrante de la pédagogie locale, comme cela a été le cas pour Laura en Finlande. Dans d'autres cas, comme Clémentine le raconte dans son expérience aux États-Unis, le système local propose un plus grand suivi de l'étudiant, ce qui lui a paru ridicule par rapport au niveau d'autonomie académique connu en Suisse. Le manque d'équivalence entre les programmes d'une université à l'autre, ainsi que la plus grande liberté

de temps, donnent aussi la possibilité aux étudiants d'explorer des disciplines que leur cursus original n'aurait pas permis. Dimitri nous dit : « *Au final, j'avais même le temps de prendre des cours supplémentaires comme auditeur libre et de m'intéresser à d'autres trucs.* » Daniel, qui ne voulait pas refaire son programme en mécanique, a cherché d'autres cours, « *plus de cours "... -anities" qu'ils disent, des SHS (Sciences Humaines et Sociales), des trucs comme ça* ». Sur le même sujet, Éliane raconte qu'il arrive que des étudiants changent de discipline en rentrant de leur échange. À Lausanne, les programmes à l'université sont en majorité constitués de cours obligatoires, l'année à l'étranger permet alors d'ouvrir de nouveaux horizons d'étude. Cependant, à l'intérieur même d'une discipline, ces nouvelles perspectives peuvent ne pas être reconnues. Sylvain raconte, par exemple, comment son cours de cinéma allemand l'a beaucoup aidé à « *comprendre le système de pensée allemand* », mais n'a pas été pris au sérieux par son département de littérature à Lausanne. La comparaison par l'expérience de différents niveaux d'intervention institutionnelle entre les universités d'origine et d'accueil, ainsi que les incursions transdisciplinaires, ont ainsi donné la possibilité à plusieurs répondants de mettre leur propre parcours en perspective dans le cheminement académique.

Paradoxalement, l'université d'origine s'instaure comme l'acteur ressource privilégié pendant la période de l'échange. Le départ à l'étranger s'accompagne d'un détachement relatif des obligations sociales habituelles, notamment car les proches sont loin. Malgré les technologies de communication actuelles, les répondants disent avoir entretenu peu de contacts avec leur entourage pendant leur échange. Les communications avec la famille sont espacées, mais régulières, « *pour donner signe de vie* ». Les contacts avec les amis de Suisse sont sporadiques. Steve dit par exemple qu'il « *parle plutôt en personne aux gens, du coup quand [il] était là-bas, [il] n'avait pas énormément contact* ». Pour plusieurs, le fait de savoir que leurs amis vont être là à leur retour suffit. Le *disembedding* social est léger (Giddens, 1991). Il correspond dans la temporalité de l'échange étudiant à une suspension partielle des pratiques sociales du réseau existant en Suisse. Éliane explique comment l'Office de la mobilité devient alors un repère institutionnel privilégié pour gérer des affaires de tout ordre :

« On est à disposition toute l'année, qu'ils aient n'importe quel problème, même de rapatriement, on va s'en occuper. On est vraiment leur point de contact... [...] Parce que c'est vrai qu'à part leurs parents, ils ont pas grand... monde qui... Disons que nous, on a quand même le contact avec l'école partenaire, si jamais il y a quelque chose... »

L'échange étudiant induit ainsi une modification des activités académiques et un détachement des obligations sociales habituelles. Les conditions de l'échange sont telles que l'étudiant acquiert plus de temps personnel et des alternatives quant au contenu académique de son année, ce qui lui permet de prendre conscience du parcours proposé en Suisse. Par ailleurs, l'expérience à l'étranger se déroule sous la tutelle privilégiée de l'institution universitaire. En ce sens, l'échange universitaire peut être vu comme un moment de transgression légitimé d'un parcours académique linéaire normalisé (Cohen, 1985).

Discours institutionnel sur l'acclimatation

Les échanges étudiants sont considérés de manière positive par les institutions. Selon Vered Amit (2010), l'engouement pour ce genre d'expérience s'appuie sur la croyance endurée en Occident que le voyage est source d'apprentissage et de transformation pour les jeunes. Dans notre cas, le phénomène se superpose aussi avec « *la philosophie Erasmus* », qui inclut une notion d'appartenance forte à une communauté européenne. La manière dont se déroule l'expérience à l'étranger est pensée en termes d'intégration dans un nouvel environnement. Éliane nuance l'enthousiasme catégorique attribué aux expériences d'échange selon un processus d'« *acclimatation* » qui comporte des périodes critiques pendant l'année :

« Ceux, rares, qu'on a laissés partir un semestre... au mois de novembre, ils nous demandent déjà s'ils peuvent rester au semestre d'après... et puis, c'est vrai que... Bon, vous connaissez les courbes d'acclimatation hein ? On dit toujours alors bon (elle dessine une courbe dans les airs), quand ils partent... vraiment le *trend* est à la hausse, après y'a une période où ils s'acclimatent (ligne horizontale dans les airs), avant Noël ça baisse, parce qu'ils sont... y'a les examens, les jours sont sombres, enfin y'a des choses... voilà, puis après y'a les fêtes de Noël, après ça repart et après ça... Vraiment ils veulent plus revenir quoi ! »

Le paradigme de la courbe d'adaptation qui apparaît ici est issu de champs de recherche émergents dans les années 80, liés aux problématiques de réussite des missions des expatriés dans le milieu des entreprises. Dans ce cadre, les missions à l'étranger sont appréhendées en termes de performance individuelle et de satisfaction de la vie à l'étranger (Black &

Mendenhall, 1991). Le même genre de processus est décrit sur le site internet de l'UniL¹⁴, selon les étapes « *Lune de miel - Stress et déprime - Adaptation* ». Si le caractère réducteur de cette théorie est soulevé par plusieurs études (Takeuchi, 2010) (Hippler et al., 2015), elle reste une proposition linéaire descriptive ambiante à laquelle les étudiants en échange comparent parfois leur expérience en temps réel. Ce paradigme disparaît ensuite totalement des interprétations individuelles. Nous présentons dans la prochaine section les autres temporalisations qui émergent de nos entretiens.

La conception au niveau institutionnel de l'échange étudiant en tant qu'une expérience d'adaptation à un nouvel environnement pose la question de sa réussite. Malgré les moments difficiles, l'expérience doit être menée à son terme. Plusieurs études montrent l'importance de l'adhérence au discours général sur les expériences à l'étranger, ainsi que l'investissement de l'entourage, dans la production de récits conformes (Gilgunn, 2010) (Dyck, 2010). Cependant, dans le paradigme de réussite proposé par la courbe d'adaptation, la complétion de l'échange étudiant devient aussi une mesure sociale de la compétence individuelle. Nous retrouvons la notion d'un défi individuel sous d'autres formes dans nos entretiens. Pour Laura, il s'agissait avant tout de réussir à « *prendre ses marques* ». Clémentine nous dit aussi: « *Au début, je pense qu'il y avait des moments où j'étais un peu perdue, mais j'ai tendance à oublier les trucs négatifs [...], mais je pense qu'au début j'étais quand même assez... assez perdue.* » Si ces difficultés du début de l'échange sont parfois atténuées dans les témoignages, Andréa raconte aussi l'expérience de son amie qui n'a pas pu « *passer l'étape un peu difficile qu'il y a généralement à l'arrivée* ». Le départ de son amie pour San Diego a coïncidé avec une rupture amoureuse difficile en Suisse. Selon Andréa, la solitude de son amie à son arrivée à l'étranger a fait qu'elle n'a pas réussi à passer cette étape délicate du séjour et a dû rentrer. Une dimension de l'expérience d'échange renvoie ainsi directement à la confrontation de soi à quelque chose d'extérieur, dont l'issue se valide aussi selon un mode succès / échec.

¹⁴ <https://www.unil.ch/echanges/home/menuguid/pour-les-etudiantes/choc-culturel.html>, (dernière consultation, le 25 mai 2016).

Circonscription des activités et réflexivité

Afin de s'assurer que le séjour à l'étranger « *se déroule bien* », plusieurs stratégies institutionnelles sont explicitement orientées vers « *l'intégration des étudiants en échange* ». Des activités d'accueil et de rencontre sont organisées en ce sens avant le départ et à l'arrivée. Il s'agit de mettre en contact des étudiants en échange entre eux, ou avec des étudiants locaux, afin qu'ils ne se retrouvent pas seuls à l'étranger. Les associations d'étudiants en échange, dont font généralement partie des locaux eux-mêmes revenus de l'étranger, prennent aussi le relais une fois sur place. Si la qualité de leur investissement diffère d'un endroit à l'autre, nous avons deux acteurs organisationnels principaux une fois sur place : l'université locale et les réseaux étudiants. La plupart des répondants disent avoir tissé des liens qui ont perduré dans leur échange à travers ces événements de rencontre. Clémentine nous raconte, par exemple, comment elle s'est fait de nouveaux amis à travers les activités organisées :

« Je me considère comme quelqu'un d'assez timide, j'avais assez peur [...] de pas réussir à... vraiment trouver des gens avec qui je m'entendrais bien, d'être super solitaire... alors qu'en fait, c'était absolument pas le cas. Pas particulièrement parce que j'étais super sociale, juste parce qu'il y a plein d'autres gens autour de toi... [...] C'est typique quand t'es en échange, c'est facile de se faire des amis, parce que t'es un peu dans la même situation quand tu arrives, tu ne connais personne, tu cherches les choses un peu, on est un peu déboussolés. »

Le fait d'être dans la même condition d'étudiant en échange aide à rencontrer et à se faire des amis, tout simplement parce qu'on vit la même chose. Beaucoup d'activités sont structurées autour de la fête et des excursions touristiques. Pendant leur échange, la plupart des répondants ont ainsi visité les villes alentour et effectué des voyages en *backpack* ou des *roadtrips*. Études et loisirs tendent à ne faire qu'une seule et même pratique pendant une année. Nous retrouvons dans l'échange étudiant une forme de circonscription sociale des expériences qui s'articulent autour des mêmes activités, personnes rencontrées et lieux fréquentés (Clarke, 2004) (Rice, 2010). Les étudiants étrangers ont tendance à se joindre à un groupe international, qui n'inclut *a priori* pas les étudiants locaux. Cependant, nous avons déjà vu qu'à l'échelle individuelle, des liens d'amitié se créent avec les locaux et sont aussi précurseurs de mobilité.

La circonscription sociale des expériences d'échange est souvent considérée comme une faiblesse vis-à-vis du programme de découverte culturelle, puisqu'au final peu de

rencontres avec les étudiants locaux se font par ce biais (Rizvi, 2005a) (Amit, 2015). Vered Amit (2015) suggère ainsi que lors de leurs séjours à l'étranger, les jeunes apprennent à s'adapter à de nouvelles pratiques sociales, interlocuteurs et régimes institutionnels, c'est-à-dire à comment être un certain type de visiteur plutôt que de comment « *être local* ». Elle conclut également ainsi : « *At the end of the day, one of the fullest expressions of cosmopolitan consciousness among these [...] youth travellers may be the acknowledgement of the limitations of their experiences that wafts through some of these accounts* » (p. 566). La circonscription des pratiques d'échange étudiant est mentionnée par la majorité de nos répondants. Selon les récits, les stratégies personnelles diffèrent puisque certains cherchent à célébrer cette socialité caractéristique, à s'en éloigner, ou encore à composer avec dans leurs expériences. La plupart de nos entrevues montrent ainsi une conscience de cette limite, basée sur une réalité sociale empirique, avec laquelle ils composent.

Plusieurs répondants ont explicitement cherché à rencontrer des étudiants locaux pendant leur échange. La participation aux programmes de parrainage ou à des associations locales paraît être une voie facilitante. Par exemple, Laura s'est jointe à une association d'étudiants qui brassaient de la bière à Turku. Dimitri a rencontré plusieurs étudiants à travers son club de robotique local. Le fait de s'investir dans des activités, comme on les pratiquerait chez soi, a ainsi permis aux répondants de rencontrer des locaux. Dans ces cas, les socialités d'échange et locales ne sont pas mutuellement exclusives et deviennent deux dimensions de l'expérience à l'étranger tout à fait compatibles dans les récits récoltés.

Dans les entrevues, la reconnaissance des deux modes interactionnels est exprimée en termes de « *priorités* », « *impératifs* », « *mentalités* » différentes des étudiants locaux. Les répondants sont très au courant de leur situation particulière dans la structure universitaire, ainsi que des différences d'emploi du temps et d'objectifs avec les étudiants locaux. Steve nous explique par exemple : « *Au final quand tu cherches quelqu'un pour... prendre quelques jours au milieu du semestre pour voyager bah... ça va plutôt être des gens qui sont pas du coin, qui ont pas des trucs à faire ... ou qui ne rentrent pas chez eux.* » Les étudiants en échange ne font pas la fête le même jour que les étudiants locaux non plus, ce qui peut paraître anormal dans le quotidien local. Josselin raconte qu'il a invité plusieurs fois ces amis barcelonais à se joindre à lui, cependant : « *[Les locaux] venaient pas... "Non, mais mardi, je vais pas sortir un mardi !", alors que le mardi c'était bien ! Quand même à un certain point, tu*

vois t'habites chez toi... t'es genre dans un rythme normal. » La même chose est dite des étudiants réguliers de chez soi, si bien que les différences relevées sont plutôt exprimées en termes occupationnels que culturels. Les modalités relationnelles ne sont pas les mêmes non plus dans le groupe international et avec les personnes du coin. Laura nous raconte :

« Garder contact [avec les Finlandais], c'est plus difficile, parce qu'ils sont pas très bavards, en tout cas sur internet. Je pense qu'ils échangeraient volontiers avec moi si on avait l'occasion de se re-rencontrer, mais pas... Ils ne sont pas genre à faire du *small talk* comme ça sur les réseaux sociaux [...]. Mais je vais bientôt y retourner... alors là, j'aurais l'occasion de les revoir. »

Dans cet extrait, nous avons deux pratiques interactionnelles distinctes qui sont reconnues en tant que telles et qui ne sont pas problématiques. Dans plusieurs entrevues, nous avons ainsi une forme de reconnaissance de différentes manières de faire les choses et d'interagir avec lesquelles les répondants sont capables de s'engager par la pratique. Ce qui s'effectue à l'échelle individuelle ne fait pas forcément la totalité des expériences d'échange. Cependant, les associations étudiantes sont elles-mêmes conscientes du phénomène de circonscription. Leurs activités de médiation sont de plus en plus orientées vers la résolution de ces « *problèmes d'échange* », selon Thomas. Lors de leurs séjours à l'étranger, certains jeunes semblent apprendre à la fois comment être un certain type de visiteur, et aussi comment participer de manière dialogique à différents régimes sociaux distincts. La mobilité étudiante permet ainsi, dans une certaine mesure, de prendre conscience et d'intégrer différentes frontières sociales.

4.5 Temporalisations personnelles des expériences et réflexivité

Afin de mieux comprendre comment sont vécues les expériences à l'étranger, nous nous penchons maintenant sur la temporalisation des échanges étudiants dans les récits. Le canevas temporel fourni par l'échange étudiant, une année à l'étranger, se découpe dans les récits selon des événements personnels qui reflètent dans plusieurs cas une modification des subjectivités (Svašek & Skrbiš, 2007). Les différentes temporalisations permettent d'appréhender une certaine représentation de sa propre trajectoire de vie.

Le statut d'étranger

D'abord, l'année d'échange constitue pour certains répondants une expérience avant tout marquée par la condition d'être étranger. Cette position particulière dans la société d'accueil offre certaines possibilités nouvelles. Dans les entrevues, l'affect associé à cette dimension, partagé dans l'intersubjectivité expérientielle, est important. La description du contenu exact de ce que cela signifie d'« *être étranger* » est floue, mais à affect égal, un autre ordre de communication s'établit (Favret-Saada, 1990). Sylvain raconte, par exemple, que lorsqu'il est arrivé à Bâle, il a su que « *c'était "ça" qu'[il] voulait faire dans la vie* ». Le « *ça* » pose quelques problèmes pour l'anthropologue, puisqu'elle sait de quoi on parle, mais que Sylvain ne l'explicitera que beaucoup plus tard dans la conversation : « *être déstabilisé en fait, et au final être intégré en tant que celui qui vient de Lausanne* ». La déstabilisation est une manière de s'engager au monde qui ressort comme une composante majeure des récits de Cyril, Magali et Julia. Ce qui apparaît ici, c'est l'investissement d'une position particulière, par laquelle les répondants sont affectés, qui émerge du fait d'être étranger. Pour Georg Simmel (1971), être *étranger* est une position sociologique en soi, liant un individu à la communauté, qu'il définit ainsi :

« The state of being a stranger is of course a completely positive relation; it is a specific form of interaction [...]. The stranger is an element of the group itself, not unlike the poor and sundry 'inner enemies' - an element whose membership within the group involves both being outside it and confronting it. » (p. 143-144)

La déstabilisation de Sylvain évoque ces conditions simultanées d'extériorité et d'intériorité. La position d'étranger en est une d'ambiguïté. Elle permet à la fois un affranchissement de certaines conventions locales et une intégration différenciée à la communauté.

La structure de l'échange étudiant offre une position particulière pour s'engager avec la vie locale, mais aussi avec celle de chez soi. À travers leurs expériences, plusieurs répondants évoquent ainsi l'ouverture de « *perspectives différentes* » sur leur propre culture, une autre compréhension de celle des autres, et une manière différente de voir les choses. Laura nous dit : « *Pouvoir vraiment être là pendant tout ce temps, bah ça m'a donné je pense une autre vision du pays, des gens... puis aussi d'avoir ce statut d'étranger, enfin c'est assez particulier, c'est quelque chose qui parfois me manque...* » L'inversion des rapports de distance et de proximité permise par le statut d'étranger forme en réalité les conditions d'une certaine forme

d'objectivité. Le soi est mis en relation à différents groupes reconnus comme tels. Le statut d'étranger permet à la fois de prendre conscience de soi et un rapport de connaissance pratique à des normes sociales (Cohen, 1985). D'ailleurs, c'est ce genre de rapport entre subjectivité et objectivité que le chercheur en sciences sociales essaie d'adopter (Fabian, 2001). Certains répondants se reconnaissent personnellement dans cette position particulière, car ils l'associent à leur envie assidue d'apprendre. Julia nous dit à ce propos :

« Tout est différent quand tu vis sur place, que t'as pas un seul endroit refuge, que ta personnalité est confrontée en permanence... c'est là que ça devient intéressant. [...] En fait, de pouvoir... que tout d'un coup, le monde n'ait pas de limite... pas le monde, c'était genre que... moi, je pouvais ne pas avoir de limite. Si j'étais capable de vivre cette expérience, je pouvais vivre mille autres expériences super différentes, je trouvais ça génial, je me suis dit "ah ben, en fait toute ma vie, si je veux, je peux découvrir des trucs nouveaux." C'était tellement grisant comme pensée ! »

Dans cet extrait, nous retrouvons une relation positive dans la distinction entre le soi et le monde extérieur. L'apprentissage pratique de l'un va avec la transcendance de l'autre, et le rapport peut aussi s'inverser. Dans ces expériences, la condition de déséquilibre entre intériorité et extériorité devient une force motrice des mobilités ultérieures. La démarche d'authenticité expressive associée à ces expériences en est une à la fois de meilleure connaissance de soi et du monde (Lindholm, 2013).

La position d'étranger se retrouve sous des formes moins marquées dans d'autres récits. Les nombreux décalages structurels vécus dans l'expérience d'échange produisent des situations d'étrangeté à différentes échelles sociales, avec des dimensions similaires d'appartenance et de non-appartenance. Plusieurs décalages entre les régimes institutionnels connus en Suisse et à l'étranger sont ainsi mentionnés par les répondants. La situation peut être aussi simple que de rentrer en Suisse au moment où les amis de classe sont en examen (entrevue avec Steve, le 6 juin 2015) ou de passer Noël en vacances plutôt que dans les révisions habituelles (entrevue avec Andréa, le 10 juillet 2015). Ces expériences permettent de comparer les régimes institutionnels et de relativiser sa propre trajectoire à l'intérieur de ces systèmes. Ces situations d'étrangeté amènent généralement à une forme de distance sur le monde social direct et de réflexivité sur sa propre trajectoire de vie.

Réflexivité et autonomisation

L'expérience d'échange dure une année, ce qui est assez long pour qu'elle soit réfléchie pendant qu'elle est vécue. Une séquentialité émerge de certains récits, mettant en scène des prises de conscience ou des bifurcations personnelles dans l'année. Dans plusieurs entrevues, l'ajustement personnel est au début éclipsé dans la synecdoque produite entre la deuxième moitié de l'échange et l'expérience totale, car on se souvient du résultat. Plus tard dans la conversation, certains répondants racontent comment ils ont fait le point au milieu de leur échange entre comment le premier semestre s'était passé et comment il *aurait du* se dérouler. Le deuxième semestre constitue ainsi une chance pour certains répondants de rééquilibrer leur expérience en fonction de leurs attentes. La deuxième moitié vécue se substitue ensuite à l'apparence finale donnée à l'échange. Deniz nous raconte par exemple :

« Alors moi, j'avais dit je pars à l'étranger, je fais la fête ! Comme les gens en Erasmus qui partent en Suède, ou en Espagne là... [...], mais au premier semestre [...], on allait fréquemment, mais je te dis fréquemment, entre 4 et 6h du mat' au lit, parce qu'on travaillait. Enfin on bossait beaucoup quoi ! [...] Au 2e semestre, je me suis dit : "Deniz, ça va pas, tu vas pas nous faire des crédits en plus. Ce semestre tu fais la fête !" [...] Il y avait plus d'étudiants en échange au 2e semestre. Là on a fait des grosses fêtes de malade, c'était vraiment cool ! »

La référence au « *premier semestre* » ou au « *deuxième* » est fréquente, car elle correspond au calendrier académique. Dans le cas d'Albane, le réajustement s'articule autour de l'évènement de Fukushima qui a interrompu momentanément son année au Japon :

« Au début, vu que je parlais très mal japonais, j'étais restée souvent avec des Françaises... c'était difficile, puis ça me paniquait, bah j'ai fait moins d'effort... c'était un peu bête. [...] En mars, il y avait eu le tremblement de terre, Fukushima, on était tous rentré chez nous. [...] Et là, je me suis dit : "Mais purée ! Si je ne peux pas retourner au Japon, ce serait vraiment nul, parce que [...] je parle encore vraiment pas bien" ... Enfin j'ai réalisé en fait que j'avais pas... j'étais trop restée... je sais pas comment dire. Après mars, en retournant là-bas, je me suis dit, "Ben là, faut que j'y aille hein, même si je comprends pas tout !" »

Ces deux extraits montrent un changement conscient d'attitudes au cours de l'année d'échange. Dans les deux cas, un impératif est donné de soi à soi-même de manière très explicite sur une direction comportementale à adopter, après réflexivité sur ce qui a été vécu pendant la première partie du séjour. La responsabilité du contenu de l'expérience à vivre est donnée au soi. Nous avons ici une évidence de la prise en main individuelle du séjour à

l'étranger, et de l'appropriation, dans une certaine mesure, du déroulement de sa propre expérience.

La temporalisation personnelle de l'échange ne suit pas forcément le calendrier académique. Cependant, l'entre-deux semestre est un moment charnière dans la structure universitaire, dans lequel l'étudiant peut changer plus facilement de cours, de logements, d'activités associatives, etc., et aussi d'environnement expérientiel. Clémentine raconte, par exemple, comment son premier semestre en co-chambrée sur le campus d'Ithaca et le deuxième dans une maison coop de style « *alternatif* » ont été deux moments complètement différents de son année. Les activités liées à l'échange étant inhabituelles face à celles connues chez soi, la considération d'alternatives est facilitée. Les possibilités de choix et la réflexivité sur sa propre expérience font de l'échange étudiant un lieu privilégié d'expérimentation et potentiellement de mobilité sociale. Magali raconte aussi comment son expérience à Singapour lui a permis d'investir des activités différentes, qu'elle a ensuite gardées en Suisse :

« J'avais trop de temps libre... [...] Alors, j'ai commencé à courir et je cours toujours. C'est vraiment devenu une balance dans mon quotidien d'avoir le sport, ça a compensé le fait qu'avant... (ton de voix bas) j'avais l'école, mon travail, pour gagner de l'argent, et ma vie sociale, enfin ce que j'arrivais à en faire... Là (ton de voix léger) c'était la course, l'école et ma vie sociale. J'avais beaucoup plus de temps pour travailler sur ma vie sociale ! »

La course devient ici centrale pour Magali et le temps libre qu'elle a pendant son échange lui permet de créer son propre quotidien. Heather Barnick (2010) montre dans son étude auprès d'étudiants canadiens en échange en Australie que le propre de cette expérience est de laisser l'opportunité à l'étudiant de créer son propre espace dans une structure dans laquelle la continuité du parcours académique est fortement recommandée. Nous constatons ici aussi que la création d'un quotidien sur mesure émerge de la structure de l'échange. Dans le récit de Magali, nous pouvons aussi remarquer que les activités énumérées entre « *avant* » et « *là (maintenant)* » sont relativement similaires dans leur contenu catégorique. Cependant, il y a une grande différence sur la manière de pratiquer ces activités. Nous passons d'un engagement passif à une forme active de pratiques qui sont le choix de l'individu. Selon Anthony Giddens (2007), la possibilité du choix et son appropriation personnelle sont des conditions qui favorisent l'autonomisation. Selon cet auteur, le phénomène est caractéristique de la

modernité. Cependant, nous voyons que ces conditions apparaissent ici à un moment précis dans le *life course* individuel.

Transformation des subjectivités

D'autres modifications sociales constitutives de leur expérience à l'étranger sont soulevées par les répondants. Nous avons vu que des étudiants partaient entre amis ou en couple à l'étranger. Julia raconte qu'elle a vécu la relation avec son copain d'une manière complètement nouvelle lors de leur année en Inde. D'un côté, elle s'est sentie plus libre, car les jugements de leur groupe d'amis suisses sur leur couple n'étaient plus là. De l'autre, le caractère très communautaire de son expérience à l'étranger a transformé l'intimité du couple. Le temps exclusif à deux a été remplacé par un partage intime du quotidien avec leurs trois amis proches. Magali explique de la même manière comment en Suisse, elle avait toujours séparé les activités effectuées en couple et avec ses amis. À Singapour, il lui a fallu apprendre à « *faire tout en même temps* ». Les catégories de relations connues et les subjectivités associées se transforment ainsi en fonction des expériences vécues, amenant notamment de nouvelles façons de voir l'intimité (Svašek & Skrbiš, 2007) (Walsh, 2009).

Ensuite, plusieurs répondants considèrent qu'ils étaient relativement solitaires avant de partir. Selon eux, leur échange a été l'occasion d'appartenir à « *un vrai groupe d'amis* » pour la première fois dans leur vie. Avant, leurs amitiés étaient constituées de relations d'un à un. Les groupes qui se créent lors de l'échange sont des systèmes relationnels de petite taille dans lesquels les individus sont tous connus personnellement. Une intimité forte est vécue avec ces personnes dans la mesure où la plupart du quotidien est passé ensemble. Dans les récits où un groupe d'amis existe avant l'échange, une différence modale est toutefois notée. Clémentine nous dit, par exemple, que lorsqu'elle est arrivée à l'université, elle s'est surtout fait des amis à travers les gens qui étaient dans la même classe qu'elle, ou qui venaient de *gymnases* de la même région, des gens qui avaient « *le même genre de passé* ». Tandis que pendant l'échange, cela devient beaucoup plus intéressant, selon elle, de rencontrer des gens qui sont complètement différents. Clémentine décrit deux formes de socialisation qui ne sont pas sans rappeler les travaux d'Émile Durkheim (1893). Dans sa réflexion sur le rapport entre l'individu et la solidarité sociale, cet auteur distingue deux formes. La *solidarité mécanique* est basée, selon lui, sur la ressemblance entre les individus dans un groupe homogène. La

solidarité organique est fondée sur la complémentarité des fonctions spécialisées dans un groupe hétérogène. La mobilité étudiante permet ainsi pour plusieurs répondants de situer dans leur trajectoire l'apparition de nouvelles formes de socialité. La diversité des personnes rencontrées contribue à une diversification des relations sociales vécues qui se discutent et se temporalisent différemment dans le *life course*. Si les répondants ont leurs affinités, la plupart sont capables de s'engager dans les différents modes relationnels de leur *life course*, car ils constituent la réalité empirique de leurs expériences sociales.

Conclusion

L'approche par la perspective du *life course* nous a permis de mettre en évidence la manière dont s'inscrit l'échange étudiant dans les trajectoires des répondants, et les différentes interdépendances sociales impliquées. Nous avons vu l'importance de l'entourage familial, des mobilités antérieures, de la structure universitaire et surtout du réseau d'amis dans les décisions pour partir en échange. Partir à l'étranger, c'est aussi vivre différemment pendant une année et mieux connaître le monde dans lequel on vit. À travers l'étude des activités caractéristiques de l'échange, nous avons vu que l'épisode de mobilité est l'occasion de mettre en perspective son propre parcours, ainsi que les normes sociales dont on est issu. Le fait de pouvoir choisir et ajuster le déroulement de l'expérience à l'étranger permet de s'approprier sa propre trajectoire et une certaine forme d'autonomisation. En ce sens, les effets de la mobilité étudiante se superposent à d'autres transitions de vie en cours en lien avec la jeunesse, entre départ du foyer familial, passage à l'université, etc.

L'échange étudiant est avant tout l'occasion d'un apprentissage social multiple, dont le contenu et la temporalité varient selon les expériences. Plusieurs socialités apprises sont caractéristiques du monde moderne, cependant elles sont aussi inédites dans l'expérience de vie de nos répondants. L'échange étudiant peut ainsi être considéré comme l'apprentissage de nouvelles positions subjectives et de relations sociales de qualités différentes. Parmi ces potentiels d'engagement acquis, cela nous mène à considérer lesquels sont favorisés dans la suite de la vie des répondants. La manière dont est imaginée la vie future, avec le calendrier des décisions personnelles et la prise en compte des différentes interdépendances, reflète les considérations éthiques, affectives et techniques tournant autour de la perspective du *life course* des répondants.

Chapitre 5 - Dynamiques de l'(im)mobilité dans la vie des répondants

Introduction

L'échange étudiant s'inscrit dans un ensemble relationnel complexe et multidimensionnel qui se prolonge au-delà de sa propre temporalité. Les trajectoires de vie de nos jeunes répondants sont faites d'épisodes successifs de mobilité et d'immobilité, plus ou moins nombreux, avec une suite des événements à venir souvent considérée comme inconnue. Les différents espaces investis par les répondants au cours de leurs trajectoires, entre leur commune d'origine, Lausanne, leur échange étudiant, et les séjours à l'étranger qui s'ensuivent sont compris différemment selon qu'ils soient considérés comme immuables, nouveaux, changeants ou faisant appel à différentes socialités. En identifiant certaines dimensions perçues comme incontournables par les répondants lorsqu'ils interprètent la vie vécue et envisagent celle à venir, nous tenterons dans ce chapitre de comprendre plusieurs dynamiques sous-jacentes aux logiques de leurs choix d'(im)mobilité.

Dans un premier temps, nous verrons les considérations affectives, techniques et éthiques que les répondants émettent en relation avec la Suisse. Cette compréhension de l'espace suisse impose certaines contraintes et limites aux formes de mobilité qu'il est possible d'effectuer en relation à ce point géographiquement fixe. Dans un deuxième temps, nous nous pencherons sur les usages de la mobilité dans la vie des répondants. À quoi les épisodes de mobilité servent-ils ? Ainsi, plutôt que de considérer la mobilité uniquement comme un objectif en soi, nous nous intéresserons aussi à ce qu'elle permet de faire dans l'expérience de vie des répondants.

5.1 Vivre en Suisse plus tard

À considérer les dynamiques de choix de vie effectués ou imaginés par les répondants suite à leur échange étudiant, une première convergence ressort de manière flagrante des récits. La plupart, qu'ils soient actuellement à Lausanne ou à l'étranger depuis des années, mentionnent qu'ils veulent vivre ou doivent revenir en Suisse plus tard. Dans cette section,

nous exposons les principales raisons évoquées par les répondants venant justifier ce choix. L'omniprésence du rapport à l'espace suisse dans les données récoltées nous suggère de le considérer comme point de départ pour mieux appréhender les dynamiques d'(im)mobilité des répondants.

Amis, famille et sécurité

De nombreux répondants évoquent d'abord qu'ils ont réalisé à travers les années qu'ils avaient besoin de long terme dans leurs relations. La famille est mentionnée à plusieurs reprises dans les entrevues comme un incontournable dans la vie des répondants. Ce sont des liens qu'on ne peut pas rompre. Andréa nous raconte ainsi qu'elle ne pourrait pas imaginer s'en éloigner. Le maintien des relations avec les proches nécessite une certaine présence physique selon les témoignages récoltés. Clémentine dit par exemple avoir réalisé qu'elle était « *mauvaise pour garder contact à distance* ». Selon elle, un séjour éloigné prolongé signifierait aussi une perte complète de contact avec ses amis les plus proches, ce qui n'est pas envisageable. Pour plusieurs répondants, les amis proches en Suisse sont d'abord ceux « *de jeunesse* », c'est-à-dire ceux qui viennent d'où ils ont grandi. Ce sont des amitiés formées avant que chacun ne quitte son chez-soi d'origine pour aller étudier dans différentes universités en Suisse. Deniz nous dit à propos de son groupe d'enfance : « *On s'est jamais perdu de vue depuis tu vois [...] et ce groupe, il n'est pas du pour partir je pense, ce groupe-là. [...] je sais que c'est important.* » Ce sont des relations d'amitié perçues comme intemporelles, qui malgré le départ de Deniz à l'université et son absence répétée hors de sa ville natale de Bulle depuis, ne peuvent jamais cesser. Dans la même veine, Julia raconte que quand elle est à l'étranger, elle a toujours à un moment donné un « *automatisme qui fait "il faut que je rentre"* » qui selon elle, est inconscient, plus fort qu'elle, car elle pourrait très bien, « *rationnellement vivre ailleurs* ». Plus tard, elle commente les liens forts qu'elle maintient dans sa commune d'origine :

« Tout le monde se connaît exactement comment il est [dans ce groupe de potes]. Je me sens tellement libre d'exister avec eux, tellement libre d'être moi, que... c'est incomparable en fait. [...] On a aussi un peu ce... c'est super familial. Genre lui, si j'ai décidé que c'est mon pote, je le défends quoi qu'il arrive, c'est super loyal en fait... Du coup, ça me crée vraiment un univers très... contraire au voyage, un univers super

rassurant, où je sais que quand je vais y aller, je sais que je vais être hyper bien... que rien ne va m'arriver. [...] Et j'ai jamais réussi à recréer ça à Lausanne, tu vois. »

Dans cet extrait, les amis d'enfance sont comme la famille, et Lausanne est devenue l'étranger. Nous pouvons voir que les relations d'amitié de la commune d'origine prennent une dimension absolue, ce qui crée un domaine social protégé distinct du reste du monde. La stabilité et la sécurité de cet « *univers* » sont une ressource considérable dans un monde moderne caractérisé par ses incertitudes. Dans le noyau social local du début de vie, il n'y a pas d'incertitudes, mais une solidarité imperturbable. Le sentiment fort d'appartenance locale est très présent dans les entrevues. Ainsi, « *se sentir chez soi* » et « *être du coin* » sont des motifs évoqués à plusieurs reprises dans la décision de vivre en Suisse plus tard, car il est impossible pour plusieurs répondants de recréer l'intensité de ce sentiment ailleurs.

Dans son analyse du soi moderne, Anthony Giddens (1991) décrit la relation entre un espace de routines quotidiennes reproduisant une certaine *conscience pratique*, c'est-à-dire une idée précise de ce que les individus sont censés faire à tout moment et pourquoi, et une forme d'anxiété existentielle plus chaotique située à l'extérieur de ce domaine. Dans le domaine ressenti comme naturel de la conscience pratique, la multiplicité des alternatives extérieures est mise entre parenthèses, créant un sentiment profond de *sécurité ontologique* (p. 38). Nous reconnaissons cette dimension dans le type d'attachement absolu décrit par Julia. Par ailleurs, nous pouvons voir que dans le cas de la Suisse, le principe de solidarité et de loyauté contre l'extérieur se reproduit dans les pratiques et les discours à différentes échelles de la société : la commune contre les autres communes à l'intra-cantonale, le canton contre les autres cantons à l'échelle intra-nationale, et enfin la Suisse contre le reste du monde. La Suisse se construit ainsi symboliquement comme une superposition de différents domaines sécuritaires ontologiques face à l'extérieur, qui de plus revêtent un caractère social immuable.

En relation à cette dimension intemporelle accordée aux relations sociales locales, nous aimerions soulever l'importance du cadre alpin dans les récits. Les Alpes sont mentionnées par plusieurs répondants comme un élément qui leur manque lorsqu'ils sont à l'étranger. La relation aux montagnes, parfois transcendante dans l'expérience du territoire suisse, est évoquée en termes de paysage rassurant, et aussi de liberté de circulation et d'évasion. Richard Irvine (2014) attire notre attention sur l'importance à accorder aux relations entre temporalités humaines et expériences phénoménologiques de la profondeur du temps géologique pour

comprendre les premières. En relation à la mobilité, l'expérience de l'immuabilité nous semble intéressante ici.

Ensuite, une grande importance est donnée au fait d'entretenir ces relations et de « *construire par dessus* ». Cette construction relationnelle ne peut se faire que dans la durée et prend toute son importance dans le fait de partager des histoires et de vivre des choses ensemble. À ce sujet, Deniz nous dit :

« Tu peux passer toute ta vie à enchaîner des histoires [d'amour] d'une année ou deux tu vois, mais au bout d'un moment, enfin tu perds le... ça devient moins palpitant. Alors que quand tu construis par dessus, t'arrives à certains trucs que t'as jamais fait avant. [...] L'histoire devient beaucoup plus complexe. Même si c'est moins palpitant que de rencontrer quelqu'un de nouveau, t'arrives à un stade de compréhension l'un de l'autre, qu'est... beau en soi. C'est la même chose avec les amis. »

Dans cet extrait, nous observons un changement de paradigme dans la (ré)génération du réseau personnel. Deniz distingue des *attributs interactionnels* différents entre les liens créés à travers ses épisodes de mobilité et ses amitiés d'enfance (Mitchell, 1975). Les relations marquées par une intensité forte et la durabilité sont considérées comme plus importantes à la longue pour lui. Par ailleurs, le choix de développer des relations sur le long terme est associé à la nécessité d'une certaine immobilité géographique. Nous pouvons remarquer une forme d'essoufflement dans le fait de rencontrer de nouvelles personnes et de s'en faire des amis, à la fois parce que l'exercice est identifié comme « *une reprise à zéro socialement parlant* » (entrevue avec Daniel, le 12 juin 2015), et aussi, parce que partager des histoires, des activités avec les mêmes personnes dans le temps prend plus d'importance.

Plusieurs répondants expriment l'expérience de « *devoir toujours recommencer à zéro* » comme un investissement personnel à mettre pour rencontrer des gens et créer des liens lorsqu'ils arrivent quelque part. D'autres insistent aussi sur les ruptures répétées que les contextes de mobilité entraînent. Les répondants ont tous fait l'expérience de se faire des amis dans un endroit où eux n'allaient rester que temporairement, et inversement chez eux, ils se sont liés d'amitié avec des étrangers qui étaient de passage. Cette situation temporelle a par exemple amené Daniel à mentir sur la durée de son séjour lors de son échange en Louisiane pour pouvoir se faire des amis « *pour vrai* » ou Magali à s'isoler à Zürich, afin de « *ne pas [s']attacher et ne pas souffrir à nouveau lorsqu'[elle] partirait* », avant de se rendre compte que la solution n'était pas viable. Nous observons une forte expérimentation du lien social,

dont les conséquences tirées par chacun se discutent et se transmettent aussi de manière transversale dans le réseau d'amis. Édouard, qui n'est pas encore parti en échange, nous raconte :

« Au début, je trouvais chouette de rencontrer plein de gens [à travers *X-change*]. Et là, j'ai parlé avec une fille... je crois elle a fait beaucoup d'échanges. Elle m'a dit "C'est chouette, mais au final, tu te retrouves toujours tout seul. Soit toi, tu pars, soit les autres, ils partent". J'arrivais pas... Enfin je trouvais un peu con son raisonnement sur le moment, mais... l'année d'après, je suis devenu bon pote avec un montréalais, qu'est parti après aussi... Et là, j'ai compris ce qu'elle voulait dire. »

Dimitri raconte aussi : « *C'était sympa un moment, mais j'avais pas envie de rester [en Hollande] et de voir rouler les gens autour de moi.* » Suite à ces circularités, les répondants disent ainsi réaliser avoir besoin de long terme dans leurs relations. Vivre en Suisse permet de partager sa vie avec la famille et les amis.

Dans cette optique, l'espace européen représente un bon compromis de par sa proximité avec la Suisse et l'impression d'être à l'étranger, tout en étant dans un espace familial. Il est fréquent pour les répondants, s'ils le veulent, de passer un weekend dans une ville européenne, puis une autre. De nombreux déplacements intra-européens sont aussi effectués pour des rencontres professionnelles sur la base hebdomadaire ou mensuelle. Les courts temps de trajet impliqués dans la mobilité européenne entrent en compte dans le fait de considérer séjourner à l'étranger. Clémentine nous explique : « *Enfin tu vois, si j'étais en Angleterre ou en France, ça irait, mais les États-Unis, c'est quand même loin et cher pour revenir aussi.* » Dans la même veine, Steve nous dit :

« Encore Montréal... ou la France, c'est pas si loin. Enfin, tu vois, tu peux rentrer pour Noël et tout. Genre ton père, ta mère... s'ils sont à l'hôpital, tu peux aller directement les aider, ça c'est... c'est ça qui me ferait chier si j'étais trop loin. Même en terme de décalage horaire, c'est... encore assez pour que tu puisses t'appeler sans que ça pose trop de problèmes... »

Des pratiques de circulation se mettent en place de manière concentrique autour du lieu de résidence de la famille et du réseau d'amis. Les temps et les coûts de trajet, ainsi que les fuseaux horaires, sont des contraintes techniques très tangibles qui conditionnent la manière dont la mobilité est pensée. L'Europe prend ainsi une place différente dans la manière de concevoir l'espace chez les répondants. Elle constitue le territoire familial dans lequel les circulations deviennent habituelles et techniquement possibles sur la base du quotidien. Des

affinités régionales sont aussi reconnues à travers cette circulation. Éliane nous dit à ce propos : « *C'est vrai que l'Europe, elle a ses frontières, mais quelque part, il faut voir ça comme une Europe de régions hein... à Lausanne, on est plus près de Lyon (en France) que de Coire (dans les Grisons suisses) franchement.* » Vincenzo Cicchelli (2012) montre comment le phénomène *Erasmus* contribue à créer une telle représentation de l'Europe des régions. Une autre extériorité se crée aussi en rapport à ce qui n'est pas l'Europe. Laura explique : « *Voilà, [en Europe] on peut prendre notre voiture, faire un road trip... voyager, il y a plein de pays qui sont à portée de la main. Après, c'est vrai que... [...] Pour moi l'Europe, c'est un peu moins dépayasant que... Au bout d'un moment, j'aimerais bien voir ailleurs.* » La position géographique de la Suisse en fait donc aussi un lieu intéressant où vivre pour les répondants parce qu'elle permet de profiter de la diversité de l'espace européen.

Orientation professionnelle

Les répondants invoquent unanimement les institutions suisses comme une composante centrale dans leur choix de vivre en Suisse. La « *qualité de vie* » et le « *niveau de vie* » sont évoqués dans plusieurs entrevues, simultanément à la qualité fonctionnelle des institutions en général, puis plus particulièrement du système d'éducation et des conditions de travail (Entrevue avec Andréa, le 10 juillet 2015). Pour plusieurs, les diplômes d'études obtenus n'auront jamais plus de valeur qu'en Suisse. Josselin nous dit : « *Le confort en Suisse, il est très grand. Pour moi, la Suisse ce serait juste un choix... rationnel. [...] J'aurai mon diplôme en Suisse, je pourrai enseigner partout en Suisse.* » Les études et l'emploi occupent une place centrale dans la manière des répondants d'imaginer leur chemin de vie. Les systèmes universitaire et professionnel suisses sont très diversifiés et spécialisés, l'un s'inscrivant dans la continuité de l'autre. Les répondants qui commencent une carrière dans un domaine qu'ils considèrent comme spécialisé doivent souvent suivre un parcours précis. Steve dit par exemple :

« En tout cas, je vais prendre un petit moment, pour faire autre chose le temps de me décider parce que... [...] enfin, si tu veux, j'ai deux domaines d'étude assez différents et il faut que je m'oriente dans l'un ou l'autre. Selon ce que je choisis, je ne vais pas faire l'autre après probablement. »

Le choix de rester en Suisse et de se spécialiser est aussi évoqué par Dimitri comme une nécessité pour répondre aux exigences de l'emploi en Suisse. La spécialisation du système suisse est donc synonyme d'immobilité pour certains domaines professionnels.

Comme le montre Val Colic-Peisker (2010), certaines professions sont cependant reconnues de manière préférentielle à travers des parcours transnationaux. Dans les récits récoltés, nous retrouvons certaines de ces professions et pouvons observer des trajectoires conséquentes en termes de parcours de mobilité, mais aussi de géographie. Le parcours de Deniz, par exemple, suit sa carrière d'ingénieur informatique à travers différentes grandes entreprises. Après son échange à Pittsburgh au *bachelor*, il a ainsi fait un stage à New York chez IBM, son projet de *master* à Pékin chez Microsoft et travaille maintenant dans la Silicon Valley. Un tout autre exemple, celui de Julia, montre une autre géographie, aussi alignée sur ses aspirations professionnelles tournant autour de la recherche en environnement et de la coopération. Après son échange à Madras, elle effectue un stage à Ouagadougou, travaille ensuite en Suisse, puis au Chili pendant plus d'une année, et effectue maintenant de nombreux allers et retours entre Lausanne et Madagascar, dans le cadre de sa recherche sur le développement de techniques agraires alternatives à la culture sur brûlis pratiquée localement. À propos de sa passion pour les problématiques environnementales, elle raconte : « *En fait c'est marrant, j'ai commencé à construire un peu toute ma vie là-dessus. En fait, c'est l'échange en Inde qui m'a donné l'inspiration pour tout ça. C'était pas du tout réfléchi à la base.* » Certains circuits personnel et professionnel suivent cette logique occupationnelle. La reconnaissance locale ou globale de la profession exercée, ainsi que sa performativité à travers l'(im)mobilité, est une dimension importante dans les dynamiques des parcours effectués par la suite.

Nous observons ici une première discontinuité entre l'échange étudiant qui, nous l'avons discuté auparavant, est un épisode relativement peu réfléchi en terme de destination, et les expériences de mobilité suivantes qui s'inscrivent dans une cohérence de parcours. En réalité, le recentrage de la mobilité sur l'activité professionnelle s'observe dès la possibilité du deuxième échange étudiant, au *master*. À ce propos, Steve nous dit : « *Enfin au master, tu te dis... Je trouve un projet, enfin je vais chercher un projet qui m'intéresse, plutôt qu'un endroit qui m'intéresse. Alors qu'au bachelor, tu t'en fous si tu n'as pas exactement les mêmes cours, tu prends un peu de retard... tu pars tranquille.* » Le récit de Laura va dans le même sens :

« *Au bachelor, je pense pas que [la destination] était... si déterminante que ça. Après, pour le master, c'est sur que ... là, je suis en train de réfléchir à mon sujet de mémoire... Si je peux partir quelque part, il faudrait idéalement que ce soit en lien avec mon mémoire.* » Sur la fin du programme universitaire, la mobilité se recentre sur le projet académique. La trajectoire personnelle doit s'aligner sur des cohérences disciplinaires, qui circonscrivent la manière dont la mobilité est pratiquée. Clémentine raconte, de la même manière, comment le choix du laboratoire de biologie déterminera le pays dans lequel elle partira faire de la recherche. Nous voyons ainsi que l'(im)mobilité est envisagée dans une cohérence longitudinale, selon le projet personnel ou l'activité professionnelle considérée. Le premier échange étudiant est cependant vu comme un laissez-passer de parcours.

Opportunités et exceptionnalisme

Les conditions horaires et salariales sont considérées comme meilleures en Suisse. Les répondants ont souvent entendu parler de la situation de l'emploi dans d'autres pays, par le biais de leurs amis ou lorsqu'ils étaient à l'étranger. Plusieurs personnes disent avoir prospecté un peu à l'étranger. Cependant, la comparaison des conditions de travail, ainsi que la facilité d'accès à l'emploi dans le pays où les études ont été effectuées, font préférer la Suisse. À ce sujet, Daniel raconte son expérience et celles de ses amis :

« Il m'est arrivé quelque chose qui arrive à beaucoup de Lausannois qui ont eu l'occasion de partir. Ils se rendent compte, lorsqu'ils commencent à s'intéresser au marché et tout, que les conditions de travail en Suisse sont très bonnes [...] J'ai des potes qui ont cherché un peu partout à l'étranger, ils se rendent compte que c'est pas facile de trouver quand tu n'es pas sur place. Et puis, j'ai des potes aussi comme moi, ils se rendent compte, que finalement ici... c'est cool... »

Nous retrouvons dans cet extrait la place centrale accordée au domaine professionnel. Face à la recherche d'emploi, nous avons d'abord des considérations en termes d'avantages. L'emploi suisse garantit un revenu économique et des congés conséquents, en comparaison aux autres pays. Ensuite, un écart se crée entre l'impression d'avoir cherché « *partout* », c'est-à-dire à distance, et la considération que pour trouver, il faudrait être « *sur place* ». L'expérience phénoménologique d'un monde personnel global interfère avec les possibilités réelles locales des personnes (Giddens, 1991, p. 187). Il est impossible d'être partout sur

place, et ce « *sur place* » devient l'endroit où les choses sont possibles par défaut. Le témoignage de Albane va aussi dans ce sens :

« J'avais postulé pour deux jobs au Japon et... finalement, ça avait rien donné. J'avais eu une entrevue en japonais pour Philip Morris et une en... anglais, c'était pour faire un stage au consulat suisse au Japon. Et... enfin, ce n'est pas parce que ça n'a pas marché que j'ai cherché en Suisse après. J'avais vu ces deux trucs, je m'étais dit "tiens j'essaie" et... après, je sais pas en fait pourquoi, mais j'ai pas cherché plus que ça au Japon après. »

Dans un objectif d'accès à l'emploi, nous sommes amenée à considérer que l'immobilité se produit parfois par défaut. Il est plus facile de trouver sur place. Nous voyons aussi réapparaître dans cet extrait un rapport à l'emploi en termes d'opportunisme. Plusieurs jeunes étant partis à l'étranger sont ouverts à travailler à l'étranger, cependant les opportunités ne sont pas données. Ils se retournent alors vers la Suisse, où des opportunités sont présentes. Dans ces conditions, la forme que prend le *life course* est en partie structurée par les opportunités, c'est-à-dire par les offres d'emploi extérieures.

À travers leurs années à l'université, les étudiants commencent à développer un réseau personnel de contacts qui facilite leur reconnaissance professionnelle. Sylvain raconte qu'il n'affectionne pas particulièrement la Suisse. Cependant, il dit être conscient de l'équilibre suivant dans sa vie : en Suisse, il peut faire ce qu'il aime pour vivre, c'est-à-dire écrire, car il fait déjà partie d'un réseau local de jeunes écrivains et a une certaine reconnaissance. Ailleurs, il se sentira mieux avec lui-même, mais son emploi sera « *alimentaire* ». Pour Sylvain, « *la question, ce n'est pas tant de savoir où aller dans le monde, mais plutôt quoi faire dans la vie, ça c'est la grande question* ». Deux éléments importants apparaissent ici. D'abord, nous sommes dans une compréhension du travail où l'aspiration personnelle et la profession forment un tout, ce qui nous incite à nuancer le fait que la mobilité est souvent considérée comme aspirationnelle (Skrbis et al., 2014). Nous discutons ce point dans la prochaine section. Ensuite, le réseau construit avec d'autres jeunes écrivains permet à Sylvain un support, des échanges, une reconnaissance et des possibilités de publication qu'il n'a pas ailleurs. L'existence d'un début de *capital social*, développé lors du temps à l'université, a son importance dans le choix de vivre en Suisse. En s'appuyant sur le capital symbolique de Bourdieu (1979), Alejandro Portes (1998) définit la notion de capital social comme la capacité des individus à s'assurer des bénéfices à travers leur participation à

différents réseaux. Le capital social est souvent pensé en termes d'accumulation personnelle, car les réseaux doivent être constitués par les individus. La nécessité de développer ce réseau professionnel apparaît aussi dans le témoignage de Cyril en relation à la mobilité :

« De manière concrète pratique, c'est vrai que le fait que je ne sois plus dans une structure universitaire, c'est plus difficile de faire des échanges [d'aller habiter à l'étranger]. Enfin, j'aurais pu tu vois, me dire "bah je prends... un... visa... working holiday, je me barre quelque part." J'y ai pensé une fois ou l'autre, mais... Je pense que y'a surtout le fait que j'avais envie de développer quelque chose dans le cinéma ici, du coup, j'avais besoin de me poser un moment en fait, pour voilà... pour développer ça et... faire des contacts, je pouvais pas...»

Dans cet extrait, nous voyons la nécessité pour Cyril de s'investir localement dans un réseau de contacts pour pouvoir exercer sa profession. L'immobilité une fois sorti de la structure universitaire correspond ainsi aussi à une stratégie d'accumulation d'un capital social orienté vers une réalisation professionnelle.

Nous aimerions revenir sur la dimension d'opportunisme à laquelle est liée l'(im)mobilité dans notre étude. Cette condition peut se résumer par les propos de Daniel : « *Sauf si on te le met vraiment sous le nez, moi je vais pas faire grand-chose pour partir de Lausanne.* » La redondance et l'évidence avec lesquelles cette affirmation apparaît dans les récits récoltés ont éveillé notre curiosité. Laura nous dit aussi :

« Je suis ouverte à l'idée d'aller ailleurs en fonction des propositions que... j'aurais ou pas [...], mais après, encore une fois, ça dépend aussi des possibilités qui se présenteront et... Voilà, on ne peut pas vraiment... Enfin, le choix ne nous incombe pas seulement à nous, je pense. Enfin, on verra, ma foi, comment ça se présente. »

Nous nous interrogeons sur cette tendance à concevoir le présent et le futur comme des occasions à saisir. Cette tendance, observable par d'autres, a par exemple fait la critique de Hugo Loetscher (1991), un intellectuel suisse, qui écrivait : « *Si le Bon Dieu avait été suisse, il serait toujours en train d'attendre le moment favorable pour créer le monde* ». Cela fait écho aux perspectives historiques amenées au chapitre 3, si bien que nous toucherions ici à une attitude relationnelle d'une certaine ampleur temporelle en Suisse.

Dans l'analyse de nos récits, cette manière d'imaginer le présent et le futur s'appréhende mieux sous la notion grecque du *kairos*, c'est-à-dire du bon moment pour agir. Hans Rāmō (1999) décrit le *kairos* comme « *human right moments to act – judiciously, and not when someone (or a thing) just happens to be in the right place at the right moment, doing*

the right thing » (p. 312). L'enjeu du *kairos* est de saisir « à quoi » les individus font référence pour décider que c'est « *le bon moment* ». La notion a été discutée récemment en relation au fait que sa construction contemporaine est chargée d'une longue histoire culturelle et d'implications politiques (Boer, 2013). Dans nos récits, la construction du *kairos* est telle qu'elle porte à choisir une alternative lorsqu'il y a un avantage dans les circonstances qui se présentent, ce qui veut dire aussi attendre qu'une occasion arrive à soi. La prise de risque induite par ce *kairos* est minimale. Cependant, le cas d'Albane nous montre aussi une discontinuité intéressante : « *Vu que j'ai pas de boulot et... que j'ai rien fait de super concret, je vois pas trop où je pourrais aller et quoi faire. Déjà que je ne trouve pas [de travail] en Suisse, je ne sais pas comment je trouverais dans un autre pays.* » Le sophisme que nous observons ici repose sur la croyance qu'en Suisse, les conditions sont meilleures et les opportunités plus nombreuses. La qualité du système suisse a été évoquée par plusieurs répondants comme raison pour y vivre. Nous voyons cependant ici que cette proposition persiste, même lorsque l'expérience personnelle montre une autre évidence. La relation entre l'(im)mobilité et l'idée de l'exceptionnalisme suisse ressort dans d'autres extraits. Magali raconte par exemple qu'elle devra toujours rentrer régulièrement passer un an ou deux en Suisse, malgré son désir de vivre à l'étranger. Elle décrit son expérience ainsi :

« Si je manque ici [en Suisse], au bout d'un moment, bah les gens... Ils oublient pas, mais ils comprennent pas. Enfin, t'es juste pas là. "Elle voyage", ils comprennent pas. Ils comprennent que t'es à l'étranger, mais ils comprennent pas... pourquoi est-ce que tu partiras de Suisse. »

Nous voyons ici que le mythe national de l'exceptionnalisme suisse induit une dynamique normative très forte de rétention à la mobilité. Il est incompréhensible de vouloir quitter la Suisse. Éliane, de l'Office de la mobilité, raconte aussi à ce sujet :

« Quand les étudiants reviennent [d'échange], ils voient tout ce qu'ils ont ici. C'est ce qui a sauvé la mobilité hein, parce que nos profs disaient toujours : "mais si vous les laissez partir au *bachelor*, ils vont s'ex-matriculer et ils vont finir ailleurs...", mais [le Président] avait vu juste, il a dit "mais... je ne crois pas... Il faut les laisser partir, parce que si on les laisse pas partir en 3e année, alors là... ils [...] voudront partir après." »

Dans cet extrait, nous retrouvons plusieurs éléments de discours. D'abord, les étudiants de retour d'échange peuvent apprécier « *tout ce qu'ils ont ici* », se rattachant ainsi une norme de l'excellence. Ensuite, la globalisation est pensée en termes de risque de fuite des étudiants

et, donc, il y a une nécessité de rétention par l'institution. Cependant, grâce au fait de l'exceptionnalisme suisse, les étudiants reviennent et la mobilité étudiante, paradoxalement, est sauvée. Nous pouvons voir une complémentarité entre le *kairos* opportuniste relevé chez plusieurs répondants et la rhétorique de l'exceptionnalisme national, qui contribue à faire croire que les meilleures opportunités se trouvent en Suisse. Cette complémentarité crée un mécanisme d'enfermement symbolique contribuant à l'immobilité. La dimension d'opposition à l'extérieur constitutive de la Suisse ne peut se résoudre que dans la circularité des mobilités. Ainsi, trois positions sont symboliquement possibles dans la mobilité suisse : la résidence locale, la mobilité temporaire, ou « *refaire sa vie* » comme le dit Clémentine. L'étude des considérations avancées par les répondants dans leur choix de résider ou revenir en Suisse dans le futur nous a ainsi permis de mettre en avant une première dynamique importante influençant les formes de mobilité pratiquées. Cette première approche nous invite à considérer ce que la mobilité permet de faire dans les expériences des répondants plutôt que d'être un objectif en soi.

5.2 Récits et usages de la mobilité

Dans cette section, nous nous intéressons à la manière dont la mobilité est vécue en relation au mécanisme constitutif de la Suisse que nous avons mis en évidence précédemment. Nous nous demandons à quoi cela sert d'être mobile, quand la mobilité n'est pas forcément aspirationnelle. Ensuite, nous exposons d'autres dynamiques qui interviennent dans les expériences d'(im)mobilité des répondants. Elles sont sollicitées différemment selon le moment de la vie et les expériences vécues passées.

Capital humain et réseaux personnels

Plusieurs répondants reportent que leur expérience à l'étranger leur a appris à avoir une attitude plus ouverte. Dimitri dit par exemple : « *C'est dur à expliquer... mais [mon échange] m'a peut-être rendu plus flexible dans... dans mes... disons, dans comment j'aborde une conversation avec quelqu'un qui ne vient pas de Suisse. Ça m'a permis de voir d'autres façons de faire les choses.* » Julia exprime aussi l'importance de ces apprentissages lors des épisodes de mobilité en lien avec son travail : « *[Être à l'étranger], ça t'apprend à avoir un esprit qui... à regarder sous différents angles la situation, tu sais. Vraiment... en sciences, ça te permet*

d'être plus créatif [...] j'étais beaucoup plus conventionnelle avant de voyager. » Suite à leur échange, les répondants notent tous un changement d'attitude dans la manière d'appréhender leur monde. Si ce changement s'articule différemment selon les expériences personnelles, tous se considèrent « *plus flexibles* » en comparaison à une manière antérieure d'être. Nous pouvons remarquer que les répondants parlent de divers apprentissages sociaux personnels, indépendamment de l'endroit où ils ont séjourné à l'étranger. Les séjours à l'étranger comportent ainsi une dimension pédagogique individuelle qui mène à une certaine flexibilité d'esprit face aux nouvelles situations qui se présentent. En ce sens, les séjours à l'étranger permettent aux répondants d'accumuler un certain *capital humain*. James S. Coleman (1988, p. 100) définit le capital humain comme « *created by changes in persons that bring about skills and capabilities that make them able to act in new ways* ».

Cette capacité à agir de nouvelles manières s'applique aussi au domaine des relations sociales, comme nous l'avons vu au précédent chapitre. L'accumulation de capital humain appliqué aux relations sociales peut créer de nouveaux axes de distinction (Bourdieu, 1979). À ce propos, Clémentine nous raconte :

« Avant de partir, j'étais souvent avec le même groupe de personnes, [...] C'est des gens que je vois encore beaucoup, mais c'est vrai que maintenant, je vois plus d'autres gens à côté. [...] Juste en fait... j'ai l'impression que [mes amis d'avant] sont moins... Ils ont beaucoup moins envie de rencontrer d'autres gens, ça les intéresse pas plus loin. Si je leur propose parfois de venir avec moi, ils sont là : "non... on connaît personne, on va pas ... " voilà. »

Plusieurs répondants racontent ainsi comment leurs relations d'amitié se sont diversifiées suite à leur retour d'échange. Les socialités apprises à l'étranger, basées sur l'ouverture à l'Autre, la spontanéité et la rencontre, se recréent dans les expériences locales de certains des répondants, entraînant une modification de leur réseau personnel local. Les milieux internationaux locaux présentant une certaine convivialité sont appréciés. Plusieurs répondants disent ainsi prendre part à des activités *X-change (Erasmus)* ou *Couchsurfing* après leur échange (entrevue avec Laura, le 16 juillet 2015). Julia dit aussi avoir réalisé dernièrement qu'elle n'avait presque plus d'amis suisses dans son quotidien lausannois. Magali réfléchit aussi son expérience dans le milieu international zurichois :

« Je suis quand même attirée par tout ce qui est international [...]... Pour moi, les gens qui ont vécu des choses différentes, qui n'ont pas vécu les choses que moi-même je

considère *mainstream*, c'est les gens qui... Ils vont pouvoir m'apprendre quelque chose, parce qu'ils ont vécu, tu vois. »

Nous voyons que ce qui plaît dans « *ce qui est international* » ici correspond au partage d'une certaine expérience de vie accumulée, qui n'est pas exclusive au fait international, et qui permet à Magali d'apprendre des choses, de se confronter et de réfléchir différemment. Plusieurs villes, telles que Lausanne, Zürich et Bâle sont ainsi reconnues pour le caractère convivial *international* qu'il est possible de trouver à l'échelle personnelle. Nous pouvons aussi remarquer que le fait international ne suffit pas à créer ce genre d'atmosphère, comme le raconte Deniz dans son expérience de Genève : « *Après, j'ai habité à Genève, mais j'ai jamais kiffé (apprécié) Genève par contre. J'ai pas réussi à me sentir adopté là-bas du tout, même si j'ai fait une année et que je connais bien la ville.* » Enfin, certaines socialités d'échange sont plus faciles à retrouver à l'échelle personnelle dans les petites villes. Laura nous dit, par exemple, en contrastant avec son expérience étudiante à Lausanne « *très grande aux normes suisses* » : « *Moi je me retrouve beaucoup plus dans une petite ville. Là, Neuchâtel, c'est un peu plus comme Turku en fait. Je trouve que c'est plus agréable simplement.* » D'autres observations de trajectoires vont dans ce sens, les communes de taille moyenne (30,000 habitants et moins) sont réinvesties, notamment pour le caractère organique des relations sociales permis par leur échelle. Enfin, plusieurs répondants vivent en Suisse entourés de leurs amis suisses comme avant, comme c'est le cas de Cyril. Ainsi, s'il n'y a rien de systématique, nous observons, dans certains cas, une modification des affinités relationnelles suite aux échanges étudiants.

Réfléchir sur le cours de sa vie

L'attitude plus ouverte des répondants leur permet aussi de mettre en perspective certaines manières de faire locales. Suite à leurs expériences à l'étranger, plusieurs personnes montrent un regard critique vis-à-vis de la société suisse, parfois considérée comme peu tournée vers l'extérieur. Andréa raconte par exemple la « *discrimination taciturne* » qu'il peut y avoir face aux étrangers en Suisse. Elle dit aussi avoir pris conscience de certaines formes de sexisme ambiant, suite à son expérience à Buffalo, où selon elle, « *un autre respect, extrêmement agréable, existait entre les gens* ». Pour Julia, « *les gens vivent dans leur cocon doré ici* ». La critique porte sur le manque d'ouverture, et aussi sur une sorte d'aliénation liée

à la qualité de vie matérielle. Jenny, une étudiante lausannoise tout juste arrivée à Montréal en mars 2016, explique aussi sa décision de repartir à l'étranger, après un retour de quelques mois en Suisse suite à son échange à Singapour : « *En Suisse, je me sens molle... et ce n'est pas moi !* » Les critiques sont fortes. Pour Andréa, le manque d'ouverture n'est cependant pas seulement le fait de la Suisse :

« J'ai un peu l'impression que les gens quand ils vivent ici [en Suisse], qu'ils ont toujours vécu là, ben... ils ont pas trop conscience du monde extérieur. Bon c'est la même chose aux USA hein, ils sont souvent... "America !"... On n'imagine pas qu'il y a un monde extérieur. Le monde extérieur est quelque chose d'extrêmement dangereux. C'est... un peu des fois des choses qui me... que je trouve un peu ... ennuyeuses de vivre ici. »

Ces différents témoignages montrent une forme de *séquestration de l'expérience* expérimentée personnellement ou reconnue chez d'autres personnes dans le contexte suisse. Anthony Giddens (1991, p. 149) définit la séquestration de l'expérience comme un résultat de la modernité. Selon cet auteur, la tendance moderne des institutions à contrôler l'environnement direct des individus induit une tension d'ordre moral entre le soi et la reproduction sociale. La « *mollesse* » et l'« *ennui* » exprimés dans ces extraits révèlent une privation du soi dans certaines expériences. À travers la mobilité, il est cependant possible pour ces répondants de prendre une distance critique par rapport à un soi local, à des normes de société et aussi de considérer un monde plus large que celui connu jusque-là. La manière dont la position d'un individu dans la société est vécue a ainsi un effet structurant important sur les mobilités. Nous avons discuté cet effet en relation à la rigidité du cadre familial au chapitre précédent. À une échelle différente, le même mécanisme se produit ici en relation à un cadre sociétal. Pour Jenny, le fait de se trouver « *molle* » en Suisse débouche sur un autre épisode de mobilité. Sylvain aussi dit qu'à chaque fois qu'il rentre en Suisse, il « *[se] demande ce qu'il fait là* ». Derrière le prétexte occupationnel pour être à l'étranger, c'est aussi une quête de soi qui se joue parfois dans les expériences de mobilité (Hage, 2005). Nos observations longitudinales montrent qu'une quête existentielle apparaît dans certains épisodes de mobilité des répondants en parallèle au projet occupationnel. Julia raconte, par exemple, la dimension personnelle de certains de ses terrains scientifiques à Madagascar :

«... Je sais que y'a deux trois trucs qu'allaient pas là [dans ma vie]. Et je me suis dit " Bon bah, je vais vraiment profité de Madagascar pour me couper de tout ça, pour

prendre... faire vraiment dix pas en arrière, avoir genre... une image plus objective de ce qu'il se passe dans ma vie, quoi. " »

Cette dimension existentielle n'est pas systématique. Elle ne peut être informée que par la perspective que les répondants ont sur leurs propres expériences, car la mobilité est rarement effectuée officiellement pour cette raison. Ainsi, derrière une trajectoire de mobilité liée en apparence à l'occupation, de nombreux épisodes personnels se cachent.

Dans le chapitre précédent, nous avons vu l'importance du réseau des amis, de l'envie de connaître le monde et de vivre d'autres choses. Ces dynamiques subsistent dans les épisodes de mobilité subséquents, cependant leur poids dans la prise de décision est très variable en fonction du moment de la vie. Les perspectives longitudinales des répondants sur leur *life course* montrent que les visites translocales aux amis ne sont plus une raison suffisante pour effectuer un séjour à l'étranger dans la suite de la vie, car d'autres priorités prennent place. Les relations de couple transnationales prennent plus d'ampleur dans certaines expériences de vie. D'abord, plusieurs des répondants ont rencontré leur partenaire actuel à travers une expérience de mobilité, si bien que leurs vies se lient d'une certaine manière à celle du partenaire. C'est par exemple lors de son échange à Turku que Laura a rencontré son copain, un étudiant français alors aussi en échange. Celui-ci habite maintenant en Allemagne et elle en Suisse, ce qui fait qu'ils voyagent beaucoup entre leurs deux lieux de résidence. Magali a elle rencontré Adrien à Zürich, un français de passage pour un séjour professionnel de trois mois en 2013. Magali et Adrien ont vécu leur relation translocale entre l'Estonie, Zürich et leurs voyages pendant plusieurs années. Nous pouvons alors voir que le départ de Magali pour Singapour à l'été 2015 est synchronique à celui de son copain qui prend un nouvel emploi à Johor Bahru, en Malaisie voisine. Derrière les projets professionnels individuels, c'est à nouveau une lecture relationnelle montrant la synchronisation de trajectoires interdépendantes qui peut se faire. Le départ professionnel de Deniz pour la Silicon Valley peut ainsi aussi se lire à travers la relation qu'il vit avec Anna, une Américaine d'origine chinoise qu'il a rencontrée lors de son séjour à Pékin. San Francisco constituait un compromis de résidence pertinent pour les deux personnes du couple.

Parmi nos huit répondants en couple, sept sont avec une personne qui est ou a été mobile. Le ou la partenaire est généralement originaire d'un autre pays, sauf dans le cas de Josselin et Clémentine, qui sortent ensemble. Dans l'intimité, les trajectoires de mobilité

individuelles sont aussi négociées en relation à celle du ou de la partenaire. Dans l'expérience des répondants, ce sont beaucoup de questions, de conflits, de réflexions, et un rapport fréquent à l'éventuelle fatalité du couple. Deniz plaisante ainsi : « *à la fin de l'année, je suis marié ou célibataire !* » La nature de la relation de couple vécue se transforme aussi à travers les mobilités pratiquées. Par exemple, Steve effectue des visites annuelles au Québec pour y voir sa copine québécoise rencontrée lors de son échange. Cependant, il se considère dans une relation incertaine, car aucun avenir commun n'est envisagé. Il décrit sa relation comme « *ouverte* », c'est-à-dire accommodant les aventures relationnelles de chacun, tout en gardant une forte intimité transatlantique. La mobilité réinvente des modes relationnels qui font l'objet d'une exploration ou aventure incertaine dans l'intimité (Walsh, 2009). Andréa raconte aussi comment elle a rompu avec son copain américain rencontré à Buffalo, car « *il y avait un océan entre nous au final, et ni l'un ni l'autre [ne] voulait vivre chez l'autre* ».

L'approche par le *life course* nous permet de voir que dans les années après l'échange académique, la synchronisation des trajectoires interdépendantes se fait de manière préférentielle autour du couple. Dans le contexte actuel, cette synchronisation nécessite de s'engager avec l'incertitude et la négociation des trajectoires individuelles. La coordination des trajectoires individuelles adresse directement l'existence même du couple. Si le couple prend plus d'importance, la possibilité d'une synchronisation conjoncturelle de sa trajectoire avec celle de ses amis est, cependant, toujours envisagée comme un événement qui peut se produire. Daniel nous dit par exemple :

« D'un seul coup, je sais pas moi, par exemple... y'a deux mois, j'étais dans mon poste RD, et Jean et Gus étaient tous deux en train de chercher du travail. S'ils étaient motivés pour faire un voyage et qu'ils m'auraient dit: "Mec, viens faire un voyage avec nous", j'aurais pas hésité, quoi. C'est une question de comment se profilent les choses. »

La synchronisation des trajectoires entre amis diminue plus tard dans la vie du fait des obligations différentes de chacun, contrairement à la période passée à l'université où chacun vit avec le rythme de l'institution. Cependant, nous voyons que lors de moments de transition communs entre deux emplois, des projets communs de mobilité ou autres sont envisagés comme possibles. L'identification des coordinations dans les projets de mobilité permet de mettre en avant certaines de ces relations d'interdépendance, inactives à certains moments de la vie, donnant une inclinaison particulière à la trajectoire personnelle à d'autres moments.

Dans les récits, les différents épisodes successifs d'(im)mobilité sont racontés en mettant en avant l'importance d'une rencontre, d'un lieu, d'une expérience ou d'une activité comme plus déterminant pour tel ou tel séjour précis. Un attachement particulier se développe avec les lieux habités du fait d'y avoir vécu. Ils constituent le cadre dans lequel les péripéties personnelles sont vécues. À ce propos, Deniz nous dit, par exemple :

« Quand t'as habité, t'as travaillé [quelque part], j'ai l'impression... ben Pékin, c'est un peu ma ville tu vois. S'il y avait un club de foot de Pékin, je les supporterais. Aussi Pittsburgh, voilà c'est aussi ma ville un peu. Et maintenant San Francisco, New York c'est ma ville aussi tu vois, et Bulle aussi, et Lausanne aussi. [...] Je me suis attaché à toutes les villes que j'ai dites... de manière particulière. »

Selon Andréa, « *parler aux gens, créer des amitiés [...] bêtement acheter ton lait à l'épicerie du coin* » à l'étranger fait toute la différence par rapport au fait d'être seulement en visite. Barbara Bender (2002) attire notre attention sur le fait que la manière dont les personnes lisent le paysage autour d'eux révèle une compréhension et une forme d'engagement qu'ils ont avec le monde. Les lieux habités à l'étranger constituent pour les répondants le cadre dans lequel les péripéties personnelles sont vécues. Ils permettent de spatialiser des moments de la vie à la fois dans des lieux, mais aussi à travers les personnes rencontrées, les activités pratiquées, etc. Les mobilités racontées permettent d'adresser une histoire personnelle dans l'expérience d'un espace relationnel ouvert. Nous pensons qu'elles contribuent à créer l'expérience phénoménologique d'un monde global de circulations. À ce propos, Daniel nous parle d'un décalage entre l'impression donnée par son expérience de vie passée et sa mobilité actuelle réelle :

« Dans ma tête, je me dis : "Non, mais... ça m'étonnerait que je reste à Lausanne longtemps." Mais concrètement, tu te dis : "mais qu'est-ce qu'il faudrait pour que tu restes pas à Lausanne longtemps alors ? "... En fait... tu t'aperçois que... t'es parti pour rester un moment. »

Nous voyons que l'histoire passée de mobilité participe à un potentiel ressenti de mobilité (Kaufmann et al., 2004). Les différentes formes d'(im)mobilité racontées par les répondants construisent une représentation de la vie qu'ils ont vécue. Rachel Green (2005) amène deux points intéressants, que nous pouvons appliquer à notre recherche, dans son étude sur les Balkans. Cette auteure s'intéresse aux différentes formes de déplacements racontées par les habitants de Pogoni, une zone frontalière entre la Grèce et l'Albanie. À travers le XX^e siècle,

les découpages changeants de la frontière ont amené les habitants de Pogoni, à l'origine nomades, à se déplacer selon certains vecteurs imposés, puis à s'immobiliser. Dans son analyse du phénomène, elle montre d'abord que « *the kinds of movements recounted for different periods were reported as being different, and [...] partly shaped many people's sense of different eras* » (p. 25). L'auteure suggère ensuite que pour les populations habituées à se déplacer, l'immobilité peut devenir une manière d'adresser un changement dans leur histoire. Nous pensons qu'à l'échelle individuelle, les épisodes successifs de mobilité et d'immobilité racontés par les répondants leur permettent précisément de dresser une forme de chronologie dans leur vie. Cela veut dire que selon les moments de la vie, une transition peut être marquée par le choix de la mobilité ou de l'immobilité. Plusieurs témoignages vont ainsi dans le sens que les épisodes de mobilité, et leurs relations avec la vie en Suisse, permettent de marquer la vie qui passe. Comme le dit Cyril, « *à chaque fois, il y a une sorte de... contraste* » créé entre les séjours à l'étranger et ceux en Suisse. Andréa raconte par exemple : « *J'ai pris un virage [dans ma vie], je sais pas si je l'aurais pris sans cette expérience.* » ou Daniel : « *y'a toujours enfin... y'a toujours un avant et un après Louisiane, clairement [...] parce que... tu t'épanouis beaucoup plus, avant... j'étais un peu tendu.* » Enfin, Julia constate en parlant de son parcours à l'étranger : « *En fait, tu vois ce que ça te fait devenir quoi. Enfin, c'est cool, mais... Ça te fait bien grandir, ça te fait bien changer, réfléchir à plein de trucs.* » Les récits des parcours de mobilité permettent ainsi de créer une chronologie individualisée, basée sur les expériences vécues et les réflexions qui en émergent. En ce sens, la mobilité permet une manière différente de raconter la vie, en dehors des linéarités institutionnelles.

Mobilité et négociation morale

Nous aimerions revenir sur la tension d'ordre moral soulevée précédemment entre le soi et la reproduction sociale (Giddens, 1991). Malgré la critique des normes locales, nous assistons à un (ré-)engagement des répondants avec les institutions suisses et ses modes de fonctionnement. Plusieurs répondants considèrent la situation comme « *paradoxe* » lorsque la relation à la Suisse est évoquée. Nous avons vu que la situation était complexe et multidimensionnelle. Nous commençons cependant à voir aussi que cette relation ne prend tout son sens qu'à travers la mobilité. Si nous avons pour l'instant insisté sur les dimensions cumulative et transitionnelle du *life course* dans l'explicitation longitudinale de l'(im)mobilité,

nous observons également différentes caractéristiques dans la manière de négocier cette relation qui font appel à des temporalités différentes.

D’abord, la situation « *paradoxe* » évoquée par les répondants en relation à la Suisse ne se négocie pas de manière égale à travers toutes les mobilités. Certaines formes de mobilité n’apparaissent tout simplement pas en tant que telle dans les récits. Magali raconte, par exemple, qu’à travers sa vie d’actuaire à Zürich, elle a effectué beaucoup de missions à l’étranger pour sa compagnie. Cependant, dans sa manière de raconter, ces séjours n’apparaissent jamais comme des expériences vécues de mobilité. Par contre, les conditions de travail en Suisse lui permettent de prendre un mois continu de vacances par an, qu’elle a systématiquement passé à l’étranger. Ce sont ces expériences-là qui apparaissent dans son récit. Pendant ses vacances, Magali est ainsi partie seule en *backpack* ou avec son copain à travers différents pays d’Amérique du Sud.

Dans la mobilité vécue, le soi a une place importante. Ce cas de figure se retrouve dans plusieurs récits de jeunes professionnels basés en Suisse et peut être appréhendé par la notion d’*(ir)réversibilité* des mobilités (Kaufmann, 2005). Selon Vincent Kaufmann, certaines mobilités sont *réversibles* dans la mesure où elles sont interchangeables dans l’expérience des individus, alors que d’autres sont *irréversibles* et ont un impact conséquent sur la vie des personnes. Les personnes ne se souviennent pas particulièrement des mobilités dites réversibles, car elles font partie de l’habitude, comme les déplacements pendulaires en milieu urbain ou les voyages d’affaires internationaux, par exemple. Les migrations d’établissement ou les mobilités résidentielles sont quant à elles irréversibles, car elles marquent la trajectoire de vie. Vincent Kaufman suggère aussi que le contexte contemporain conduit à une réversibilisation des mobilités pensées les plus irréversibles. Ainsi, une typologie des mobilités ne peut rendre compte de la signification des expériences pour les individus. La mobilité *vécue* significative qui apparaît cependant dans les récits des personnes est celle qui comporte cette dimension d’irréversibilité. Elle prend forme ici sur le temps personnel, c’est-à-dire en dehors de la structure de travail que nous avons discutée précédemment. Dans cette perspective, nous voyons que les épisodes de mobilité réversibles et irréversibles sont récursifs et se produisent selon des cycles de durées différentes.

Ensuite, un autre modèle de cyclicité apparaît dans le fait d’être longtemps à l’étranger. L’absence prolongée de la Suisse permet de s’extraire des obligations et pressions sociales

pour une durée indéfinie, malgré le fait qu'elle soit toujours construite comme temporaire. Deniz raconte par exemple son expérience continue à l'étranger en mettant en avant l'importance du caractère éphémère de sa situation :

« Quand tu pars à l'étranger [...] tu dois répondre à personne parce que t'es par toi-même. Voilà. Même pas à l'État, parce que t'es pas chez toi. T'as pas d'impôts à payer, t'as pas de facture de téléphone à payer [...]. Quand tu vas à l'étranger, tu prends une carte "Easy" et voilà. [...] Après bien sûr, au bout d'un moment... t'as ton administratif... comme... toi, j'imagine maintenant, t'es déjà dans la routine en quelque sorte (Je suis dans la routine ?)... Je sais pas, mais t'es déjà dans le pays en quelque sorte [...], moi je suis pas encore "immigré" vraiment dans tous ces pays non plus tu vois. »

Ce détachement facilité par la succession de visas temporaires spécifiques, dont celui d'étudiant en échange est parfois le premier d'une longue série, permet de maintenir un statut en marge des institutions. Deniz garde des liens forts avec la Suisse, et en même temps, il est toujours temporairement successivement ailleurs. Il se voit pourtant « *rentrer* » définitivement lorsqu'il aura des enfants. Le fait que la Suisse est un bon endroit pour élever ses enfants est mentionné de manière conséquente par plusieurs des répondants. Viry et al. (2009) montrent aussi que dans le cas de la Suisse, la représentation normative du parcours de vie familial, et la position relative dans laquelle chacun pense se situer par rapport aux étapes à franchir dans la construction normale d'un foyer, influence grandement la mobilité. La parentalité en Suisse a en effet tendance à imposer une résidence fixe aux parents, à l'intérieur même de la Suisse, du fait des particularités institutionnelles de chaque canton. La diversité inter-cantonale et le manque de correspondance en matière de système scolaire incitent à l'immobilité résidentielle dans le canton pour la période pré-universitaire, sans quoi les enfants doivent généralement refaire des années à l'école. Le choix envisagé de résider en Suisse au moment de la parentalité future, malgré la critique qui peut être exprimée plus tôt dans la vie, s'explique ainsi aussi en rapport à des objectifs de vie qui changent.

Nos observations montrent cette double relation à la Suisse chez plusieurs personnes, cependant, aucun de nos répondants n'est encore parent ou en voie de l'être dans l'immédiat. L'étude de René Levy et al. (2002) amène des points intéressants en relation à la famille suisse contemporaine. Selon ces auteurs, la famille suisse est marquée par son traditionalisme en termes de rôles et de prises de décision dans le foyer. Les auteurs soulèvent l'importance dans le maintien de cette organisation du contexte de vie extra-familial et de ses modes de

fonctionnement. Même lorsque les personnes ne sont pas forcément en accord avec ces régimes, elles jouent le jeu : « *a gendered functioning of the institutional environment where a couple lives may create strong incentives to accept sex-specific master-statuses even when the partners have other, e.g., egalitarian, normative convictions.* » (p. 33). Dans notre recherche, nous ne sommes pas en mesure de confirmer ce point du fait que nos répondants ne sont pas parents. De plus, nous avons vu que plusieurs couples ont vécu de manière translocale dans notre étude. Plusieurs répondantes critiquent aussi l'attitude de leurs amies suisses dans l'impératif de former un couple traditionnel avant l'âge de 30 ans. Il sera donc intéressant dans quelques années d'explorer cette dimension de la trajectoire des répondants, entre tradition institutionnalisée et auto-construction du parcours familial. Nous avons tout de même rencontré dernièrement le cas de jeunes parents suisses mobiles. Annie et Radu sont parents depuis février 2016. La première chose qu'ils constatent dans le fait suisse de leur parentalité concerne l'asymétrie institutionnalisée du congé parental qu'ils déplorent : un jour pour le père et trois mois pour la mère, contraignant Radu à retourner au travail tout de suite après la naissance¹⁵. Une grande ambiguïté réside ainsi dans l'engagement avec les institutions suisses et la reproduction des catégories traditionnelles à travers le cours de la vie. Une autre cyclicité semble émerger ici entre la résidence suisse, la mobilité et le temps de la parentalité.

Depuis la position du *life course* occupée par les répondants, nous voyons apparaître dans les récits une limite supérieure, celle de la parentalité. Les répondants situent leur expérience actuelle en fonction de la durée qu'ils s'imaginent avoir à vivre avant cette étape. Après avoir mentionné les qualités de la Suisse pour élever des enfants, Clémentine plaisante : « *mais j'ai encore le temps !* », Steve aussi : « *c'est pas encore pour bientôt.* » Cependant, un « *horizon 30-35 ans* » est mentionné avec plus d'insistance par d'autres répondants qui sont sur la fin de leur vingtaine. Pour eux, il s'agit de composer avec l'« *horloge biologique* » plutôt que de répondre à des attentes sociales. Dans son travail sur les représentations du vieillissement, Barbara Adam (2014) discute deux manières dont le futur est parfois construit : « *future as fate* » et « *future as fortune* ». Dans la première, le futur est vu comme une fatalité, dans le sens qu'il est prédéterminé par une force extérieure, les dieux ou les ancêtres. Dans la

¹⁵ Annie est satisfaite de la durée de son congé maternité. À noter aussi qu'elle est pédiatre à son compte et peut se permettre de le prolonger d'elle-même.

deuxième, les individus croient qu'ils peuvent créer leur futur à travers les actes du présent. Cette auteure attire notre attention sur le fait que la manière dont le futur est imaginé influence grandement la prise de décision, selon que les choix sont conçus comme ayant un impact sur la vie future ou non. Dans nos données, nous observons une forme de *fatalisme biologique* dans les représentations des répondants, qui conditionne la manière dont la vingtaine à vivre est imaginée (Barker, 2015).

Cependant, ce sont aussi les nouvelles problématiques relationnelles amenées par l'expérience vécue, au moment de considérer cette parentalité, qui permettent aux individus de se confronter à ces représentations. Thomas et Deniz parlent, par exemple, de la coordination nécessaire avec les trajectoires de leurs copines avec un délai imposé par l'horloge biologique. Les membres des couples ont en effet des projets personnels d'(im)mobilité dont les dynamiques ne sont que partiellement convergentes. À ce moment de leurs vies, le projet de la parentalité soulève des réflexions mêlant des idées de temps différents et faisant appel à la composition. La (re)production des représentations sur le cycle de vie fait état de différentes considérations éthiques contemporaines amenées par l'expérience de vie des répondants. Comme le remarque Marilyn Strathern (1992), dans son étude sur l'impact des nouvelles technologies reproductives sur la parenté en Angleterre :

« It is, in fact, this very capacity to think one is perpetuating old ideas, simply doing again what has been done at other times and in other places before, elsewhere, that is itself a profound engine for change . . . The sense of new values, new ideas, new epochs, comes from the conscious effort to make evident the values and ideas people already hold. » (p. 44)

Les perspectives longitudinales des répondants sur leur vie nous montrent comment le déroulement d'une vie est pensé comme étant le même depuis toujours, avec des étapes incontournables comme la parentalité, et comme complètement inédit aussi, car les circonstances et les réflexions sont différentes. La mobilité dans notre étude permet ainsi avant tout d'adresser le monde, d'en parler et d'y réfléchir.

Conclusion

L'importance donnée à la place de la Suisse dans les récits de mobilité récoltés nous a amenée à considérer les manières selon lesquelles les répondants sont liés à leur société

d'origine. Nous avons vu l'importance de l'attachement à la famille et aux amitiés de longue date, qui constituent une ressource affective, sécuritaire et intemporelle pour les répondants. Sur la fin de l'université, la trajectoire des répondants est fortement orientée sur la cohérence linéaire d'une carrière professionnelle. La reconnaissance globale ou locale des professions influence grandement l'(im)mobilité des participants. Par ailleurs, l'appréciation des conditions de vie en Suisse, amplifiée par le mythe national de l'exceptionnalisme, favorise la résidence locale. Ces relations constitutives conditionnent en partie la manière dont les personnes sont préférentiellement mobiles en Suisse.

En rapport à ce contexte, nous avons présenté d'autres dynamiques qui contribuent à l'(im)mobilité des répondants. La reconfiguration partielle du réseau personnel en Suisse permet, d'abord, de recréer à l'échelle personnelle les espaces sociaux appréciés dans les expériences vécues. La mobilité des répondants est très influencée par les exigences d'un projet professionnel linéaire, construit sur une partition traditionnelle du temps entre l'emploi et le loisir. En parallèle au projet de carrière, la mobilité permet cependant d'adresser d'autres dimensions de la vie selon les épisodes considérés dans la trajectoire personnelle. Des moments de quête existentielle, de quête personnelle, ainsi que des événements de synchronisation avec les vies d'autres personnes auxquelles les répondants sont liés, apparaissent comme des dynamiques d'(im)mobilité. Les formes que prend la mobilité discutée dans ce chapitre constituent un moyen moral pour concilier différentes dynamiques personnelles, relationnelles et sociétales parfois conflictuelles.

Conclusion

Cette recherche émerge des dynamiques de la mobilité expérimentées depuis le contexte académique suisse. Nous avons constaté que les expériences d'échange vécues par les étudiants lausannois sont rarement des épisodes isolés de mobilité. Au contraire, ils s'inscrivent dans des trajectoires d'(im)mobilité en construction. Dans ce mémoire, nous avons cherché à saisir le phénomène des échanges étudiants en dehors de sa conception linéaire habituelle. Les échanges étudiants constituent un séjour temporaire à l'étranger inséré dans la continuité des programmes universitaires locaux. Sans nier la structuration institutionnelle du phénomène, nous avons choisi de considérer la manière dont les échanges étaient vécus par de jeunes Suisses et ce qu'ils impliquaient dans leur vie présente et future. Les épisodes vécus de mobilité sont avant tout constitués de péripéties sociales. C'est au travers des rencontres éphémères, des amitiés, de la famille, des amours et des calendriers institutionnels que nous voulions comprendre la mobilité dans l'expérience de vie des jeunes Lausannois.

En sortant la mobilité étudiante de sa conception linéaire, nous nous intéressons ainsi aux discours sur le pouvoir formateur des échanges et sur l'internationalisation, non comme des caractéristiques intrinsèques du phénomène, mais comme des objets avec lesquels les répondants composent (Portes, 1997). Notre approche des échanges étudiants s'est alors centrée sur les expériences des personnes, sur leurs perspectives des relations sociales à travers leurs mobilités et de la vie au sens large. Dans cette perspective longitudinale et globale, plusieurs questions se posaient. Comment se déroulent les expériences d'échange à l'étranger ? Qu'est-ce que cela fait de partir loin pour la première fois ? Comment cette expérience s'insère-t-elle dans la période de transitions vers l'âge adulte ? Qu'est-ce qu'on fait lorsqu'on est en échange ? Avec qui et comment ? Qu'est-ce que les jeunes font dans leur vie après leur échange ? Quels sont leurs projets ? Comment ceux-ci prennent-ils forme ? Sur quelles logiques s'opèrent leurs choix de vie ? Quelles sont les dynamiques menant à l'(im)mobilité à différents moments de la vie ? Dans ce mémoire, nous avons ainsi tenté de faire ressortir comment la mobilité avait un impact dans le *life course* des jeunes issus du contexte suisse, tout en considérant que les trajectoires étudiées se formaient en relation à celles d'autres individus faisant partie de leurs réseaux sociaux (Elder, 1978).

Afin de répondre à notre problématique, nous avons récolté des données à travers l'analyse critique de la trajectoire du chercheur dans la mobilité étudiante suisse, ainsi que des entrevues menées auprès d'anciens étudiants de Lausanne partis un échange entre 2008 et 2013. Afin de comprendre l'ensemble relationnel dans lequel ces expériences étaient effectuées, ainsi que les discours encadrant la mobilité à Lausanne, nous avons retracé la construction historique de la Suisse en relation avec l'Europe. La neutralité politique se construit sur des pratiques traditionnelles de mobilité, ayant contribué à l'essor économique du pays et à la configuration contemporaine des relations étrangères de la Suisse. La neutralité positionne la Suisse de manière particulière dans les organisations supranationales, et est interprétée comme le résultat de l'exceptionnalisme suisse à l'intérieur des frontières du pays. La fermeture politique de la Suisse sur l'extérieur est considérée par les universités lausannoises comme une contrainte à l'internationalisation. La situation entraîne, par ailleurs, le sentiment d'une appartenance fragile à la communauté européenne de l'éducation supérieure, qui se maintient grâce aux efforts de personnes qui croient à sa nécessité. Les échanges étudiants à partir du contexte lausannois sont ainsi structurés à travers plusieurs ambiguïtés et contradictions relationnelles, impliquant des relations internationales historiques dans lesquelles l'espace européen est central.

Cette complexité relationnelle implique les stratégies institutionnelles ; elle n'apparaît pas directement dans les expériences d'échange vécues. Les départs en échange se font avec une confiance spontanée envers l'université et les partenariats proposés. Les échanges sont considérés comme une épreuve individuelle d'adaptation face à un nouvel environnement, ce qui colore les moments difficiles et les réflexions sur soi. Cependant, notre recherche montre aussi que l'échange étudiant n'est pas toujours volontaire à proprement parler. Les décisions de partir sont peu réfléchies et répondent aux opportunités proposées par l'université. L'entourage familial et les mobilités antérieures plus brèves ont aussi un impact sur les départs. Enfin, beaucoup d'étudiants partent en échange, parce que leurs amis sont partis avant ou que d'autres partent la même année. L'impulsion individuelle est ainsi fortement liée aux relations. L'échange à l'étranger est une possibilité de vivre différemment pendant une année. De manière spontanée, plusieurs activités sont expérimentées. En réalité, nous constatons que les étudiants en échange sont très ouverts à essayer beaucoup de choses, qu'il s'agisse par exemple d'activités locales, d'investissements sociaux avec les étudiants étrangers ou locaux,

de configurations sociales de résidence ou d'exploration touristique. Les subjectivités connues se transforment et des relations sociales de qualité nouvelle sont vécues par les répondants. Les apprentissages sur le social et sur soi qui découlent de ces expérimentations permettent aux étudiants de mettre en perspective leur propre culture, ainsi que celle où ils effectuent leur échange. La modification des exigences académiques habituelles permet par ailleurs aux étudiants en échange de s'approprier leur quotidien et d'acquérir une forme d'autonomisation.

Alors que l'échange étudiant est une décision relativement spontanée, les mobilités suivantes sont plus réfléchies. La structure universitaire et le marché de l'emploi incitent à la linéarité de parcours, si bien que les destinations sont pensées en termes de cohérence dans une démarche professionnelle. Certaines professions sont reconnues de manière globale, alors que d'autres nécessitent l'immobilité afin de répondre à la spécialisation du marché suisse. La nécessité de développer un capital social local pour entrer sur le marché du travail contribue aussi à la résidence en Suisse pour plusieurs répondants (Portes, 1998). De manière générale, la Suisse est centrale dans la vie future imaginée par les répondants. L'attachement familial et aux amis proches est très fort et nécessite une présence physique fréquente. Le chez-soi suisse est par ailleurs conçu comme un domaine absolu et immuable distinct du reste du monde. Ensuite, la qualité des institutions et de la vie en Suisse est avancée comme une raison évidente pour vouloir vivre en Suisse plus tard.

Les récits des répondants dévoilent un discours très présent sur les opportunités et leur présence préférentielle en Suisse. Notre analyse montre que cette manière de voir reflète le mythe national de l'exceptionnalisme, très ancré dans les institutions. Nous mettons en évidence que le mécanisme social qui se crée entre une manière de voir le moment présent construite historiquement sur l'opportunisme, c'est-à-dire que les décisions sont envisagées en fonction des circonstances, et une rhétorique concentrant les opportunités en Suisse contribue à l'immobilité. La construction de la Suisse comme une exception contribue à la positionner comme un domaine absolu distinct du reste du monde. La logique de cette construction implique que la mobilité depuis le contexte suisse ne peut être que circulaire, et que cette circularité est constitutive de la Suisse. De plus, plusieurs témoignages à composante aspirationnelle montrent que cette circularité est quasi incassable. Nous pensons que nous sommes ici dans le cas d'une ontologie invisible. En effet, cette configuration rappelle celle mise en avant par Karen et Barbara Fields (2014) dans leur étude de la construction de la race

aux États-Unis. Ces auteures montrent que le *racecrafting* américain repose sur une ontologie invisible qui fonctionne de la même manière que la sorcellerie d'Evans-Pritchard. L'exceptionnalisme fonctionne selon nous de la même manière et conditionne fortement la mobilité suisse. Nous aurions aimé approfondir ce point dans notre recherche, car nous trouvons fascinant de mettre cette dimension en relation avec le contexte global contemporain, conçu comme un monde d'échanges et de circulations. Si les subjectivités changent au fil des expériences de mobilité, qu'en est-il des ontologies invisibles et de leurs ancrages sensibles ? La question se pose aussi pour de futures recherches : quelles ontologies invisibles conditionnent les pratiques de mobilité des personnes ? Nous pensons que c'est dans cet espace d'investigation que se joue toute l'importance de l'analyse historique dans les mobilités contemporaines.

La résidence en Suisse est ainsi recherchée par les répondants, et ce même lorsque la société est critiquée pour ses discriminations autour de l'ethnicité, du genre ou pour un manque d'espace pour l'expression du soi. En Suisse, la construction de l'altérité se fait grossièrement selon une catégorisation simplifiée : Suisse, étranger toléré, étranger moins désirable et réfugié, qui est basée sur des critères ethniques. La manière dont nous avons construit notre recherche considérait uniquement des personnes d'origine suisse. La dimension du genre n'a pas été directement adressée dans notre recherche et nécessiterait un approfondissement. Quelques répondantes adressent le traditionalisme de leurs amies suisses quant à la recherche d'un partenaire dans la nécessité d'un mariage avant l'âge de 30 ans. Nous pouvons par ailleurs constater que nos répondantes sont toutes soit célibataires, soit en couple avec un Suisse ayant été mobile ou avec un étranger.

La manière dont les personnes concilient leurs convictions personnelles avec le cadre traditionnel suisse pourrait faire l'objet d'une enquête plus approfondie. À ce propos, nous voyons plusieurs moyens apparaître dans notre recherche. La position géographique de la Suisse au milieu de l'Europe facilite par exemple la mobilité fréquente des répondants sur le territoire européen pour des raisons professionnelles ou pour les weekends. La courte durée des temps de trajet permet de profiter de la diversité de l'espace européen, tout en restant dans un périmètre techniquement accessible de la Suisse. L'espace européen devient, dans ces expériences, le monde du quotidien, créant une autre extériorité avec le reste du monde. Des espaces de socialité porteurs d'une certaine convivialité se créent aussi en Suisse. À l'échelle

de leur réseau personnel, les répondants trouvent leur compte parmi des amis ayant vécu à l'étranger ou des étrangers. La petite taille des villes suisses favorise des relations à taille humaine qui sont aussi très appréciées des répondants.

Dans les expériences de vie des répondants, les épisodes de mobilité et d'immobilité se succèdent faisant apparaître ou disparaître des dimensions différentes selon les moments de la vie. Toujours sur le fond officiel d'une partition entre temps de travail et de loisir, certaines mobilités sont ainsi marquées par des composantes de quête existentielle, de quête personnelle, ou encore par des événements de synchronisation avec la vie du ou de la partenaire ou d'amis. La parentalité future, ou l'âge à partir duquel cette parentalité est pensée comme n'étant plus possible, semble par ailleurs être une limite temporelle en fonction de laquelle les répondants réfléchissent leurs choix de vie. La succession des épisodes d'(im)mobilité devient un moyen pour construire le cours de sa vie, ainsi que pour résoudre moralement les exigences parfois contradictoires de différents espaces. Nous voyons que les logiques de choix font appel à des dynamiques multiples qui s'expriment différemment selon les moments de la vie.

De manière générale, cette recherche montre que les histoires personnelles se tissent dans un ensemble relationnel ouvert liant différents endroits dans le monde. L'imprévu et les incertitudes font partie de la manière d'envisager le moment présent et le futur. La mobilité étudiée est considérée comme privilégiée et volontaire, en opposition aux migrations économiques, par exemple. Nous pensons que la notion de volontaire doit cependant être nuancée. En effet, dans notre recherche, nous voyons que les mobilités ne sont pas toujours réfléchies et calculées. Le rôle de l'université ou d'autres organismes dans la formation des cours de vie est soulevé. Lors de l'échange étudiant, la naïveté face aux propositions et l'envie d'exploration sont des impulsions qui suffisent à engendrer la mobilité. Nous considérons bien sûr les aspirations individuelles, cependant, nous montrons qu'elles peuvent s'exprimer dans d'autres domaines que la mobilité. Inversement, la mobilité n'est pas toujours aspirationnelle. Certaines mobilités feront partie du quotidien, alors que d'autres seront porteuses d'un sens différent pour les personnes (Kaufmann et al., 2004).

En adressant les choix d'(im)mobilité en relation au cours de vie général des personnes, nous sommes amenés à regarder quelles dimensions de la vie sont considérées comme naturelles, immuables, car c'est en relation à ces éléments fixes que les mobilités se

composent. Nous sommes aussi amenés à considérer les limites de notre vocabulaire, puisque des expériences diverses se vivent sous le titre de mobilité. Des études comparatives entre cette recherche et les perspectives d'autres jeunes dans le monde sur leur *life course* seraient intéressantes pour rendre compte des motifs de circulation différenciés qui se créent par rapport à ce qui est pensé incontournable dans la vie.

Enfin, une composante non exploitée de notre recherche, qu'il serait intéressant de pousser plus loin, repose dans le fait que certains répondants laissent entendre qu'ils pratiquent leurs activités professionnelles et académiques, qu'elles impliquent mobilité ou non, par défaut, en attendant de savoir quoi faire dans leur vie. Plusieurs disent que cela semble être « *la priorité numéro un dans la vie* », mais qu'ils n'ont aucune idée de ce qu'ils sont censés faire dans ce monde. Nous observons ainsi un engagement ambigu avec la profession exercée, entre des exigences linéaires de parcours et l'attente de quelque chose, qui semble relever du sens de soi sur le long terme. Ce point affleurant est à creuser, nous pensons, puisqu'il engage directement la recherche avec la complexité et la simplicité simultanées du quotidien. Les trajectoires des répondants montrent une négociation relativement subtile des structures rencontrées lors de leur expérience dans la mobilité, dans laquelle l'ambiguïté a une place importante.

Bibliographie

Abélès, Marc. 2008. *Anthropologie de la globalisation*. Paris: Payot.

Adam, Barbara. 2014. "Future Matters for Ageing Research." In *Imagining Futures: Methodological Issues for Research into Ageing*, edited by Joanna Bornat and Rebecca L. Jones, 11–25. The Representation of Older People in Ageing Research Series 13. Londres: Centre for Policy on Ageing.

Agulhon, Catherine, and Angela Xavier de Brito, eds. 2009. *Les étudiants étrangers à Paris: Entre affiliation et repli*. Paris: L'Harmattan.

Amit, Vered. 2007a. "Globalization through 'Weak Ties': A Study of Transnational Networks among Mobile Professionals." In *Going First Class?: New Approaches to Privileged Travel and Movement*, edited by Vered Amit, 53–71. EASA Series 7. New York: Berghahn Books.

———. 2007b. "Structures and Dispositions of Travel and Movement." In *Going First Class?: New Approaches to Privileged Travel and Movement*, 1–14. EASA Series 7. New York: Berghahn Books.

———. 2010. "Student Mobility and Internationalisation: Rationales, Rhetoric and 'Institutional Isomorphism.'" *Anthropology in Action* 17 (1): 6–18. doi:10.3167/aia.2010.170102.

———. 2011. "'Before I Settle Down': Youth Travel and Enduring Life Course Paradigms." *Anthropologica* 53 (1): 79–88.

———. 2012. "The Raptures and Ruptures of Mobility." *Identities* 19 (4): 501–9. doi:10.1080/1070289X.2012.676261.

———. 2015. "Circumscribed Cosmopolitanism: Travel Aspirations and Experiences." *Identities: Global Studies in Culture and Power* 22 (5): 551–68. doi:10.1080/1070289X.2014.975709.

Anderson, Benedict. 1991. *Imagined Communities: Reflections on the Origin and Spread of Nationalism*. Rev. and extended ed. Londres ; New York: Verso.

Arnett, Jeffrey Jensen. 2000. "Emerging Adulthood: A Theory of Development from the Late Teens through the Twenties." *American Psychologist* 55 (5): 469–80. doi:10.1037/0003-066X.55.5.469.

Bagnoli, Anna. 2009. "On 'an Introspective Journey', Identities and Travel in Young People's Live." *European Societies* 11 (3): 325–45. doi:10.1080/14616690902764674.

Ballatore, Magali. 2011. "Professional and Personal Paths for Europe's Qualified Youth. A Survey of French, Italian and English Ex-Erasmus Students' trajectories." <http://hdl.handle.net/2078.1/127261>.

Bandelier, André. 2002. "Échanges épistolaires et préceptorat des Lumières." *Documents pour l'histoire du français langue étrangère ou seconde*, no. 29: 145–73.

Barker, Gillian. 2015. *Beyond Biofatalism: Human Nature for an Evolving World*. New York: Columbia University Press.

Barnes, John Arundel. 1954. "Class and Committees in a Norwegian Island Parish." *Human Relations* 7 (1): 39–58. doi:10.1177/001872675400700102.

Barnick, Heather. 2010. "Managing Time and Making Space: Canadian Students' Motivations for Study in Australia." *Anthropology in Action* 17 (1): 19–29. doi:10.3167/aia.2010.170103.

Bauman, Zygmunt. 1992. *Intimations of Postmodernity*. Londres ; New York: Routledge.

Baissant, Michèle. 2007. "Penser les mémoires." *Ethnologie française* 37 (3): 389–94.

Bear, Laura. 2014. "Doubt, Conflict, Mediation: The Anthropology of Modern Time." *Journal of the Royal Anthropological Institute* 20: 3–30. doi:10.1111/1467-9655.12091.

Beck, Ulrich. 1992. *Risk Society: Towards a New Modernity*. Theory, Culture & Society. Londres: SAGE Publications.

Beechler, Schon, and Ian C. Woodward. 2009. "The Global 'war for Talent.'" *Journal of International Management*, The Emerging CEO Agenda in Multinational Companies, 15 (3): 273–85. doi:10.1016/j.intman.2009.01.002.

Bender, Barbara. 2002. "Time and Landscape." *Current Anthropology* 43 (4): 103–12. doi:10.1086/339561.

Biesta, Gert. 2002. "Bildung and Modernity: The Future of Bildung in a World of Difference." *Studies in Philosophy and Education* 21 (4): 343–51. doi:10.1023/A:1019874106870.

Black, J. Stewart, and Mark Mendenhall. 1991. "The U-Curve Adjustment Hypothesis Revisited: A Review and Theoretical Framework." *Journal of International Business Studies* 22 (2): 225–47.

Boer, Roland. 2013. "Revolution in the Event: The Problem of Kairós." *Theory, Culture & Society* 30 (2): 116–34. doi:10.1177/0263276412456565.

Boorstin, Daniel J. 1992 [1962]. *The Image: A Guide to Pseudo-Events in America*. New York: Vintage Books.

Bornschiefer, Simon. 2010. *Cleavage Politics and the Populist Right: The New Cultural Conflict in Western Europe*. The Social Logic of Politics. Philadelphia: Temple University Press.

Bott, Elizabeth. 1971 [1957]. *Family and Social Network; Roles, Norms, and External Relationships in Ordinary Urban Families*. 2e ed. New York: The Free Press, MacMillan Compagny.

Bourdieu, Pierre. 1994. *Raisons pratiques sur la théorie de l'action*. Paris: Éditions du Seuil.

———. 2007 [1979]. *La distinction: critique sociale du jugement*. Sens commun. Paris: Éditions de Minuit.

Brooks, Rachel, and Johanna Waters. 2010. "Social Networks and Educational Mobility: The Experiences of UK Students." *Globalisation, Societies and Education* 8 (1): 143–57. doi:10.1080/14767720903574132.

Brown, Phillip, and Stuart Tannock. 2009. "Education, Meritocracy and the Global War for Talent." *Journal of Education Policy* 24 (4): 377–92. doi:10.1080/02680930802669938.

Bynner, John. 2005. "Rethinking the Youth Phase of the Life-Course: The Case for Emerging Adulthood?" *Journal of Youth Studies* 8 (4): 367–84. doi:10.1080/13676260500431628.

Byram, Mike, and Fred Dervin, eds. 2009. *Students, Staff and Academic Mobility in Higher Education*. Newcastle, England: Cambridge Scholars Publishing.

Callan, Hilary. 1998. "Internationalization in Europe." In *The Globalization of Higher Education*, edited by Peter Scott, 44–57. Buckingham, England: SRHE and Open University Press.

Casparis, John. 1982. "The Swiss Mercenary System: Labor Emigration from the Semiperiphery." *Review (Fernand Braudel Center)* 5 (4): 593–642.

Castells, Manuel. 1998. *La société en réseaux: l'ère de l'information*. Paris: Fayard.

Chambers, Elizabeth, Mark Foulon, Helen Handfield-Jones, Steven Hankin, and Edward Michaels. 1998. "The War for Talent." *The McKinsey Quarterly*. 1(3): 44–57.

Chapman, Anne, and David Pyvis. 2006. "Quality, Identity and Practice in Offshore University Programmes: Issues in the Internationalization of Australian Higher Education." *Teaching in Higher Education* 11 (2): 233–45. doi:10.1080/13562510500527818.

Chronis, Athinodoros, Eric J. Arnould, and Ronald D. Hampton. 2012. "Gettysburg Re-Imagined: The Role of Narrative Imagination in Consumption Experience." *Consumption Markets & Culture* 15 (3): 261–86. doi:10.1080/10253866.2011.652823.

Cicchelli, Vincenzo. 2012. *L'esprit Cosmopolite: Voyages de Formation Des Jeunes En Europe*. Domaine Fait Politique. Paris: Presses de la Fondation nationale des sciences politiques.

Clarke, Nick. 2004. "Free Independent Travellers? British Working Holiday Makers in Australia." *Transactions of the Institute of British Geographers* 29 (4): 499–509. doi:10.1111/j.00202754.2004.00144.x.

Cohen, Anthony Paul. 1985. *The Symbolic Construction of Community*. Key Ideas. Chichester ; London ; New York: Tavistock Publications.

Cohen, Erik. 1996. "A Phenomenology of Tourist Experiences." In *The Sociology of Tourism: Theoretical and Empirical Investigations*, edited by Yiorgos Apostolopoulos, Stella Leivadi, and Andrew Yiannakis, 90–111. Londres ; New York: Routledge.

Coleman, James S. 1988. "Social Capital in the Creation of Human Capital." *American Journal of Sociology* 94: 95–120.

Colic-Peisker, Val. 2010. "Free Floating in the Cosmopolis? Exploring the Identity-Belonging of Transnational Knowledge Workers." *Global Networks* 10 (4): 467–88. doi:10.1111/j.1471-0374.2010.00298.x.

Conradson, David, and Alan Latham. 2005. "Friendship, Networks and Transnationality in a World City: Antipodean Transmigrants in London." *Journal of Ethnic and Migration Studies* 31 (2): 287–305. doi:10.1080/1369183042000339936.

———. 2007. "The Affective Possibilities of London: Antipodean Transnationals and the Overseas Experience." *Mobilities* 2 (2): 231–254. doi:10.1080/17450100701381573.

Davis-White Eyes, Allison. 2013. "(re)Presenting in a Global Village : Students of Color and the Study Abroad International Experience." Corvallis, Oregon: Oregon State University.

De Certeau, Michel. 1980. *Arts de faire*. Invention du quotidien 1. Paris: Union générale d'éditions.

Dubois, Alain, and Norbert Furrer, eds. 1997. *Gente ferocissima: mercenariat et société en Suisse (XVe-XIXe siècle): recueil offert à Alain Dubois*. Lausanne : Zürich: Editions d'en bas ; Chronos.

Du Bois, Pierre. 1983. "Mythe et Réalité Du Fossé Pendant La Première Guerre Mondiale." In *Union et Division Des Suisses: Les Relations Entre Alémaniques, Romands et Tessinois Aux XIXe et XXe Siècles*, 65–92. Lausanne: Editions de l'Aire.

Durkheim, Émile. 1978 [1893]. *De la division du travail social*. 10e éd. Bibliothèque de philosophie contemporaine. Paris: Presses universitaires de France.

Dyck, Noel. 2010. "Going South: Canadians' Engagement with American Athletic Scholarships." *Anthropology in Action* 17 (1): 41–54. doi:10.3167/aia.2010.170105.

Ebron, Paulla A. 1999. "Tourists as Pilgrims: Commercial Fashioning of Transatlantic Politics." *American Ethnologist* 26 (4): 910–32. doi:10.1525/ae.1999.26.4.910.

Elder, Glen H. 1974. *Children of the Great Depression : Social Change in Life Experience*. Chicago: University of Chicago Press.

———. 1978. "Family History and the Life Course." In *Transitions: The Family and the Life Course in Historical Perspective*, edited by Tamara K. Hareven, 17–64. Londres ; New York: Academic Press, inc.

———. 1994. "Time, Human Agency, and Social Change: Perspectives on the Life Course." *Social Psychology Quarterly* 57 (1): 4–15. doi:10.2307/2786971.

Epstein, Arnold Leonard. 1961. "The Network and Urban Social Organization." *Rhodes-Livingstone Journal* 29: 29–62.

Eriksen, Thomas Hylland. 2007. "Introduction." In *Globalization: The Key Concepts*, 1–14. Key Concepts. Oxford ; New York: Berg.

Fabian, Johannes. 1983. *Time and the Other : How Anthropology Makes Its Object*. New York: Columbia University Press.

———. 2001. *Anthropology with an Attitude: Critical Essays*. Stanford, Californie: Stanford University Press.

Faist, Thomas. 2013. "The Mobility Turn: A New Paradigm for the Social Sciences?" *Ethnic and Racial Studies* 36 (11): 1637–1646. doi:10.1080/01419870.2013.812229.

Favret-Saada, Jeanne. 1990. "Être Affecté." *Gradhiva : Revue D'histoire et D'archives de L'anthropologie*, no. 8: 3–10.

Fields, Karen E., and Barbara Jeanne Fields. 2014. "Witchcraft and Racecraft: Invisible Ontology in Its Sensible Manifestations." In *Racecraft: The Soul of Inequality in American Life*, 193–224. London: Verso.

Fleury, Autoine. 2009. "Traditions et rôle humanitaire de la Suisse." *Matériaux pour l'histoire de notre temps* 93 (1): 60–70.

Francillon, Roger. 2011. *De Rousseau à Starobinski: littérature et identité suisse*. Le savoir suisse 70. Lausanne: Presses polytechniques et universitaires romandes.

Froidevaux, Didier. 1997. "Construction de La Nation et Pluralisme Suisses: Idéologie et Pratiques." *Swiss Political Science Review* 3 (4): 1–30. doi:10.1002/j.1662-6370.1997.tb00224.x.

Fumasoli, Tatiana, and Benedetto Lepori. 2010. "Patterns of Strategies in Swiss Higher Education Institutions." *Higher Education* 61 (2): 157–78. doi:10.1007/s10734-010-9330-x.

Gallissot, René. 1987. "Sous l'identité, le procès d'identification." *L'Homme et la société* 83 (1): 12–27. doi:10.3406/homso.1987.2260.

Gardiner, Sarah, Brian King, and Hugh Wilkins. 2013. "The Travel Behaviours of International Students Nationality-Based Constraints and Opportunities." *Journal of Vacation Marketing* 19 (4): 287–99. doi:10.1177/1356766712471233.

Gargano, Terra. 2009. "(Re)conceptualizing International Student Mobility The Potential of Transnational Social Fields." *Journal of Studies in International Education* 13 (3): 331–46. doi:10.1177/1028315308322060.

Giddens, Anthony. 1991. *Modernity and Self-Identity: Self and Society in the Late Modern Age*. Stanford, Californie: Stanford university press.

———. 1994. "La Réflexivité." In *Les Conséquences de La Modernité*, 43–60. Paris: L'Harmattan.

———. 2007. *Europe in the Global Age*. Cambridge, UK: Polity Press.

Gilgunn, Meghan. 2010. "'Obviously It's Worth It': The Value of Being a Canadian Student Athlete in the U.S.A." *Anthropology in Action* 17 (1): 55–65. doi:10.3167/aia.2010.170106.

Gorman-Murray, Andrew. 2009. "Intimate Mobilities: Emotional Embodiment and Queer Migration." *Social & Cultural Geography* 10 (4): 441–60. doi:10.1080/14649360902853262.

Goulet, Jean-Guy A. 2011. "Comprendre et gérer la peur existentielle: approches anthropologiques de la religion et des rituels de guérison." *Ethnologies* 33 (1): 33.

Granovetter, Mark S. 1973. "The Strength of Weak Ties." *American Journal of Sociology* 78 (6): 1360–1380.

Green, Sarah F. 2005. "Marginal Margins." In *Notes from the Balkans: Locating Marginality and Ambiguity on the Greek-Albanian Border*, 1–39. Princeton, NJ: Princeton University Press.

Gstöhl, Sieglinde. 2002. *Reluctant Europeans: Norway, Sweden, and Switzerland in the Process of Integration*. Boulder, Londres: Lynne Rienner Publishers.

Gurvitch, Georges. 1964. "The Problem of Time." In *The Spectrum of Social Time*, 18–38. Synthese Library 8. Dordrecht, Netherlands: Reidel Publishing Company.

Hage, Ghassan. 2005. "A Not so Multi-Sited Ethnography of a Not so Imagined Community." *Anthropological Theory* 5 (4): 463–75. doi:10.1177/1463499605059232.

Hannerz, Ulf. 1980. *Exploring the City: Inquiries toward an Urban Anthropology*. New York: Columbia University Press.

———. 2003. "Being There... and There... and There! Reflections on Multi-Site." *Ethnography* 4 (2): 201–16. doi:10.1177/14661381030042003.

Hareven, Tamara K. 1978. "Introduction: The Historical Study of the Life Course." In *Transitions: The Family and the Life Course in Historical Perspective*, edited by Tamara K. Hareven, 1–16. London ; New York: Academic Press, inc.

Héger-Étienvre, Marie-Jeanne. 2011. "Bâle de L'humanisme à La Postmodernité: Une Tradition D'ouverture et D'accueil." *Revue Transatlantique D'études Suisses*, La Suisse, pays-carrefour? Enjeux culturels, politiques et historiques, 1: 7–18.

Hippler, Thomas, Chris Brewster, and Arno Haslberger. 2015. "The Elephant in the Room: The Role of Time in Expatriate Adjustment." *The International Journal of Human Resource Management* 26 (15): 1920–35. doi:10.1080/09585192.2015.1041762.

Hodges, Matt. 2008. "Rethinking Time's Arrow Bergson, Deleuze and the Anthropology of Time." *Anthropological Theory* 8 (4): 399–429. doi:10.1177/1463499608096646.

———. 2014. "Immanent Anthropology: A Comparative Study of 'process' in Contemporary France." *Journal of the Royal Anthropological Institute* 20 (S1): 33–51. doi:10.1111/1467-9655.12092.

Horn, Aaron S., and Gerald W. Fry. 2013. "Promoting Global Citizenship Through Study Abroad: The Influence of Program Destination, Type, and Duration on the Propensity for

Development Volunteerism.” *VOLUNTAS: International Journal of Voluntary and Nonprofit Organizations* 24 (4): 1159–79.

Hussy, Charles. 1995. “Territorialité, maillages et comportements politiques en Suisse, face à l’Union européenne.” *Cahiers de géographie du Québec* 39 (107): 275–86. doi:10.7202/022499ar.

Irvine, Richard. 2014. “Deep Time: An Anthropological Problem.” *Social Anthropology* 22 (2): 157–72. doi:10.1111/1469-8676.12067.

Jackson, Jane. 2011. “Cultivating Cosmopolitan, Intercultural Citizenship through Critical Reflection and International, Experiential Learning.” *Language and Intercultural Communication* 11 (2): 80–96.

Jones, Phillip W. 2000. “Globalization and Internationalism : Democratic Prospects for World Education.” In *Globalization and Education: Integration and Contestation Across Cultures*, edited by Nelly P. Stromquist and Karen Monkman, 27–42. Oxford: Rowman & Littlefield.

Jöns, Heike, and Michael Hoyler. 2013. “Global Geographies of Higher Education: The Perspective of World University Rankings.” *Geoforum* 46: 45–59. doi:10.1016/j.geoforum.2012.12.014.

Jorio, Marco. 2010. “Défense spirituelle.” *Dictionnaire historique de la Suisse*. Berne: Gilles Attinger. Consulté le 25 septembre 2015. <http://www.hls-dhs-dss.ch/textes/f/F17426.php>.

Jost, Hans Ulrich. 1986 [1982]. “Menace de repliement, 1914-1945.” In *Nouvelle histoire de la Suisse et des Suisses*, edited by Georges Andrey, Jean-Claude Favez, and Comité pour une nouvelle histoire de la Suisse, 2ème éd. rev. et augm., 91–178. Lausanne: Payot.

———. 2009. “Origines, interprétations et usages de la « neutralité helvétique ».” *Matériaux pour l’histoire de notre temps* 93 (1): 5–12.

Kaufmann, Vincent. 2005. “Mobilités et réversibilités : vers des sociétés plus fluides ?” *Cahiers internationaux de sociologie*, no. 118: 119–35.

Kaufmann, Vincent, Manfred Max Bergman, and Dominique Joye. 2004. “Motility : Mobility as Capital.” *International Journal of Urban and Regional Research* 28 (4): 745–56. doi:10.1111/j.0309-1317.2004.00549.x.

Kennedy, Paul. 2010. “Mobility, Flexible Lifestyles and Cosmopolitanism: EU Postgraduates in Manchester.” *Journal of Ethnic and Migration Studies* 36 (3): 465–82. doi:10.1080/13691830903426838.

Kreis, Georg. 2009. "La crise des années 1930 et la hantise de la « surpopulation étrangère »." *Matériaux pour l'histoire de notre temps* 93 (1): 13–22.

———. 2010a. "Nation." *Dictionnaire Historique de La Suisse*. Berne: Gilles Attinger. Consulté le 7 octobre 2015. <http://www.hls-dhs-dss.ch/textes/f/F17437.php>.

———. 2010b. "Sonderfall." *Dictionnaire Historique de La Suisse*. Berne: Gilles Attinger. Consulté le 7 octobre 2015. <http://www.hls-dhs-dss.ch/textes/f/F49556.php>.

Kriesi, Hans Peter, Boris Wernli, Pascal Sciarini, and Matteo Gianni. 1996. "Le clivage linguistique: problèmes de compréhension entre les communautés linguistiques en Suisse." *Culture, conditions de vie et sport*. Berne: Office fédéral de la statistique.

Lagger, Gaétan. 2009. "Participation Indirecte de La Suisse Aux Programmes D'éducation de l'UE - Evolution 1995 - 2007 et Exemples de Participation Suisse." Berne: Secrétariat d'Etat à l'éducation et à la recherche SER.

Larsen, Jonas. 2001. "Tourism Mobilities and the Travel Glance: Experiences of Being on the Move." *Scandinavian Journal of Hospitality and Tourism* 1 (2): 80–98. doi:10.1080/150222501317244010.

Levy, René, Eric Widmer, and Jean Kellerhals. 2002. "Modern Family or Modernized Family Traditionalism? Master Status and the Gender Order in Switzerland." *Electronic Journal of Sociology* 6 (4).

Linder, Wolf. 2010. *Swiss Democracy: Possible Solutions to Conflict in Multicultural Societies*. 3e éd. New York: Palgrave Macmillan.

Lindgren, Joakim, and Lisbeth Lundahl. 2010. "Mobilities of Youth: Social and Spatial Trajectories in a Segregated Sweden." *European Educational Research Journal* 9 (2): 192–207. doi:10.2304/eej.2010.9.2.192.

Lindholm, Charles. 2013. "The Rise of Expressive Authenticity." *Anthropological Quarterly* 86 (2): 361–95. doi:10.1353/anq.2013.0020.

Luck, James Murray. 1985. *A History of Switzerland: The First 100,000 Years: Before the Beginnings to the Days of the Present*. Palo Alto, Californie: Society for the Promotion of Science and Scholarship.

MacCannell, Dean. 1973. "Staged Authenticity: Arrangements of Social Space in Tourist Settings." *American Journal of Sociology* 79 (3): 589–603. doi:10.1086/225585.

Maire, Christelle, and Francesco Garufo. 2013. "Frontières territoriales et idéologiques." *Hommes & Migrations* 1304 (4): 127–33.

Martin, Brigitte. 2016. "Développement D'un Cosmopolitisme : L'expérience Des étudiants Participant à Un Programme de Mobilité de l'Université Laval." Québec, Canada: Université de Laval.

Meintel, Deirdre. 1992. "L'identité Ethnique Chez Les Jeunes Montréalais D'origine Immigrée." *Sociologie et Société* 24 (2): 73–89.

———. 1993. "Nouvelles Approches Constructivistes à L'étude de L'ethnicité." *Culture* 13 (2): 10–16.

Merleau-Ponty, Maurice. 1979. *Le visible et l'invisible: suivi de notes de travail*. Collection Tel; 36. Paris: Gallimard.

Messer, Dolores, and Stefan C. Wolter. 2006. "Are Student Exchange Programs Worth It?" *Higher Education* 54 (5): 647–63. doi:10.1007/s10734-006-9016-6.

Mitchell, James Clyde. 1966. "Theoretical Orientations in African Urban Studies." In *The Social Anthropology of Complex Societies*, edited by Michael Banton, 37–68. A.S.A. Monographs 4. Edinburgh: Tavistock Publications.

———. 1973. "Network, Norms and Institutions." In *Network Analysis: Studies in Human Interaction*, edited by Jeremy Boissevain and James Clyde Mitchell, 16–35. Change and Continuity in Africa. The Hague: Mouton.

———. 1975. "The Concept and Use of Social Networks." In *Social Networks in Urban Situations: Analyses of Personal Relationships in Central African Towns*, Reprinted with minor corrections., 1–50. Manchester: Manchester University Press.

Mitchell, Kristine. 2012. "Student Mobility and European Identity: Erasmus Study as a Civic Experience?" *Journal of Contemporary European Research* 8 (4): 490–518.

Modell, John, and Tamara K. Hareven. 1978. "Transitions: Patterns of Timing." In *Transitions: The Family and the Life Course in Historical Perspective*, edited by Tamara K. Hareven, 245–270. London ; New York: Academic Press, inc.

Molgat, Marc. 2007. "Do Transitions and Social Structures Matter? How 'Emerging Adults' Define Themselves as Adults." *Journal of Youth Studies* 10 (5): 495–516. doi:10.1080/13676260701580769.

Monnier, Victor. 2006. "Les péripéties de l'égalité en Suisse, de l'époque révolutionnaire à la première Constitution fédérale." In *Justice, liberté, égalité, fraternité : sur quelques valeurs fondamentales de la démocratie européenne*, edited by Olga Inkova, 131–151. Genève: Institut européen de l'Université de Genève.

Murphy-Lejeune, Elizabeth. 2002. *Student Mobility and Narrative in Europe: The New Strangers*. Routledge Studies in Anthropology. Londres ; New York: Routledge.

Mützenber, Gabriel. 1997. *Grands pédagogues de Suisse romande*. Lausanne: L'âge d'homme.

Noy, Chaim. 2004. "This Trip Really Changed Me: Backpackers' Narratives of Self-Change." *Annals of Tourism Research* 31 (1): 78–102. doi:10.1016/j.annals.2003.08.004.

Obenour, William L. 2004. "Understanding the Meaning of the 'journey' to Budget Travellers." *International Journal of Tourism Research* 6 (1): 1–15. doi:10.1002/jtr.466.

OECD. 2009. "Education at a Glance: OECD Indicators : 2009." Paris: OECD.

Olivier de Sardan, Jean-Pierre. 2008. *La rigueur du qualitatif: les contraintes empiriques de l'interprétation socio-anthropologique*. Anthropologie prospective 3. Louvain-La-Neuve: Academia-Bruylant.

Osiander, Andreas. 2001. "Sovereignty, International Relations, and the Westphalian Myth." *International Organization* 55 (2): 251–87. doi:10.1162/00208180151140577.

Paige, R. Michael, Elizabeth M. Stallman, Jasmina Josić, Gerald W. Fry, and Jae-Eun Jon. 2009. "Study Abroad for Global Engagement: The Long-term Impact of Mobility Experiences." *Intercultural Education* 20 (S 1-2): 29–44.

Portes, Alejandro. 1997. "Immigration Theory for a New Century: Some Problems and Opportunities." *The International Migration Review* 31 (4): 799–825. doi:10.2307/2547415.

———. 1998. "Social Capital: Its Origins and Applications in Modern Sociology." *Annual Review of Sociology* 24: 1–24.

Raffestin, Claude. 1990. "L'évolution géohistorique de la Confédération." In *Nouvelle géographie de la Suisse et des Suisses*, 23–34. Lausanne: Payot.

Rämö, Hans. 1999. "An Aristotelian Human Time-Space Manifold From Chronochora to Kairotopos." *Time & Society* 8 (2-3): 309–28. doi:10.1177/0961463X99008002006.

Ravinet, Pauline. 2010. "Comment le processus de Bologne a-t-il commencé ? La formulation de la vision de l'Espace Européen d'Enseignement Supérieur en 1998." *Education et sociétés* 2 (24): 29–44.

Rice, Kathleen. 2010. “‘Working on Holiday’: Relationships between Tourism and Work among Young Canadians in Edinburgh.” *Anthropology in Action* 17 (1): 30–40. doi:10.3167/aia.2010.170104.

Richards, Greg. 2008. *Youth Travel Matters: Understanding the Global Phenomenon of Youth Travel*. Madrid, Spain: World Tourism Organization.

Rickly-Boyd, Jillian M. 2012. “Authenticity & Aura, a Benjaminian Approach to Tourism.” *Annals of Tourism Research* 39 (1): 269–89. doi:10.1016/j.annals.2011.05.003.

Ricœur, Paul. 1969. *Le conflit des interprétations: essais d’herméneutique*. Ordre philosophique. Paris: Editions du Seuil.

———. 1978. “The Metaphorical Process as Cognition, Imagination, and Feeling.” *Critical Inquiry* 5 (1): 143–59.

Rizvi, Fazal. 2005a. “International Education and the Production of Cosmopolitan Identities.” *RIHE International Publication Series* 9: 77–92.

———. 2005b. “Rethinking ‘Brain Drain’ in the Era of Globalisation.” *Asia Pacific Journal of Education* 25 (2): 175–92. doi:10.1080/02188790500337965.

Rjéoutski, Vladislav, and Alexandre Tchoudinov, eds. 2013. *Le Précepteur Francophone En Europe, XVIIe - XIXe Siècles*. Paris: L’Harmattan.

Roche, Daniel. 1988. *Les Républicains des lettres: gens de culture et lumières au XVIIIe siècle*. Nouvelles études historiques. Paris: Fayard.

Rodman, Margaret C. 2007. “Privileged Time: Volunteers’ Experiences at a Spiritual Educationnal Center in Hawaii.” In *Going First Class?: New Approaches to Privileged Travel and Movement*, edited by Vered Amit, 144–158. EASA Series 7. New York: Berghahn Books.

Roy, Sujama, and Kevin Hannam. 2013. “Embodying the Mobilities of the Darjeeling Himalayan Railway.” *Mobilities* 8 (4): 580–94. doi:10.1080/17450101.2012.745695.

Shaffer, Tracy Stephenson. 2004. “Performing Backpacking: Constructing ‘Authenticity’ Every Step of the Way.” *Text and Performance Quarterly* 24 (2): 139–60. doi:10.1080/1046293042000288362.

Sidhu, Ravinder. 2008. “The ‘brand Name’ Research University Goes Global.” *Higher Education* 57 (2): 125–40. doi:10.1007/s10734-008-9136-2.

Simmel, Georg. 1950. *The Sociology of Georg Simmel*. Glencoe: Free Press.

Sirinelli, Jean-François. 2013. *Désenclaver l'histoire : Nouveaux regards sur le XXe siècle français*. Paris: CNRS.

Skrbis, Zlatko, Ian Woodward, and Clive Bean. 2014. "Seeds of Cosmopolitan Future? Young People and Their Aspirations for Future Mobility." *Journal of Youth Studies* 17 (5): 614–25. doi:10.1080/13676261.2013.834314.

Smith, Michael Peter, and Adrian Favell, eds. 2006. *The Human Face of Global Mobility: International Highly Skilled Migration In Europe, North America And The Asia-Pacific*. Comparative Urban and Community Research 8. New Brunswick, NJ: Transaction Publishers.

Spencer, Liz, and Raymond Edward Pahl. 2006. *Rethinking Friendship: Hidden Solidarities Today*. Princeton, NJ: Princeton University Press.

Strathern, Marilyn. 1992. *Reproducing the Future : Essays on Anthropology, Kinship, and the New Reproductive Technologies*. New York: Routledge.

Stromquist, Nelly P. 2007. "Internationalization as a Response to Globalization: Radical Shifts in University Environments." *Higher Education* 53 (1): 81–105. doi:10.1007/s10734-005-1975-5.

Svašek, Maruška, and Zlatko Skrbis. 2007. "Passions and Powers: Emotions and Globalisation." *Identities* 14 (4): 367–83. doi:10.1080/10702890701578415.

Swatos, William H., and Luigi Tomasi. 2002. *From Medieval Pilgrimage to Religious Tourism : The Social and Cultural Economics of Piety*. Religion in the Age of Transformation. Westport, Connecticut: Praeger.

Taboada Leonetti, Isabelle. 1994. "Intégration et Exclusion Dans La Société Duale. Le Chômeur et L'immigré : Le Contexte D'accueil: Inclusion, Exclusion et Métissages." *Revue Internationale D'action Communautaire*, no. 71: 93–103.

Takeuchi, Riki. 2010. "A Critical Review of Expatriate Adjustment Research Through a Multiple Stakeholder View: Progress, Emerging Trends, and Prospects." *Journal of Management* 36 (4): 1040–64. doi:10.1177/0149206309349308.

Tarrius, Alain. 2000. *Les nouveaux cosmopolitismes: mobilités, identités, territoires*. Monde en cours. Série Essai. La Tour d'Aigues: Éditions de l'Aube.

Teichler, Ulrich. 1998. "The Role of the European Union in the Internationalization of Higher Education." In *The Globalization of Higher Education*, edited by Peter Scott. Buckingham, England: SRHE and Open University Press.

Teichler, Ulrich, and Volker Jahr. 2001. "Mobility During the Course of Study and After Graduation." *European Journal of Education* 36 (4): 443–58. doi:10.1111/1467-3435.00081.

Teichler, Ulrich, and Harald Schomburg, eds. 2011. *Employability and Mobility of Bachelor Graduates in Europe. Key Results of the Bologna Process*. Rotterdam, Netherlands: Sense Publishers.

Thomassen, Bjron. 2014. *Liminality and the Modern: Living through the in-Between*. Farnham, Surrey ; Burlington, VT: Ashgate.

Turner, Edith. 2012. *Communitas: The Anthropology of Collective Joy*. New York: Palgrave Macmillan.

Turner, Victor. 1969. *The Ritual Process : Structure and Anti-Structure*. Lewis Henry Morgan Lectures ; 1966. Chicago: Aldine.

Urry, John. 1990. *The Tourist Gaze: Leisure and Travel in Contemporary Societies*. Theory, Culture & Society. London: Sage Publications.

———. 1999. "Automobility, Car Culture and Weightless Travel: A Discussion Paper." Lancaster University.

———. 2008. "Moving on the Mobility Turn." In *Tracing Mobilities: Towards a Cosmopolitan Perspective*, edited by Weert Canzler, Vincent Kaufmann, and Sven Kesselring, 13–24. Transport and Society. Aldershot, England ; Burlington, VT: Ashgate.

Vallet, Guillaume. 2010. "La Suisse et l'Union européenne : une énigme ?" *Idées économiques et sociales* 160 (2): 54–64.

Viry, Gil, Vincent Kaufmann, and Eric Widmer. 2009. "La grande mobilité géographique pour des raisons professionnelles en suisse : une étape de vie préparentale ?" *Recherches familiales* 6 (1): 67–80.

Vlacos, Sophie. 2014. *Ricœur, Literature and Imagination*. New York: Bloomsbury.

Waldis, Barbara, and Thierry Wendling. 2002. "La Suisse, ses ethnologies et ses ethnologues." *Ethnologie française* 32 (2): 197. doi:10.3917/ethn.022.0197.

Walsh, Katie. 2009. "Geographies of the Heart in Transnational Spaces: Love and the Intimate Lives of British Migrants in Dubai." *Mobilities* 4 (3): 427–45. doi:10.1080/17450100903195656.

Weibel, Andrea. 2012. "Démocrates suisses (DS)." *Dictionnaire historique de la Suisse*. Berne : Gilles Attinger. Consulté le 25 avril 2016, <http://www.hls-dhs-dss.ch/textes/f/F17409.php>.

Williams, Ryan Owen. 2013. "Experiencing Citizenship in a Globalizing World: The Impact of Off-Campus Programs." Syracuse, NY: Syracuse University.

Xavier, Christine Anita, and Lubna Alsagoff. 2013. "Constructing 'world-Class' as 'global': A Case Study of the National University of Singapore." *Educational Research for Policy and Practice* 12 (3): 225–38. doi:10.1007/s10671-012-9139-8.

Yodanis, Carrie, and Sean R. Lauer. 2005. "Foreign Visitor, Exchange Student, or Family Member? A Study of Au Pair Policies in the United States, United Kingdom, and Australia." *International Journal of Sociology and Social Policy* 25 (9): 41–64. doi:10.1108/01443330510791171.

Zweig, Stefan. 1935. *Erasme: grandeur et décadence d'une idée*. Paris: Grasset.

Médiagraphie

« Communautés d'Unterwald, Uri et Schwytz. Le pacte fédéral pour la défense des libertés », traduction du pacte fédéral de 1291, disponible sur le site du Conseil Européen : http://explorehumanrights.coe.int/wp-content/uploads/2010/11/Suisse_edh.pdf, (dernière consultation, le 6 juin 2016).

Confédération Suisse, « Le Pacte fédéral du 1^{er} août 1291 » sur le site de la Confédération : <https://www.admin.ch/gov/fr/accueil/conseil-federal/histoire-du-conseil-federal/pacte-federal-1er-aout-1291.html?lang=fr>, (dernière consultation, le 7 septembre 2015).

Confédération Suisse, « Loi sur l'encouragement et la coordination des hautes écoles », sur le site de la Confédération : <https://www.admin.ch/opc/fr/classified-compilation/20070429/index.html>, (dernière consultation, le 29 avril 2016).

EPFL, « Échange : partir », sur le site de l'EPFL : <http://sac.epfl.ch/partir-en-echange>, (dernière consultation, le 29 avril 2016).

« Les Suisses au Vatican », histoire de la garde pontificale, sur le site du Vatican : http://www.vatican.va/roman_curia/swiss_guard/swissguard/storia_fr.htm#Les%20Suisses%20au%20Vatican, (dernière consultation, le 5 juin 2016).

UniL, « Évolution de la mobilité internationale sur les dix dernières années », sur le site de l'UniL : <https://www.unil.ch/echanges/home/menuintst/linternational-a-lunil/evolution-de-la-mobilite.html>, (dernière consultation, le 24 mai 2016).

UniL, « Le choc culturel », sur le site de l'UniL : <https://www.unil.ch/echanges/home/menuguid/pour-les-etudiantes/choc-culturel.html>, (dernière consultation, le 25 mai 2016).

UniL, « L'international à l'UNIL - Stratégie internationale » sur le site de l'UniL : <https://www.unil.ch/echanges/home/menuintst/linternational-a-lunil.html>, (dernière consultation, le 29 avril 2016).

Site « Blog échanges, Le blog des étudiants de l'UNIL en échange » : <http://wp.unil.ch/blogechanges/>, (dernière consultation, le 12 décembre 2015).

Site de ESN : <http://esn.org/>, (dernière consultation, le 29 avril 2016).

Annexes

Liste des informateurs

Afin de respecter la confidentialité des répondants, la plupart des noms donnés ici sont des pseudonymes. Les noms d'Éliane, Responsable de l'Office de la mobilité à l'EPFL, de Thomas, impliqué dans ESN, et de quelques-uns des répondants sont les originaux suite à leur accord pour l'utilisation de leur nom.

Sylvain

Né en Suisse de parents suisses, 27 ans.

Il grandit à Poliez-Pittet (Canton de Vaud, 600 habitants, 15 km de Lausanne).

Trajectoire de mobilité :

- À 17 ans, passe une année à Bâle pour la *maturité* bilingue ;
 - À 19 ans, passe 4 mois à Düsseldorf pour un emploi d'été, puis quelques mois en Angleterre pour apprendre l'anglais ;
 - À 20 ans, entrée à l'UniL, disciplines d'étude : littérature, science politique, allemand.
- Échange au *bachelor* : **2010-2011 à Evansville, Indiana**, avec des road-trips à travers les États-Unis ;
- En 2012, séjour de 5 mois à Madagascar, bénévole dans un centre pour enfants sourds ;
 - Master « Études françaises et francophones dans le contexte européen » à l'UniL, programme conjoint à mobilité intégrée entre Lausanne, Berlin, Paris et Venise ;
 - Diplômé en 2015, plusieurs projets de création littéraire en Suisse et travail pour les archives d'une auteure genevoise décédée.

Laura

Née en Suisse de parents suisses, origine tessinoise, 25 ans.

Elle grandit à Arziers (Canton de Vaud, 2200 habitants, 43 km de Lausanne).

Trajectoire de mobilité :

- En 2010, entrée à l'UniL, disciplines d'étude : philosophie, sciences sociales.
- Échange au *bachelor* : **2012-2013 à Turku, Finlande**, avec voyages en Russie, Estonie, Lettonie et Scandinavie ;
- En 2015, débute un master en anthropologie à Neuchâtel.

Partenaire français, étudiant en Allemagne, rencontré lors de son échange à Turku.

Andréa

Née en Suisse de parents suisses, 23 ans.

Elle grandit à Épalinges (Canton de Vaud, 8200 habitants, 5 km de Lausanne).

Trajectoire de mobilité :

- En 2010, entrée à l'UniL, disciplines d'étude : littérature, linguistique.

Échange au *bachelor* : **2012-2013 à Buffalo**, avec des road-trips à travers les États-Unis ; mineure aux US (majeure en Suisse) pendant le début de son échange ; partenaire américain, rupture suite au retour en Suisse.

- En 2015, débute un master en sciences cognitives à Neuchâtel.

Cyril

Né en France de parents français, 30 ans. Déménagement en Suisse à l'âge de 8 ans, migration économique du père. Il grandit à Étoy (Canton de Vaud, 2600 habitants, 24 km de Lausanne).

Trajectoire de mobilité :

- Avant 2003, quelques semaines à Zürich et au Québec, séjours de découverte ;

- À 18 ans, passe 9 mois en Australie (3 mois avec des cours d'anglais, 6 mois en backpack) ;

- En 2004, entrée à l'UniL, disciplines d'étude : anglais, chinois et histoire des religions.

Échange au *bachelor* : **6 mois à Taipei en 2007** avec des visites au Japon ;

- Master à l'UniL, disciplines : anglais et esthétique du cinéma.

Échange d'une année en 2009-2010 à Vancouver ;

- Après 2011, vit à Lausanne, développement du réseau cinéma en Suisse, visites au Japon ;

- En 2013, études à la Haute École de Pédagogie (HEP) pour être prof d'anglais au *gymnase*.

Albane

Née en Suisse de parents suisses, 26 ans.

Elle grandit à Épalinges (Canton de Vaud, 8200 habitants, 5 km de Lausanne).

Trajectoire de mobilité :

- En 2008, part 5 mois en Australie apprendre l'anglais ;

- En 2009, entrée à l'UniL, disciplines d'étude : japonais, cinéma.

Échange au *bachelor* : **2010-2011 à Tokyo** ;

- Plusieurs visites au Japon et en Chine depuis ;

- Depuis 2012, plusieurs stages en Suisse dans l'édition ou les festivals de film.

Deniz

Né en Suisse, mère suisse, père turc, 28 ans.

Migration du père à l'âge de 25 ans depuis Istanbul, parti « à l'aventure » avec son cousin.

Il grandit à Bulle (Canton de Fribourg, 21400 habitants, 50 km de Lausanne).

Trajectoire de mobilité :

- En 2006, entrée à l'EPFL, discipline d'étude : informatique.
- Échange au *bachelor* : **2008-2009 à Pittsburgh**, avec des road-trips à travers les États-Unis ;
- Stage de 4 mois à New York, puis voyages en backpack au Pérou et au Québec ;
- Master à l'EPFL, avec échange de 6 mois en 2011 à Pékin, avec des voyages aux Philippines, à Taiwan, en Corée du Sud ;
- Rencontre de sa partenaire, Américaine d'origine chinoise, qui habite à Pékin, allers et retours entre Pékin et Genève pendant un à deux ans ;
- Déménagement conjoint à San Francisco, travaille dans la Silicon Valley depuis 2014.

Dimitri

Né en Suisse de parents suisses, 27 ans.

Il grandit à Morges (Canton de Vaud, 14600 habitants, 13 km de Lausanne).

Trajectoire de mobilité :

- En 2007, entrée à l'EPFL, discipline d'étude : microtechnique.
- Échange au *bachelor* : **2009-2010 à Pittsburgh**, avec des road-trips à travers les États-Unis ;
- Master à l'EPFL, puis stage à l'Agence spatiale européenne en Hollande pendant un an ;
- Débute un doctorat à Lausanne, puis abandonne pour un emploi d'ingénieur à Lausanne.

Steve

Né en Suisse, mère américaine, père écossais, 23 ans.

Il grandit à Ollon (Canton de Vaud, 6900 habitants, 50 km de Lausanne).

Trajectoire de mobilité :

- Année sabbatique avant l'université, part faire du snowboard avec un ami à Jackson Hole, Wyoming pendant une année ;
- En 2010, entrée à l'EPFL, discipline d'étude : sciences de la vie.
- Échange au *bachelor* : **2012-2013 à Montréal**, avec des road-trips à travers les États-Unis et au Québec ;
- Master à l'EPFL en sciences de la vie.

Partenaire québécoise rencontrée lors de son échange, visites transatlantiques, relation incertaine.

Julia

Née en Suisse de parents suisses, 28 ans.

Elle grandit à Martigny (Canton du Valais, 15600 habitants, 70 km de Lausanne).

Trajectoire de mobilité :

- En 2006, entrée à l'EPFL, discipline d'étude : sciences de l'environnement.

Échange au *bachelor* : **2008-2009 à Madras, Inde**, avec un retour par les terres jusqu'à Moscou à la fin de l'année ;

- Stage à Ouagadougou pendant 4 mois ;
- Master à l'EPFL, avec échange de 6 mois en 2011 à Brisbane, Australie ;
- Travaille à Lausanne dans un bureau d'études pendant un an et demi, puis démissionne, part en backpack en Amérique du Sud, avant de s'installer à Santiago de Chile pendant un an et demi ; apprentissage de l'espagnol et deuil amoureux ;
- En 2013, débute un doctorat à Lausanne, recherche sur la culture sur brûlis à Madagascar ;
- Plusieurs visites à Montréal en 2015, car partenaire de l'époque québécois rencontré lors du stage à Ouagadougou.

Magali

Née en Suisse de parents suisses, 28 ans.

Elle grandit à Martigny (Canton du Valais, 15600 habitants, 70 km de Lausanne).

Trajectoire de mobilité :

- Voyages en Europe avec ses amis vers l'âge de 15 ans ;
- En 2006, entrée à l'EPFL, discipline d'étude : sciences de l'environnement.

Échange au *bachelor* : **2008-2009 à Singapour** avec des voyages en backpack en Asie du Sud-Est ;

- Master à l'ETHZ à Zürich, discipline d'étude : finances, avec un échange de 6 mois à Shanghai ;
- Travaille à Zürich dans un bureau d'actuaire pendant 4 ans, voyages de 4 à 7 semaines par an en backpack en Amérique du Sud ;
- En 2015, débute un doctorat à Singapour, en environnement sur la modélisation des risques hydrauliques.

Partenaire français habitant en Estonie, rencontré à Zürich, déménagement simultané du partenaire à Johor Bahru, Malaisie prévu en 2015.

Josselin

Né en Suisse, mère suisse, père américain, 25 ans.

Il grandit à Winthertur (Canton de Zürich, 108000 habitants, 250 km de Lausanne).

Trajectoire de mobilité :

- En 2008, entrée à l'EPFL, discipline d'étude : chimie.

Échange étudiant au *bachelor* : **2010-2011 à Barcelone** ;

- Master à l'EPFL, nombreux voyages en Europe, puis études à la Haute École de Pédagogie (HEP) de Berne pour être prof de chimie au *gymnase*, stage dans les Grisons.

Partenaire de Clémentine, rencontrée à Lausanne.

Membre de l'association *X-change*, ESN Suisse.

Clémentine

Née en Suisse de parents suisses, 21 ans.

Elle grandit à La-Tour-de-Peilz (Canton de Vaud, 10700 habitants, 27 km de Lausanne).

Trajectoire de mobilité :

- À 15 ans, passe 3 mois dans une famille d'accueil en Australie ;
 - Avant de finir le *gymnase*, accompagne une amie en Inde pendant un mois pour visiter le dispensaire où a travaillé sa classe d'école ;
 - En 2011, entrée à l'EPFL, discipline d'étude : sciences de la vie.
- Échange étudiant au *bachelor* : **2013-2014 à Ithaca, New York**, avec des road-trips à travers les États-Unis ; mineure aux US (majeure en Suisse) pendant le début de son échange ;
- Partenaire de Josselin, rencontré juste avant de partir aux États-Unis ;
- Débute un master à l'EPFL en 2014.

Membre de l'association *X-change*, ESN Suisse.

Profils complémentaires

Daniel

Origine française, parents français, 27 ans. Établissement au Mexique jusqu'à l'âge de 13 ans, migration économique des parents. Il grandit à Oerlikon ensuite (Canton de Zürich, 220 km de Lausanne).

Trajectoire de mobilité, après l'arrivée en Suisse :

- En 2006, entrée à l'EPFL, discipline d'étude : mécanique.
- Échange autocréé au *bachelor* : **2008-2009 en Louisiane**, en sports et lettres ; visites annuelles à ses amis de Louisiane
- Master à l'EPFL, avec échange de 6 mois en 2012 à Vancouver ; partenaire de l'époque canadienne, rencontrée à Lausanne lors de son échange à elle ;
 - Depuis 2015, travaille à Nyon (40 km de Lausanne), tout en habitant à Lausanne. Nombreux voyages pour raisons professionnelles ou entre amis.

Édouard

Né en Suisse de parents suisses, 21 ans.

Il grandit à Genève (Canton de Genève, 189000 habitants, 63 km de Lausanne).

Trajectoire de mobilité, avant son échange prévu en 2015-2016 :

- Apprentissage en électronique à Genève, séjour au Vietnam avec sa classe ;
- En 2012, entrée à l'EPFL, discipline d'étude : électronique.

Échange prévu au *bachelor* : **2015-2016 à Singapour**, à venir.

Membre de l'association X-change, ESN Suisse

Éliane

Responsable de l'Office de la mobilité à l'EPFL depuis 1996.

Poste de responsable mobilité occupé en solo au début, puis création d'un deuxième poste en 2006, et d'un troisième en 2012.

Thomas

Né en France de parents français, 28 ans.

Il grandit à Saint-Genis-Pouilly (France voisine, 9200 habitants, 68 km de Lausanne).

Trajectoire de mobilité :

- En 2006, entrée à l'EPFL, discipline d'étude : microtechnique.

Échange au *bachelor* : **2008-2009 à Singapour**, avec des voyages en backpack en Asie du Sud-Est ; membre de X-change à son retour ;

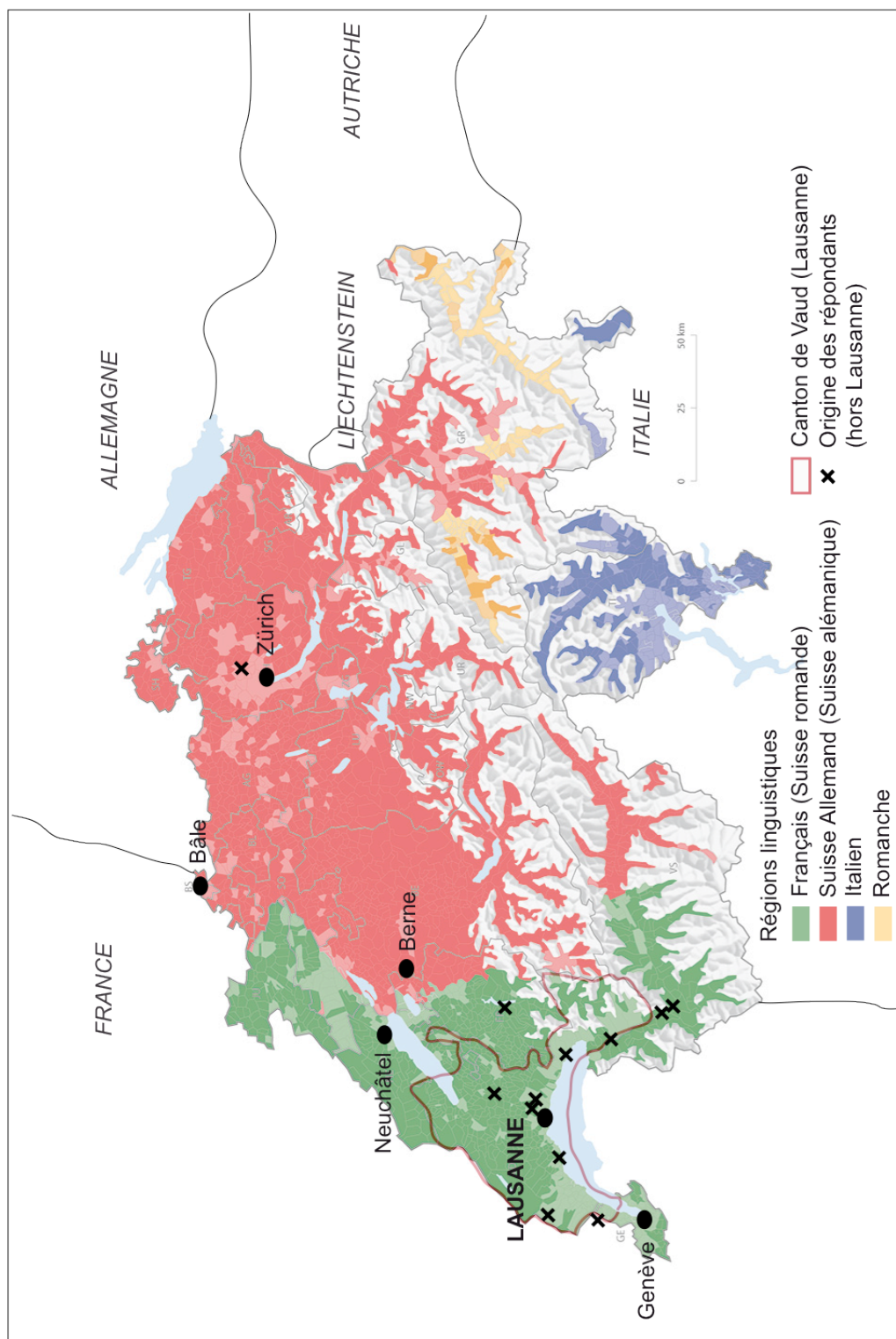
- Master à l'EPFL, avec un échange de 6 mois à San Diego ;
- En 2012, débute un doctorat à l'EPFL, conjoint avec Fribourg, recherche interdisciplinaire microtechnique et biologie.

Trajectoire dans X-change/ ESN, depuis 2012 :

- Responsable excursions locales X-change ; représentant National ESN Suisse ; création et occupation du poste de Secrétaire au Conseil des Représentants Nationaux (CRN) ESN ;
- Retour au niveau local, car il y a du désordre. Responsable excursions locales ; vice-président X-change ; trésorier, création des statuts ;
- Co-crédation de l'événement « Titanic Lémanique » qui emmène les étudiants en échange en croisière sur le lac pendant une soirée ;
- Participation au comité IT de ESN international : participation au développement des plateformes de communication et algorithmes du système de parrainage ;
- Participation à l'organisation des conférences de l'Assemblée générale de ESN international à Lausanne en mai 2015.

Carte de la Suisse

(préparée à partir du fond de carte : <http://geo.friportail.ch/fr/3-quelles-langues>)

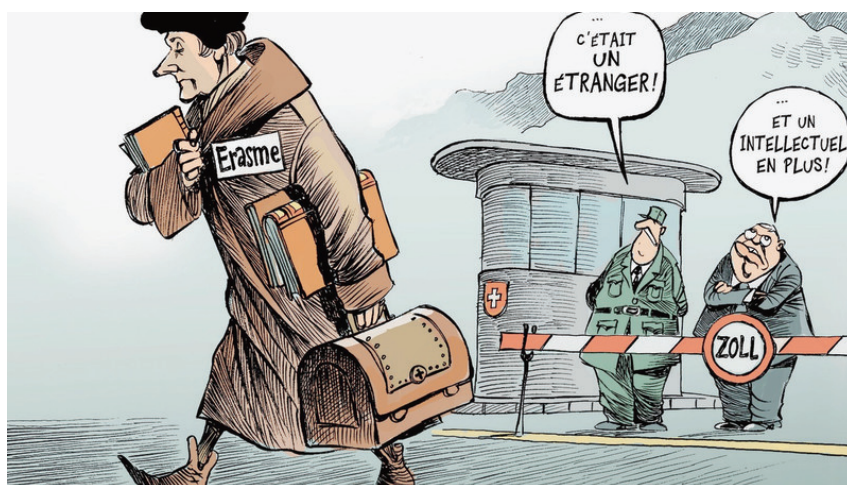


La votation du 9 février 2014



Affiches dans le paysage urbain à la veille de la votation sur 9 février 2014

(Source en ligne : http://img.aws.la-croix.com/2014/02/14/1106390/Affiches-parti-populiste-UDC-avant-referendum-Contre-immigration-masse-recueilli-50-3-voix-echelle-nationale_0_730_400.jpg, consulté le 10 juin 2016).



« Adieu Érasme ! », caricature de Chapatte, suite aux votations du 9 février 2014 contre l'immigration de masse, *Courrier international*, le 10 février 2014.

(Source en ligne : <http://www.courrierinternational.com/dessin/2014/03/10/adieu-erasme>, consulté le 10 juin 2016).

Quelques photos



Randonnée - entrevue à la Dent de Broc, dans le Canton de Gruyères, avec Deniz, le 2 juin 2015



Sortie de ski à Zermatt entre étudiants de ESN.
I*ESN - International Exchange Erasmus Student Network